
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07577881 5

(Lichtwer)
NGZ

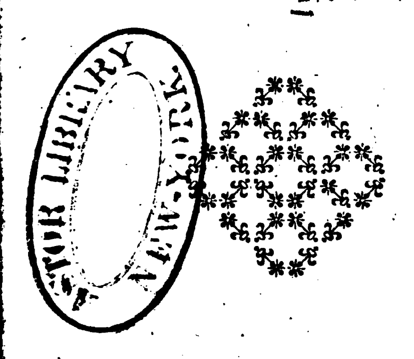
(Lichtwer)
NGZ

LIVRE PREMIER

FABLES NOUVELLES

Divisées en quatre Livres.

Traduction libre de l'Allemand de MONSIEUR LICHTWEHR.



A STRASBOURG,
Chez JEAN GODEFROY BAUER.
Et se trouve à PARIS,
Chez LANGLOIS, Libraire, ruë de la Harpe, près de la ruë percée, à la Couronne d'or.

M DCC LXIII.

A Monſieur LICHTWEHR, Conſeiller de Sa Majeſté Pruſſienne à la Régence de Halberſtadt.

MONSIEUR,

Nous Vous devons un hommage & des excuſes, & l'on ne ſauroit avoir un Titre plus légitime, que le Vôtre, à un Tribut de l'eſpèce de celui-ci. Nous Vous devons, dis-je, un hommage de Votre bien, & des excuſes d'en avoir peut-être uſé trop librement. Nous n'ignorons aucun des devoirs des Traducteurs; mais il eſt plus aiſé de les connoître, que de les remplir; nous ignorons encore moins leurs privilèges & leurs reſſources, & ceux qui liront cette Traduction, s'appercevront de reſte, que nous n'avons eu garde de les négliger.

Depuis qu'on a commencé à enrichir la Langue Françoise des Trésors de la Littérature Allemande, peu d'ouvrages ont été aussi dignes que le Vôtre de l'attention du Public François. L'invention, le tour philosophique, & cependant naturel, de vos apologues, *la nouveauté & la justesse de l'application, le mérite de l'expression, celui de conter agréablement, plus rare encore, & qu'entre plusieurs Fabulistes qu'elle a produits,* la France *n'accorde jusqu'ici qu'au seul* la Fontaine, *tout cela (supposé que la fortune Vous eût fait tomber dans de meilleures mains) ne pouvoit manquer de Vous assurer les suffrages d'une Nation qu'on accuse quelquefois de connoître un peu trop ce qu'elle vaut, mais qui s'est toujours piquée de connoître aussi, & d'apprécier sans partialité, les productions étrangères. Nous nous étendrions d'avantage à ce sujet, si nous nous adressions à tout autre qu'à Vous, & si nous n'imaginions qu'il est plus à-propos de Vous rendre compte à Vous-même, des licences que nous nous sommes permises, & que Vos Compatriotes n'oseront traiter d'infidélités, si nous avons le bonheur de les*

rendre excusables à Vos yeux. Commençons par celle qu'on remarquera le plus aisément, mais qui n'est pas la moins facile à justifier.

Nous avons employé des Fables que Vous n'avez point jugé à-propos de placer dans Votre dernière Edition, & l'on convient assez généralement que ce n'est pas rendre un fort bon office à un Auteur, que d'exposer au grand jour des enfants qu'il avoit condamnés aux ténèbres & à l'oubli; aussi malgré les exemples fameux qui prouvent que cette règle n'est point sans exception, malgré les soupçons fondés que nous avons, qu'il n'a été question dans le procès que Vous avez fait à ces Fables, que de quelques détails de versification, dont Vos Lecteurs auroient jugé moins sévèrement que Vous, nous aurions cependant respecté Votre excessive délicatesse, si nous nous étions bornés à donner une simple Edition de Votre nouveau recueil; mais ces taches légères (nous voulons pour un moment qu'elles ayent quelque chose de réel) disparoissent sous la plume du Traducteur, & l'ensemble *demeure. Après tout, les traductions les mieux faites ont*

tant d'inconvénients, elles dérobent au Lecteur en tant d'occasions les graces les plus piquantes de l'original, qu'il y auroit beaucoup de mal-adresse à ne point tirer parti du seul avantage qu'elles puissent offrir, celui de dérober à ce même Lecteur des objets de critique aussi frivoles & aussi minutieux.

A l'égard des autres reproches que nous avons à craindre, notre apologie ne peut être, ni aussi précise, ni aussi à l'abri de la réplique. Nous sommes obligés de nous en tenir à celle que tout Traducteur a droit d'employer, aussi-bien que nous, & qui, pour être triviale, n'en est pas moins spécieuse. Le vrai moyen de dénaturer son original, c'est de le traduire avec un scrupule superstitieux; les tours, les expressions de deux Langues différentes n'ont jamais un rapport suffisant, & de la Langue Allemande à la Françoise, de la Poësie à la Prose, cette insuffisance est surtout sensible; de plus, la disparité des usages en met de son côté jusques dans les idées; ainsi ce qui est clair dans l'original, devient obscur dans une copie trop littérale; ce qui est lié avec une certaine finesse, y

paroît décousu; ce qui est naïf ou plaisant, peut y sembler bas ou burlesque; il faut donc, si l'on veut sauver le fonds & même faire entrevoir la manière *de son modèle, étendre quelquefois, quelquefois résserrer & souvent avoir recours aux* équivalents. *Que les Traducteurs François du Poëte Grec par excellence, n'ont-ils été pénétrés de la nécessité des* équivalents ! *Ils auroient épargné bien des critiques injustes, & bien des mauvaises plaisanteries à l'objet de leur adoration. La difficulté est de les trouver au besoin, & l'on ne manquera pas de nous demander, si nous croyons y avoir réussi? Nous conviendrons franchement, que la question est embarrassante. On nous objectera, que les maximes que nous venons d'établir sont vraies à la rigueur, mais que le premier mérite d'un Traducteur est de ne les mettre que sobrement en usage, & qu'une traduction est d'autant plus estimable, qu'elle est exacte & fidèle, sans déparer l'original; c'est de quoi nous n'oserions disconvenir, & lorsqu'on ajoutera que nous avons plus consulté notre zèle que nos forces, il faudra bien encore avouer la dette.*

Peut-être en effet avons-nous omis des choſes néceſſaires, mal rendu, & quelquefois mal entendu les autres; cependant nous avions bonne volonté, & la bonne volonté mérite au moins de l'indulgence; car enfin, tout le monde n'a pas l'oreille fine & délicate d'Eſope ou de Monſieur LICHTWEHR, *& nous nous croirons trop heureux, ſi nous n'avons point défiguré Vos Fables, au point de les rendre abſolument méconnoiſſables, dans la Traduction que nous avons l'honneur de Vous offrir. Il n'en faudra pas davantage, pour faire naître à des Traducteurs plus exercés l'envie de leur rendre une entière juſtice, & de les vanger du tort que nous aurons pu leur faire d'ailleurs.*

Nous ſommes avec la plus parfaite Conſidération & la plus ſincère Eſtime,

MONSIEUR,

Vos très-humbles & très-obéiſſants Serviteurs

* * * *

TABLE.

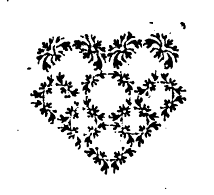
LIVRE PREMIER.

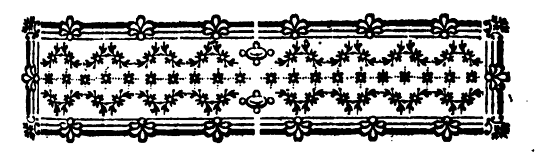
LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

NOTA. Les Fables marquées d'un (*) font celles, que l'Auteur a retranchées de sa derniére Edition.





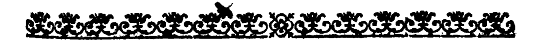
I.

A la Muse.

O Muse, o Toi, pour qui la langue même des Dieux n'a rien de difficile! me seroit-il permis de t'implorer, pour obtenir le don d'entendre & de parler un langage moins sublime? Apprens-moi, je te prie, (si ma curiosité te paroît mériter quelque indulgence) comment parlent, & ce que disent le Lion, & la Souris? Comment s'expriment une Oie ou un Aigle, & ce que signifient le Coassement de la Grenouille, & le Hannissement du fringant Coursier? Ne refusés point de me faire connoître, comment s'entretiennent les Arbres & les Fleuves, ce que pensent les Astres (*) de nos conjectures, souvent téméraires, sur ce qui se passe, au-dessus de nous, & ce qui peut arracher à la terre les gémissemens & les mouvemens convulsifs, (**) auxquels elle est su-

(*) Liv. 4. No. 2.
(**) Liv. 1. No. 8.

jette ? En un mot, daigne m'apprendre le langage de la nature, & me garantir des abſurdités de ces Poëtes ſans goût, dont l'imagination fantaſque prête de la furie aux Agneaux, des larmes aux Lions, des menaces aux Liévres, & des ailes aux Plantes, & ſe plait à intervertir l'ordre univerſel. Tu n'as point autrefois refuſé d'inſtruire Eſope ; Eſope, qui chanta depuis le Souriceau, juſqu'au Lion ; Eſope, que la nature n'a jamais déſavoué, & qui fit parler les bêtes, comme les bêtes auroient parlé. Ses Loups étoient altérés du ſang des Brebis timides ; le Cerf paroiſſoit charmé de ſon bois ; le Chat-huant de ſa progéniture ; la Panthére étoit menaçante ; le Moineau toûjours amoureux ; le Taureau de ſon côté vantoit les gras pâturages ; la Pie les étourdiſſoit tous de ſon caquet, & le Renard les jouoit, & leur en impoſoit à tous. C'eſt ainſi que chantoit le Phrygien ; rien ne ſe démentoit dans ſes chanſons. Phédre chanta d'après lui, & tous ceux, qui depuis ont parcouru le païs des Fables, n'ont réuſſi qu'en les imitant. J'entreprens de les imiter à mon tour . . . . . . mais, ſi j'allois échouer ? . . . . N'importe ; qui délibère, a déja choiſi ; j'en veux courir le hazard, & je chante.

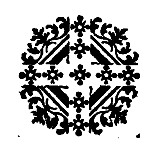


II.

L'Origine de la Fable.

Un jour, (ce fut le dernier jour de l'âge-d'or) le Menſonge ſurprit la Vérité endormie, la dépouilla de ſa robe blanche, & s'en revêtit. Il devint auſſitôt le Dieu de la terre ; le Monde ſéduit par un faux éclat, ſe vit en moins de rien déchu de ſa première innocence ; il renonça à toute ſageſſe, à toute probité. La Vérité fut chaſſée & méconnuë, & l'on rendit au Menſonge, qui avoit uſurpé ſon nom, le culte qui lui étoit dû. Tout ce que celle-ci diſoit, étoit traité de viſions, tout ce qu'elle faiſoit, paſſoit pour des extravagances ; hazardoit-elle une remontrance ? on lui rioit au nez ; s'abbaiſſoit-elle à la prière ? on la traitoit d'importune. Elle alloit en vain de porte en porte, & lorſqu'elle ſe préſentoit pour entrer, on lui crioit de paſſer ſon chemin. Un inſolent oſa même taxer ſa nudité de libertinage & de proſtitution. Fi ! diſoit-il, il n'y a que la plus grande effronterie qui puiſſe donner la hardieſſe de courir les champs en cet état ! Retire-toi, malheureuſe, tu ne trouveras point ici de bonne avanture. La Vérité prit la fuite, toute bai-

gnée de larmes ; elle alla fe cacher dans un défert. Mais elle y étoit à peine arrivée, qu'elle trouva dans un buiffon les vêtemens bigarrés, qu'y avoit laiffé le Menfonge ; elle n'héfita point de s'en couvrir, & fous ces habits c'étoit toûjours la Vérité, mais ornée des ajuftemens du Menfonge. Elle retourna parmi les hommes ; ils la virent, & la virent avec plaifir, & ceux qui avoient été les plus fcandalifés de fa nudité, la reçurent agréablement fous cette parure étrangère & fous le nom de FABLE qu'elle adopta.





III.

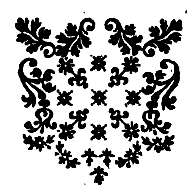
La Fortune & le Songe.

La Fortune accablée de fatigues avoit sommeillé durant la plus grande partie de la nuit dans la cabane d'un Berger. Ha! si quelque Conquérant eu sçu, qu'elle étoit là, il eut employé cent mille hommes à investir la cabane! comme elle s'éveilloit, un Songe agréable fendit l'air à côté d'elle avec ses ailes argentines. Elle lui souhaita le bonjour, en se frottant les yeux: Ha! ha! d'où viens-tu? lui demanda-t-elle? Tu m'as l'air bien content, & j'en suis bien-aise; te voilà tout à point pour m'aider à sécouer l'humeur noire, qui me tient depuis hier. Je viens de la ville, repondit l'Ombre légère; j'ai été porté par le Zéphir du matin dans l'appartement d'une jeune beauté, à qui ma présence a fait passer le tems bien agréablement. Apprens-moi, je te prie, reprit-elle en souriant, sous quelle forme tu t'es présenté? Je suis arrivé repliqua-t-il, dans un carrosse doré, trainé par six coursiers fringants. On m'annonce, & les portes tombent devant moi. J'entre suivi jusques dans l'antichambre d'un nombreux cortège de grands laquais à l'air in-

ſolent; (*) j'étois Marquis ; Marquis de la Vieille Roche, & cependant auſſi riche, qu'un Marquis d'hier au ſoir; ajoutez que je prétendois épouſer. Un Marquiſat des millions & des prétenſions, la tête de bien des filles tourneroit à moins. Chacune de mes œillades étoit ſuivie d'un préſent; tu ſais ce que c'eſt qu'un préſent, ma chère Fortune, & comme ce langage fait ouvrir l'oreille à tes cliens. Hé bien! nos jeunes beautés commencent auſſi à le trouver aſſez intelligible. Enfin, j'étois aux genoux de celle-ci, je ſuppliois, je preſſois; on me permettoit d'eſpérer; on me . . . . on me tendoit une main, que j'allois baiſer, lorſque le ſoleil eſt venu me chaſſer, bien mal-à-propos; auſſi ſuis-je très-perſuadé que ma prétenduë ſe ſera voluptueuſement éveillée. Je n'oſerois répondre qu'elle faſſe confidence à perſonne de tout ce qui s'eſt paſſé dans notre entretien, mais je répondrois bien, qu'elle en ſera de bonne humeur toute la matinée. Je ne ſuis pas ſi heureux, dit la Fortune avec dépit. J'entrai naguères dans la maiſon d'un marchand; il devint riche & noble; j'en avois fait un petit Comte au moins, de ce marchand là; mais on ne peut pas être par tout; j'avois

(*) Il y a dans le Texte: *à l'air humble*; on voit bien que ces Fables n'ont point été écrites à Paris.

affaire ailleurs, & je ne lui ai pas eu plutôt tourné le dos hier, qu'il s'est allé pendre de rage dans son jardin. Pourquoi faut-il que l'on se souvienne de toi avec tant de plaisir, pendant que des ingrats, que j'ai comblés de mes faveurs, ne pensent à moi, quand je les ai quittés, que pour me maudire & se désespérer? Suis-je donc moi-même autre chose qu'un Songe?



IV.

Philis & l'Oiseau.

Licidas donna l'autre jour à Philis sa Bergère un charmant petit animal, qu'il lui avoit promis depuis peu ; c'étoit un oiseau bien apprivoisé. Ha ! dit Philis, qu'il est joli ! Hé! dis-moi, sait-il chanter ? Sans doute ma Chère ; il n'y a musicien, qui le vaille. Crois-tu que je voudrois t'apporter un oiseau mal-instruit ? Dieu sait la joie que ressentit à ce présent le cœur de la jeune Bergère, & avec quel transport de reconnoissance elle remercia son Amant! Hé ! qui dans ce moment n'eut voulu être à la place de Licidas ? Elle se hâta d'enfermer le chantre emplumé dans une maisonnette grillée, lui pila du chenevis, lui donna du pain trempé dans du lait, & tout en le gorgeant de nourriture, elle craignoit encore de le laisser jeûner. L'oiseau, qui ne s'étoit jamais trouvé à pareille fête, bâfroit en paix ses provisions, & ne songeoit plus à la musique. Hé bien ! chante donc ; lui disoit Philis ; il me semble que tu es payé d'avance ; mais le chanteur avoit autre chose à faire. Elle croit le gagner par de bons procedés, & en ne

ſouffrant jamais le moindre vuide dans ſon petit magaſin; point de nouvelles; il s'obſtine à ſe taire. Ha ! Licidas, s'écria-t-elle, je ne puis te pardonner la bêtiſe que j'ai euë de te croire ſi légèrement, & ce ſera l'unique occaſion que tu auras de ta vie de rire de ma ſimplicité. Je nourris l'oiſeau dont tu m'as fait préſent, *à bec que veux-tu ?* ſans avoir encore pu parvenir à l'entendre chanter ! cela eſt bien mal-honnête. Les choſes en demeurerent là pendant quelques jours; mais ſavez-vous ce qui arriva? Philis fut conviée à la nôce d'une de ſes amies; la danſe, le feſtin ſe prolongèrent, & il étoit déja fort tard, quand elle ſe ſouvint de ſon oiſeau, qui, pendant ce temslà, ne faiſoit pas ſi bonne chère à la maiſon. Elle l'aimoit, quoiqu'il n'eut point charmé ſes oreilles, comme elle avoit eſperé; elle le crut mort. Hélas! dit-elle; mon pauvre petit, tandis que je ſuis à me rejouir, tu es peut-être à l'agonie. Elle vole à ſon ſecours, elle entre chez elle & l'entend chanter. Ha! ha! dit-elle; ton ſilence venoit donc de ce que tu étois trop bien nourri? je ſuis bien aiſe de le ſavoir; le chenevis ne ſera plus ſi commun, céans. Elle lui tint parole, & depuis l'oiſeau chante.

La Providence fait bien ce qu'elle fait. plus chétif des êtres est l'objet de ses soi comme le plus important, & si elle pour un peu mesquinement à la subsistance de tains oiseaux, qu'on appelle Poëtes, c qu'elle fait, qu'ils en chantent mieux.

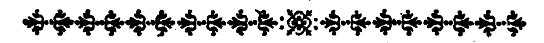


V.

Le Furet & les Poules.

Un Furet mal faisant, Cartuche quadrupéde, venoit d'être exécuté à grands coups de tricot, à la vuë de la volaille domestique. Tout le poulailler avoit été temoin de son supplice, & ses habitantes en avoient caqueté de joie. Une seule poule ne prit aucune part à la commune alegresse. Hélas! dit-elle, on vient de briser les os de ce scélérat; mais le mal qu'il m'a fait, n'en est pas moins fait, & maintenant qui me rendra mes poussins?





VI.

Le Cheval de Bataille.

Tout ſage eſt un héros, il ne ſe laiſſe point intimider à l'aſpect de la mort. La mort d'ailleurs arrive infailliblement & pour tout le monde; pourquoi donc ſe cacheroit-il devant elle? Que le feu, que la terre, que l'eau, que les vents l'apportent, c'eſt toûjours une mort & une tombe. Le trépas ſe montre partout à peu près ſous la même face; c'eſt une choſe inévitable. Il faudroit enfin mourir, quand même on paſſeroit un ſiecle entier à craindre, & à fuïr la mort. Ecoutez ce que le Cheval de bataille diſoit un jour, étant prêt d'entrer en campagne, & voyant Meſſieurs ſes couſins, des Roſſes, qui n'avoient jamais ſervi qu'à la charruë, pleurer en lui diſant, adieu. Vous avez tort de me plaindre. Je m'en vais peut-être trouver la mort, mais ſi je meurs jeune & d'une mort honorable, quelque Poëte ne dedaignera pas d'en faire mention dans ſes chants immortels. Tandis qu'après une triſte vieilleſſe, une mort obſcure vous conduira droit à la voirie.

* * *

Combien de gens ont vecu trop longtems pour leur honneur?

VII.

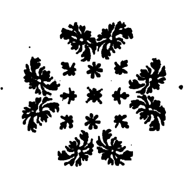
Le Renard.

Maître Renard trouva un jour un livre dans l'herbe. Comment? dans l'herbe! Point de chicane, je vous prie, on ne dispute point des faits; Un grave Chroniqueur affirme celui-ci, & ne dit rien de la cause. Je conjecture cependant, que c'etoit une perte, qu'avoit faite quelque homme de lettres; perte bien importante en vérité, car il s'agissoit de la très-célèbre *Vulpiade*, (*) autrement dit, *le Procès des Bêtes*. Le Renard en retourna les feuillets avec son nez; on eut cru même qu'il avoit envie d'en lire quelque chose; mais le pauvre Diable n'avoit jamais été à l'école. Il eut voulu trouver de quoi se remplir l'estomac, & un bon morceau de viande l'eut mieux accommodé que du papier, & du griffonage. Il cherchoit à prendre sa revanche sur le cuir de la reliûre, & commençoit déja à y porter les dents, quand le livre s'ouvrant en des endroits sur lesquels il n'étoit pas tombé d'abord, lui

(*) Fameux Poëme bas Saxon, du 15me Siècle, dont l'Auteur s'appelloit Alkmaar.

offrit des objets, qui le ſurprirent, & même l'effrayerent. Il y apperçut ſon portrait gravé ça & là, & la curioſité ſuccédant à ſa premiè-re émotion, il ſe mit à le parcourir d'un bout à l'autre. Rien n'étoit plus reſſemblant, il réconnoiſſoit à chaque page ſa tournure alerte, & ſon air madré; il s'y voyoit le Héros de pluſieurs avantures, quelquefois heureuſes, ſouvent funeſtes; il ne peut ſur tout s'empêcher de friſonner à l'aſpect d'une Eſtampe, qui le repréſentoit dans la poſture d'un patient, qu'on vient de conduire au pied du gibet, On lui avoit lu ſa ſentence ; la Baguette rompuë étoit à ſes pieds. Le Chat *Rodilard* étoit l'exécuteur ; il lui avoit déja mis la corde au col. Il en tenoit le bout d'une patte & de l'autre il lui montroit l'échelle, & lui faiſoit ſigne de monter. L'Ours Aumonier de nouvelle Fabrique, l'exhortoit de ſon mieux à la reſignation & à la mort. Il n'y put tenir, & s'écria tout en colère : il faut, à coup ſûr, que j'aye abſolument perdu la mémoire, ou que ceux qui ont barbouillé tout cela ſoient de grands fous, & de menteurs bien impudents ; car je vois qu'on m'y attribue mille actions, & mille avantures, dont je n'ai pas le plus leger ſouvenir.

On entendroit ſortir la même plainte de la bouche de bien des Héros de l'Antiquité, s'ils revenoient au monde, & qu'on leur fit lire ce que nous liſons aujourd'hui ſur leur compte.



VIII.

Les Crimes & le Chatiment.

Un jour, (jour funeste au genre humain) les enfans de l'ancien Dragon, les crimes ne trouvant plus rien à faire au tartare, prirent le chemin de notre monde, pour y chercher de l'emploi. On vit l'herbe jaunir sous leurs pas, les forêts perdirent leur feuillage, les campagnes se changèrent en landes arides, le chemin fourmilla de toutes sortes de rèptiles impurs, & les Hiboux firent retentir l'air aux environs de leurs cris lugubres. Ils poursuivoient leur route triomphante & repandoient partout leur poison, lorsque tournant la tête ils apperçurent, qu'on les suivoit; c'étoit le chatiment, qui s'étoit mis à leurs trousses, avec sa béquille, & qui leur donnoit la chasse en boitant. Ha! lui cria la troupe infernale, si tu vas toûjours de ce train, tu n'es point prêt à nous atteindre. Continuez à courir de votre mieux, répondit-il; je pourrai bien ne vous attraper de longtems, mais je suis sûr de ne vous point manquer.



IX.

Borée & la Terre.

Las de souffler, de mugir & de soulever les flots de la mer, qui lave les anciennes Colomnes d'Hercule, le farouche Borée se coucha, pour se reposer, sur l'herbe du rivage. La Terre ne le vit pas plutôt endormi, qu'elle dit en elle-même : Hâtons-nous ; voici le moment de punir notre ennemi ; jamais je ne trouverai une si belle occasion. Le voilà à ma discrétion, l'insolent, qui me fait tous les jours mille insultes, & qui non content de me tirer, & de m'arracher les cheveux, me bombarde dans sa fureur, & m'accable sous le poids des maisons, des tours & des clochers. Ces reflexions allumerent son courroux ; le souvenir de tous les affronts, qu'elle avoit endurés, se reveilla avec tant d'amertume & l'agita si violemment, que se fendant du midi au nord, elle s'ouvrit sous son persécuteur & l'engloutit sans pitié. Borée se réveille en sursaut, & plein d'effroi il veut en vain se retenir, il se sent à son tour accablé d'une grêle de gros quartiers de rocher & d'un déluge de ter-

re & de ſable, & roule malgré ſes efforts au fond de l'abîme, que les décombres referment ſur lui. Il ſe gonfle de colère & de rage, il gronde, il hurle, il ſouffle de plus belle; bientôt ce ſouffle impétueux remplit ſa priſon; bientôt l'immenſe ſouterrain n'eſt plus capable de le contenir. Si vous avez jamais entendu le bruit affreux, qui ſort des Cavernes de l'Etna; ſi vous avez eu l'occaſion d'obſerver les torrens de flamme, & de fumée, qui de ſon ſein ſe répandent dans l'air & dans la plaine des environs, lorſque le Géant, que les décrets du ciel y retiennent captif, redouble ſes efforts pour briſer ſes chaînes, vous pourrez vous faire une idée de ceux de ce nouveau priſonnier. La terre elle-même en friſonna, & l'événement juſtifia ſon effroi. Bientôt ramaſſant toutes ſes forces pour ſe mettre en liberté, le fougueux Borée rompit les portes de ſon cachot, renverſa & mit en éclats une immenſe forêt, crèva le cœur de la Terre & s'élançant au-deſſus des bois, des villes, des montagnes & des vallons, il alla ſe refugier dans le païs des Ciconiens, où il a établi ſa demeure ordinaire. Depuis cette avanture la Terre éprouve ſouvent des mouvemens convulſifs & tremble ſucceſſivement dans toute ſa maſſe.

Malheur à qui ſe hazarde d'avaler plus qu'il ne peut digérer, & qui entreprend de ſe venger de plus puiſſant, que ſoi.

X.

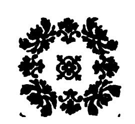
Le Singe & l'Ours.

Un Singe de la grande espèce & un Ours vivoient en frères & se traitoient de cousins. Ils étoient de même âge, à peu près de même taille, tous deux friands & tous deux passés Maîtres dans l'art d'atteindre en grimpant à la cime des arbres les plus élevés. Un jour ces deux Camarades traversoient à jeun les bois & les campagnes & y cherchoient avec soin de quoi appaiser la faim dévorante, qui les tourmentoit. L'Ours cheminoit lentement le dos courbé, l'air morne & sombre; il paroissoit plongé dans la plus noire mélancholie, & on l'eut pris pour un débiteur pressé de ses Créanciers. Le Singe au contraire, n'en étoit que plus alerte, ses yeux perçans se promenoient à droite & à gauche, ses membres dispos se prêtoient à tout ce que sa situation critique lui suggéroit ; une capriole ne lui coutoit rien. La tête haute & l'œil au guet, il va, vient, revient, & fait cent tours; car un singe vit & meurt en faisant des singeries. Il s'impatiente enfin & dit: de quoi servent tous ces pas de clerc, qui nous excédent? Le meil-

leur parti que nous ayions à prendre, c'eſt de monter ſur un arbre; rien n'échappera à nos regards, & s'il ſe préſente quelque bonne occaſion, nous n'aurons qu'à y courir ſans nous fatiguer inutilement. Auſſitôt dit, auſſitôt fait. Un arbre ſe préſente à lui; c'étoit un cèdre orgueilleux; c'étoit le Roi des cèdres. Le Singe y monte; on eut peine à le diſtinguer, quand il fut au haut de l'arbre; il s'aſſied ſur ſon cul, porte le nez au vent, puis abbaiſſe ſes regards ſur la terre, qu'il venoît de quitter. Ha! Couſin, s'ecria-t-il, cher Couſin, eſt-ce toi, que je vois? que t'eſt-il donc arrivé? tu n'es pas plus gros que le pouce, & il n'y a pas un quart d'heure, que tu étois pour le moins auſſi grand que moi! Hé! mon pauvre petit Couſin, répondit l'Ours d'un ton moqueur, j'ai peine moi-même à t'appercevoir, mais j'ai bien plus de peine encor à t'entendre; c'eſt tout ce que peut faire le ſon de ta voíx d'arriver jusqu'à moi. Tout doux, repartit le Singe, mon petit Compagnon! Songés, s'il vous plait, que ce ton de raillerie ſièd mal à une eſpèce d'inſecte, que j'entrevois ramper au deſſous de moi. Inſecte toi-même, repliqua l'Ours en furie, & il alloit à ſon tour grimper à l'arbre, pour apprendre à vivre à ce mauvais plaiſant, lorſqu'un coup de vent lui en épar-

gna là peine & le fit tomber à ſes pieds. Comment? C'eſt toi, lui dit l'Ours, pendant qu'il ſe plaignoit de ſa chûte! Comment? c'eſt toi, lui repondit le Singe! Tu étois donc petit, parceque tu étois là-haut, reprit l'un? Et toi, parceque tu étois là-bas, repliqua l'autre? Et ils ſe conſiderèrent un moment tout-ébaubis. Te-voilà fait maintenant, comme doit être fait un Ours; & toi, comme doit être fait un Singe, ajoutèrent-ils. Allons, allons! quittons la place; il ne fait pas bon ici, & il faut ma foi, que le Cèdre ſoit enſorcelé!

Lorſque porté par la fortune au faîte des grandeurs, tu méconnoîtras tes parens, & tes amis, & que tu leur préſenteras un viſage étranger, qu'ils ne te reconnoîtront pas d'avantage, rentre un moment en toi-même, lis cette fable & tâches d'en pénétrer le ſens. Tu trouveras, que c'eſt toi, qu'on a voulu peindre. Tu es juſtement le Singe, qui du haut d'un cèdre prend pour autant d'atômes tous les objets, qu'il voit au-deſſous de lui, & qui lui-même eſt devenu petit à proportion de ſon élévation.



XI.

L'Escarbot amoureux.

Dans les provinces les plus reculées de l'empire de la fable, lieux, où les Poëtes seuls ont trouvé le secret de pénétrer, & dont une Loi éternelle interdit l'accès à toute autre espèce de voyageurs, est située une ville immense; elle n'a pour habitans, qu'une multitude d'insectes, qui la remplissent & la couvrent en tout tems, comme d'une épaisse nuée. C'est dans cette ville, (si les hommes divins, qui en ont fait le voyage, ne m'ont point trompé) que brilloit autrefois une *Papillonne*: (que ce mot, qui peut paroître ici de nouvelle fabrique, ne blesse qui que ce soit, il est d'usage en ces quartiers de se servir des noms de Papillon & de Papillonne, comme on se sert parmi nous de. ceux de Lapon & de Laponne.) L'or & les rubis éclatoient dans la parure de notre Heroïne. La queüe d'un paon superbe n'avoit que des couleurs ternes au prix de celles qu'on admiroit sur ses ailes, & le verd lustré du perroquet n'approchoit point de celui de sa poitrine. Tous les insectes la virent

avec des transports de plaisir. Mais un noir Escarbot surtout en fut vivement épris & la demanda en mariage; c'etoit le dernier rejetton d'une des plus anciennes & des plus illustres maisons du païs. Son écusson seul annonçoit sa noblesse; il portoit d'or, au cheval de sable, & de plus il étoit amoureux à la fureur. Mais le rang le plus élevé, mais la passion la plus ardente sont de foibles ressources pour un Amant, qui n'a pas le bonheur de plaire. La belle étoit un peu prétieuse, élevée délicatement, & de plus, extrèmement attachée à la maniére de vivre des Papillons, qui est pour ainsi dire, l'antipode de celle des Escarbots. Cessez, lui dit-elle un jour, cessez enfin de me persécuter. Quel rapport peut-il y avoir entre nous? Vous aimez l'odeur de fumier, & moi celle des fleurs. On ne me voit jamais que dans les jardins, & vous dans les terres labourées. Croyez-moi, nous serions trop mal assortis. Des inclinations différentes, des goûts opposés, l'amour & la haine ne peuvent s'accorder ensemble; ce que j'aime ne vous plait pas; ce que vous aimez, je l'abhorre, & nous n'avons rien de mieux à faire, que d'obéïr à la nature, qui a jugé à-propos de nous séparer.





XII.

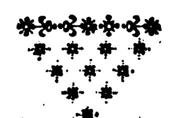
L'Autruche & les Oiseaux.

Après de longues guerres inteſtines l'engeance des Oiſeaux ſe laſſa enfin de s'entre-détruire. Les différents peuples des airs conclurent d'abord un armiſtice & reſolus enſuite de ſe liguer pour la ſûreté commune, ils indiquérent au premier du mois de Mai une diéte générale des Etats de la nouvelle république, où l'on devoit traiter des conditions de l'union. A peine les premiers rayons de ce jour célébre eurent diſſipé les ombres de la nuit, à peine la face radieuſe du ſoleil commençoit-elle à éclairer le lieu de l'aſſemblée, qu'on vit les Députés de mille eſpèces diverſes ſortir des forêts, & traverſer les montagnes pour s'y rendre. Les Aigles, qui commandent aux Eſcadrons emplumés, & les énormes Condors y parurent des premiers. L'Oiſeau dont la ſuperbe Héliopolis ſe fait honneur, le Phénix, y vint auſſi, ainſi que l'oiſeau, qui porte le nom du Paradis, & ils arrivérent à point nommé. Ils étoient ſuivis d'une foule de Chat-huants, de Gruës, d'Autours, de Paons & de Vau-

tours, suivis eux-mêmes & de Cygnes & de Pélicans, & de Hérons, & de Faucons, & de Coqs-d'Inde, & d'Eperviers, & de Corbeaux & de Cicognes. Ceux d'une taille plus petite, comme l'Alouëtte, le Pivoine, la Caille, le Sanfonnet bavard, le Pinçon, le Verdon, la Linotte, le Serin, & le Rossignol, n'eurent garde de se faire attendre; enfin il ne seroit pas possible d'avoir une exacte connoissance, & moins encore de faire le dénombrement de toutes ces légions aëriennes, qui ce jour-là se trouvèrent à la diéte; aussi ne pouvoit-on s'y tourner. On alloit cependant entrer en matière, quand un bruit confus, qui s'éléva, suspendit la délibération. Cette rumeur étoit occasionnée par un Nouveau-venu, qui se présentoit à la barrière, & qui ne pouvoit bien justifier sa qualité. Sur le champ on nomma des Députés pour aller le reconnoître & l'examiner. Comment? leur dit l'Inconnu tout en colère, quand ils lui eurent signifié leur commission, on ose refuser l'entrée à un Etat de l'Empire! Mais de quoi s'agit-il? Veut-on malgré l'évidence, qui dépose en ma faveur, que l'Autruche soit aujourd'hui réduite à faire ses preuves? Hé bien! regardez-moi avec attention; voyez, si je ne suis pas un Oiseau; voyez ces plumes, que ma naissance me met en droit de porter. Si je n'ai ni bec, ni griffes,

J'ai des ailes, & c'en eſt aſſez pour lever tout ſoupçon. Qui s'eſt jamais aviſé de diſputer le nom d'Oiſeau à quiconque porte des ailes? Les Députés après avoir un moment conféré entre eux, lui répondirent: Vous avez l'air d'un Oiſeau, d'accord; cependant nous ne pouvons vous admettre, que nous ne vous ayions vu vous élever vers les nuës. L'on n'eſt point Oiſeau pour avoir des ailes, ſi de la ſurface de la terre on n'eſt porté par elles au plus haut des airs. Telle fut l'épreuve, qu'on propoſa à la fière Autruche, mais elle refuſa de s'y ſoumettre & renonçant au Royaume des Oiſeaux elle ſe réduiſit à tenir ſon coin dans celui des animaux, que la nature attache à la terre.

De quoi ſervent les Caſques, les Banières, les Panaches, les Armoiries, l'Autorité, les Titres & l'Argent à celui, qui veut en tirer gloire, ſi ſon indolence & ſon inutilité le mettent au niveau de la lie du peuple?

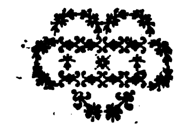


XIII.

Le mauvais Drap.

Qui veut de mon Drap ? Achetez de mon Drap, Meſſieurs ; il eſt à la dernière mode. Allons, Meſſieurs, quelques aunes ſeulement ; vous y reviendrez, quand vous en aurez fait l'épreuve. C'eſt ce que répétoit du matin au ſoir, juſqu'à s'enrouer dans ſa boutique, certain marchand à ſon retour de la foire, d'où il avoit rapporté du Drap de peu de défaite. Que ſert de vous égoſiller, lui dit quelqu'un ? Croyez-moi, faites faire au plutôt un grand trou dans votre jardin, pour y enterrer cette belle marchandiſe, qu'elle n'achève de décrier votre Magazin. Il vaudroit autant jetter ſon argent par la fénêtre, que d'en faire emplette ; & je vous en demanderois du vôtre, pour vous débarraſſer de ce Garde-Boutique ? Le Marchand fronça le ſourcil & dit en lui-même : allez, je vous donne quartier pour ce coup-ci ; mais vous aurez beau faire. Bongré, malgré, il faudra que vous achetiez tout mon Drap. En effet il étoit bien avec le Magiſtrat de la Ville, & quinze jours après à ſa prière il fut défendu de vendre, & de porter du Drap de cette eſ-

pèce. La rigueur de l'Edit alla même jusqu'à défendre aussi d'en garder chez soi. Alors tout le monde en demanda, mais cette extravagance étoit trop avantageuse au Marchand, pour qu'il ne fit pas à son tour le renchéri. Il protesta, qu'il n'osoit, & qu'il y alloit de sa ruine entière. C'étoit là le piège, où il attendoit les chalans; on lui offrit deux écus d'un coupon, qu'il convenoit avoir encore chez lui. Il fit la sourde oreille, en alla jusques à la Pistole; ensuite jusques au Louis-d'or, & bientôt tout fut épuisé. Ce Drap de rebut devint une des somptuosités de la Ville, & ceux qui étoient assez fortunés pour en avoir, l'exposoient mystérieusement à l'admiration des étrangers dont ils recevoient la visite. Entre-nous, leur faisoient-ils entendre, il y a peu de maisons de la Ville où l'on puisse vous montrer, comme ici, un échantillon de ce vrai Drap, dont on a tant parlé depuis quelques mois, de ce Drap, que notre Magistrat a prohibé.



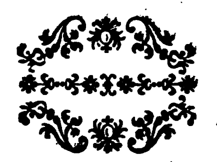
XIV.

Le Lion & le Loup.

Au sein des campagnes désertes du Parthe le roi Lion vint tenir ses grands jours, escorté de l'Ours, son Grand-Prévôt, & de plus, l'exécuteur de sa justice. Le peuple des forêts faisoit, selon l'étiquette, un grand cercle autour du Tribunal. La Vache parut la première, l'air triste & la tête baissée; elle se plaignit qu'un Brigand inconnu lui avoit enlevé la nuit dernière son cher enfant, son petit veau mignon. Le sévère Monarque promena ses regards autour de l'assemblée; il sembloit l'interroger & y chercher quelqu'un, qui eut connoissance du fait, quand le Loup prit la parole. Sire, dit-il, je puis assurer avec serment, que je n'ai eu aucune part à ce mauvais coup. Et qui te l'impute, répondit le Roi? Je ne sais, reprit le Loup; mais les mauvaises langues n'épargnent personne, & si quelqu'un m'accusoit, ce ne pourroit être qu'un calomniateur. Car je suis actuellement malade, je vis de régime & fais diète depuis plus d'un mois. Ha! Scélérat, s'écria le Lion, les reproches, que te fait ta conscience, déposent contre toi. Ceux qui

te ressemblent, n'ont jamais de repos avec elle. L'enfant de la Vache a sûrement éprouvé tes dents meurtrières, & l'Ours va te traiter, comme tu as traité ce pauvre innocent. L'Arrêt fut exécuté, & l'on trouva, dit-on, la conviction du Loup dans ses entrailles déchirées.

Celui qui se disculpe d'un crime, dont personne ne l'accuse, est lui-même son accusateur.



XV.

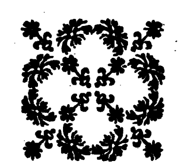
L'Animal - Plante.

La nature ayant donné la vie aux animaux, il lui vint en tête d'y joindre un monſtre, afin de diverſifier ſes ouvrages, & de le faire moitié Plante & moitié Animal. Pour former ce phénomène, un tronc fort court ſortit de la terre; le printems lui donna des feuilles & des fleurs, mais l'automne au lieu de fruit, lui fit produire un Agneau. Cet Agneau n'avoit rien de la tête à la queuë, qui le diſtinguat des bêtes à laine, mais il étoit Plante par en bas, & n'avoit qu'un pied ou plutôt une racine, qui l'attachoit à la terre, quoique ſa tête & ſon col fuſſent mobiles. L'appétit & l'envie de paître lui vinrent, & deux plantes potagères végétant à côté de lui, notre amphibie les dévora, & n'y laiſſa que la place. Tu te répentiras un jour de ta cruauté, s'écria à cette occaſion une groſſe tête de chou. Ne ſommes-nous pas les enfans d'une même terre? ne naiſſons-nous pas? ne croiſſons-nous pas? ne fleuriſſons-nous pas, comme toi? Uſe modérément de nos feuilles, mais ne nous mange point

jusqu'à

jusqu'à la racine. Le mouton fut sourd à cette remontrance, il n'épargna pas son cousin l'Orateur, qui véritablement faisoit appétit seulement à le voir, car c'étoit un maître chou. En un mot, tout ce qui se trouva à sa portée fut dévoré en peu de tems. Mais le chatiment suivit de près sa gloutonnerie, car après avoir ravagé son petit domaine, le monstre périt à son tour d'inanition.

Ne seroit-on pas tenté de croire, que les Tyrans sont des Agneaux?



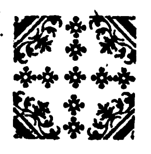
XVI.

Le Nègre & le Blanc.

Dans une ville d'Allemagne un Nègre & un Blanc se disputoient l'avantage de la figure. L'Allemand disoit à l'homme de Bengale: mon Ami, si j'avois le malheur de te ressembler, je crois que je ne serois guères tenté de me faire peindre; & je n'imagine pas non plus, que l'envie t'en prenne jamais. Regarde-toi un peu, beau Brunet; là regarde-toi dans cette glace; ne conviendras-tu pas, qu'il falloit que la nature fut en train de rire, quand elle a modelé ce Visage en poix noire & luisante, à moins qu'elle ne l'ait destiné à faire peur aux petits enfans de mon païs, & à les empêcher de crier? Il est vrai, répondit le Nègre, que tu as bien de quoi t'en louer avec ta face blafarde! Ne vois-tu pas, animal, que tu es, que tu ressembles à un fruit ébauché, à qui le soleil n'a encore daigné donner les derniers coups de pinceau? La dispute s'échauffa, & ils alloient en venir aux mains, quand un Tiers se présenta pour arbitre, & fut accepté; c'étoit un François, qui, comme de rai-

ſon, prononça en faveur de l'Allemand. Tu l'emportes, & je ſuis vaincu, s'écria le fils baſané du rivage More! On me condamne en Europe, mais en Afrique tu aurois perdu ton procès.

Chaque païs, chaque guiſe. Ce qu'on appelle mérite, n'eſt ordinairement chez toutes les nations, qu'une certaine analogie, un certain rapport avec les uſages reçus de celle, avec qui nous avons à vivre.



XVII.

Le Soleil & ſon Fils.

La Lune, s'étant miſe un jour entre le Soleil & la Terre, couvrit de ſon ombre la mer & le continent, & par conſéquent le vallon, où étoit bâtie la cabane d'un Berger, que le Dieu du jour avoit eu pour fils pendant ſon exil en Theſſalie. Rempli de crainte & d'horreur, le Pâtre s'écria : Hélas ! mon père, qu'eſt devenu ton éclat ? Comment ſe peut-il faire, que le char de ta divinité radieuſe, que la ſource de toute lumière ne ſoit lui-même depuis un moment, qu'une maſſe informe de ténèbres ? Tu te trompes, lui dit le Soleil, c'eſt ta cabane, qui eſt ténèbreuſe, & ce n'eſt qu'en toi, que réſident les imperfections, que tu veux m'imputer.

L'humanité ſe tient entre Dieu & notre Entendement, & nous cache la face de la Majeſté ſuprême. Ce n'eſt point Dieu, c'eſt nous, qui ſommes dans une nuit profonde.

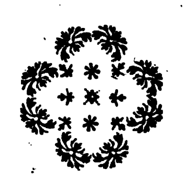


XVIII.

Le Géant & le Nain.

Un Géant Antropophage étoit à la promenade; il rencontre un Nain potelé. Bon! voilà de quoi me ragoûter, dit-il! C'eſt, ma foi, un petit morceau friand, qu'on peut manger à la croque au ſel, & boire après un coup de chaque main. Viens, viens, mon ami, ajoûta-t-il, en ſaiſiſſant le petit bout d'homme. Ha! Monſeigneur, lui répondit le Nain, je ne m'attendois pas à l'honneur, que vous voulez me faire. Mais j'ai encore une grace à Vous demander: ne me refuſez pas, je vous en conjure, & daignez promettre avec ſerment de me l'accorder. Le Géant n'en fit point difficulté. Hé bien, ajoûta l'autre! Voici ce dont il s'agit: faites-moi le plaiſir de ne me point manger; & tout en diſant cela, il s'échappe & court dans la plaine. Mais le Géant l'eut bientôt ratrapé, & pris à la gorge. Juſtes Dieux, témoins de mon malheur, & du parjure de ce méchant, s'écria le pauvret, vous voyez, qu'il me donne la mort après m'avoir promis, en atteſtant votre nom, de me laiſſer vivre! La

belle merveille, reprit l'Antropophage avec un fourire amer! Comme fi ceux, qui ne font point retenus par les fentimens de l'humanité, pouvoient l'être par la crainte des Dieux!

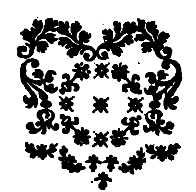


XIX.

Le Voyageur & le Colibri.

Un homme, qui ne s'ennuyoit jamais de courir le monde, & qui s'étoit fait des amis à Londres, à Surate, à Rome, en Laponie, à Paris, à Tripoli, & au Japon; cet homme, dis-je, voulut voir auſſi l'Amérique, & n'eut point de joie, qu'il ne fut arrivé au nouveau monde. On doit être un peu fatigué d'une pareille promenade. Notre Voyageur, accablé de laſſitude, trouva un Cocotier, ſous lequel il ſe coucha dans le deſſein de repoſer à l'ombre. Mais à peine les Pavots d'un ſommeil léger l'avoient aſſoupi, qu'il fut éveillé en ſurſaut par un bourdonnement ſingulier, & qu'un ſi bruſque réveil lui fit paroître effroyable. Il ſe lève en chancellant, il ſaiſit ſon fuſil, il regarde, il examine, le cœur lui bat, il ſe prépare à quelque avanture. Enfin n'appercevant rien, il tire au hazard dans les branches touffues de l'arbre, d'où il croit avoir entendu partir le tintamarre, qui l'avoit allarmé. Alors il en voit ſortir un oiſeau, gros comme un hanneton, dont les ailes dorées étoient peintes

des couleurs de l'arc-en-ciel. Comment, chétif moucheron, s'écria le Voyageur ! c'eſt donc toi, qui fais tout ce vacarme? Tu n'es qu'un ſot, répondit le Colibri; il n'y a pas là de quoi t'étonner. Apprens, que parmi les oiſeaux, comme chez les hommes, le plus foible & le moins à craindre eſt toûjours celui, qui fait le le plus de bruit.





XX.

Le Diamant & le Stras.

Un Voleur, qu'on pourſuivoit de près, laiſſa tomber un Diamant brut, avec un Stras. Ils ſe trouvèrent tous deux ſur le même monceau de ſable, & y attendoient à qui le ſort les deſtineroit. Le Diamant ſe conſoloit en diſant: je compte bien, que je n'aurai pas le tems de me morfondre ici; j'ai une valeur intrinſéque moi, & le premier paſſant ſe gardera bien de m'y laiſſer. D'accord, interrompit le Cryſtal, je conviens de ce que tu vaux, mais peu de gens y feront attention; j'en ai peur au moins. Car, toute envie à part, le brillant te manque encore. Il n'avoit pas achevé de parler, qu'un Voyageur, à qui il donna dans l'œil, le ramaſſa & le ſerra avec ſoin. Pour le pauvre Diamant, il marcha deſſus ſans y prendre garde & l'enſévélit dans le ſable.

L'homme du monde fait ſon chemin, tandis qu'un pédant reſte enſeveli dans la poudre de ſon collège. Des meurs polies réuſſiſſent mieux, qu'une érudition ſauvage & groſſière.



XXI.

L'Aspic.

Dans les déferts de l'Afrique, fous quelques broffailles à demi-brulées du foleil, rampoit un Afpic affreux. Il mordoit tous les animaux, qui paffoient auprès de lui, fans raifon, fans prétexte même, pour le feul plaifir de mal faire; & tout ce qu'il avoit une fois mordu, n'alloit pas loin; on voyoit enfler la partie offenfée, le vénin gagnoit le cœur, & la mort la plus prompte terminoit l'avanture. Il exerça longtems ce brigandage avec impunité. Mais un jour qu'il fe rouloit au foleil, il vit fon ombre à côté de lui, & la prit pour un ferpent étranger. La bête fcélérate fe jetta deffus avec tant de furie & de précipitation, qu'elle fe mordit elle-même à la queüe, & qu'elle expira quelques moments après du même genre de mort, que fes dents empoifonnées avoient fait fouffrir à tant d'animaux innocens.

Calomniateur, le fort de L'Afpic fera le tien tôt ou tard.



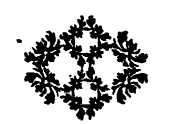
XXII.

Les Chats & le Maître du Logis.

Tout dormoit dans le Palais d'un Richard, les hommes & les animaux. Le Gardien vigilant de l'hôtel, le Chien lui-même étoit plongé dans un profond ſommeil, lorſqu'une compagnie nombreuſe à longue queuë deſcendit des gouttières voiſines, où elle venoit d'aſſiſter au mariage du Miauleur de la maiſon. L'aſſemblée s'établit dans l'antichambre, pour célébrer cet heureux hyménée, & la fête commença par un Concert. Dieu! quel concert! Il y avoit de quoi faire prendre la fuite aux pierres, & de quoi faire enrager toute créature humaine. Le Beaupère, (il s'appelloit Griſet) le Beaupère miauloit le fauſſet d'une façon pitoyablement admirable. C'étoit du Chromatique, c'étoit de l'enharmonique, s'il en fut jamais. Deux chats blancs de vieilleſſe, ſe donnoient la torture pour le ſeconder, & rempliſſoient les autres parties. Enfin cet inimitable Trio étoit de tems en tems coupé par un grand chœur, où chacun des concertants mettoit du ſien, & faiſoit entendre des accords vraiment originaux ou copiés d'après la muſi-

que enragée du ſabbat. On ouvrit enſuite le bal, mais ſans interrompre le Concert. La bande joyeuſe ſe met à gambader, à crier, à trotter, à hurler, à voltiger, à ſe guinder au plafond le long de la tapiſſerie, pour avoir le plaiſir de ſauter de plus haut, à miauler, à glapir à faire en un mot un tel tintamarre, que le Maître de la maiſon ſe réveilla en ſurſaut. Il ſe jette en bas du lit, tranſporté de furie ; il s'arme d'un tricot, il s'élance d'un coin à l'autre de la ſalle, il allonge ſes coups dans les ténèbres à droite & à gauche ; les gens de la nôce ſe diſperſent ; il briſe une belle glace ; il renverſe un ſervice de porcelaine ; un deffaut du parquet le fait tomber ; il veut ſe retenir ; il s'accroche à la pendule, qu'il entraine dans ſa chûte, & ſe caſſe quatre dents ; tout cela ſans avoir eu le plaiſir de prendre ſa revanche ſur aucun des auteurs de tant infortunes.

La Colère aveugle ne nuit ſouvent, qu'à celui qui s'y laiſſe emporter.





XXIII.

La Tulipe.

Dans un jardin varié, l'objet des amours du printems, on vit s'élever une Tulipe parée des couleurs de L'Iris, & dont le pourpre étoit presque aussi vermeil, presque aussi animé, que celui des lèvres de ma Bergère ; le Zéphir lui-même ne s'en approchoit qu'avec discrétion, & n'osoit la baiser, qu'en retenant son haleine. Le Jardinier en étoit fou, elle s'étoit emparée de son cœur, de toutes ses affections, & il lui prodiguoit ses services avec autant de zèle, que de tendresse, comme à la Reine du jardin. Les choses les plus belles & les plus prétieuses ne sont point les plus durables; d'où-vient? Je l'ignore, & le Destin ne rend point compte de ses décrets. La Tulipe brilloit à peine de tout l'éclat de la première jeunesse, que dans la chaleur du jour le ciel se couvrit d'une nuée noire & épaisse; les ténèbres prirent la place de la clarté ; les affreux mugissemens de Borée en augmentoient l'horreur ; le Tonnère y répondoit à coups redoublés, & les éléments sembloient se confondre ; une grêle plus rédoutable encore suc-

céda à tout ce vacarme; elle coupa, broya, détruisit, abbatit & les branches des arbres & le feuillage, & les plantes, & le gason, & la Tulipe. Le Jardinier accourt, & de quelque part qu'il tourne ses yeux ou ses pas, il n'apperçoit que de trop justes sujets de douleur; il ne peut marcher que sur des débris. Cependant il paroissoit supporter ses malheurs avec assez de constance, sa bouche au moins ne se livroit pas à des lamentations indécentes & inutiles, quand la tête abbatuë de sa chère Tulipe, de sa fleur favorite vint s'offrir à ses régards, & lui porter le dernier coup. Tu ne pus t'empêcher de frémir, aimable Déesse des fleurs à la vuë des transports furieux, qu'occasionna cet accident! Le malheureux se met à maudire la grêle, dont sa Tulipe avoit senti les coups ; il apostrophe le ciel & la fortune ; il se désole & fait retentir tout l'enclos de ses cris, ou plutôt de ses hurlements. Un poirier, à qui l'honneur de produire des fruits pleins d'un suc aussi délicieux, que le miel le plus doux donnoit un peu d'orgueil, en fut scandalisé, d'autant plus, que lui-même regrettoit en ce moment ses feuillés, ses fleurs & ses boutons. Comment? s'écria-t-il, la perte d'une fleur t'afflige ainsi! Passe encore, si l'état, où tu nous vois reduits, nous autres

arbres, étoit la cause de ton désespoir. On sait assez, que ta subsistance dépendoit des boutons que nous venons de perdre, & tes larmes n'étonneroient personne. Mais ce n'est point nous que tu pleures. Une douleur si raisonnable & dont on ne pourroit blâmer que l'excès, ne t'aviliroit pas assez. C'est une fleur stérile, que tu regretes! C'est pour elle, que tu veux renoncer à la vie!

L'Amant de la belle & sotte Lisette ne peut se consoler de son trépas; il en perd la vuë à force de pleurer; il est touts les jours prêt à se pendre. Mais la mort vient aussi de lui enlever un père tendre & respectable, un frère qui étoit son ami, & un ami qui étoit son bienfaiteur, & l'Amant de Lisette n'en a pas versé une larme.



XXIV.

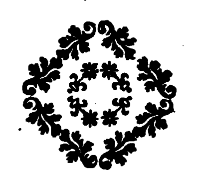
Le Berger & son Troupeau.

Au Loup! au Loup, Berger! Ne le vois-tu pas qui descend de la montagne? Lâche tes chiens au plus vite, & défends le Troupeau de ton maître. Voilà ce que grands & petits pleins d'effroi crioient un jour à l'envi dans certain hameau & aux environs. Le Berger, plus effrayé que tous les autres, planta là le Troupeau, & n'eut rien de plus pressé que de se mettre en sûreté. Ses chiens accoûtumés à ne le point quitter, le suivirent, & le Loup se jetta impunément sur sa proie. Plus d'un bouc y laissa son poil, plus d'une brebis sa laine; ce qui ne fut point dévoré, resta sur la place déchiré, meurtri, criblé de coups de dents, & le Loup eut tout le tems de se retirer, gorgé de chair & de sang, & chargé de plus d'une bonne provision pour le lendemain. Quand le péril fut une fois passé, le Pâtre un peu honteux s'en revint à petit bruit au Troupeau, qu'il trouva dans un état pitoyable. Hélas! lui dirent, en le voyant, les éclopés, pourquoi nous as-tu donc abandonnés de la sorte? Vraiment, répondit le Berger, c'étoit

bien

bien mon intention de demeurer pour vous sécourir, mais y a-t-il quelqu'un de si déterminé, à qui un Loup d'une pareille taille n'eut fait prendre la fuite ? Je l'ai bien vu, il étoit gros . . . . . il étoit gros . . . . . en vérité, je l'ai trouvé si énorme, que je ne sais trop à quoi le comparer. Tu l'as vu ? il n'y a guères d'apparence; Mais encore ? comment donc étoit-il gros à ton avis ? Ma foi! il étoit gros pour le moins . . . . . comme un Taureau. Vas, malheureux poltron, lui répondirent les pauvres bêtes, tu devrois mourir de honte avec tes visions.

C'est la peur, qui fait trouver un Loup gros, comme un Taureau, & qui fait prendre un Escadron pour une Armée.



XXV.

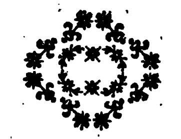
Le Barbet du Procureur.

Un Barbet, nourri dès l'enfance chez un habile Procureur, parvint à force d'assiduité auprès de son Maître, qu'il suivoit jusques en son étude, à pénétrer dans les mystères de la pratique, & devint l'oracle de la gent canine. Deux Dogues, enfants d'un même père, qu'ils venoient d'enterrer, ouvrirent un jour en sa présence & sous ses auspices, le testament du défunt, & le prirent pour conseil & pour arbître. Le nouveau Barthole met gravement ses lunettes ; il lit le testament à haute voix, & d'un bout à l'autre, & prononce cet arrêt d'un ton important : par Ulpien, mes enfans, rien n'est si clair, ni mieux dans les formes, que cet acte là. Il ne s'agit plus que de procéder à l'exécution avec le moins d'embarras & de frais, qu'il sera possible, & pour cela je pense qu'il est à-propos, que je vous entretienne chacun en particulier. Alors il tire l'Aîné à quartier, & lui dit : mon ami, votre physionomie m'a gagné le cœur, & je veux vous rendre service. Votre père vous a fait

son

son héritier à la vérité; mais ne pourrions-nous pas frustrer votre Cadet de sa légitime ? Je crois, qu'il ne seroit pas impossible de prouver, que c'est un enfant supposé, ou le fruit de quelque intrigue de votre mère; car il me semble, qu'il n'a pas un certain air de famille; si nous en venions à bout, tout l'héritage vous appartiendroit; faites vos réflexions là-dessus. Ensuite, il s'adressa au Cadet d'une façon toute aussi mystérieuse & lui parla ainsi: Je suis pénétré de l'injustice que votre père vous a faite; le testament ne vous est point favorable, & vous êtes réduit à votre légitime. Malheureusement il est dans les formes, mais si vous étiez d'humeur à avanturer quelqne argent, ce seroit pourtant du côté de la forme que j'entreprendrois de l'attaquer. Vous vous pourvoiriez en justice; nous ne manquerions pas d'honnêtes-gens pour affirmer, que le bon homme étoit en démence, lorsqu'il a testé, & vous seriez admis au partage avec votre frère. Mais attendez . . . . je crois, ma foi, que tous ces détours nous seront inutiles! Voici un pâté; ce pâté nous dérobe probablement quelque syllabe intéressante, & c'est de quoi réduire à rien tout ce grimoire. Ne vous mettez pas en peine, nous en tirerons parti. Au-

pis-aller; on peut s'inſcrire en faux contre le teſtament, ou en produire un autre, ſous une date plus récente. Je me chargerai moi, moyennant un honoraire dont nous conviendrons, d'en fabriquer un, dont vous aurez ſujet d'être content. Si l'on nous chicane, un petit parjure nous tirera d'affaires. Les loix feront pour nous, & quand on a de l'eſprit, on ſe tient heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Que Jupiter te confonde, s'écria le Dogue honnête & prudent, ainſi que le Demon chicaneur, qui t'a appris à ourdir ces trames épineuſes! Ne viens tu pas de dire que le Teſtament de mon Père étoit clair, & dans les formes? Comment trouves-tu donc ſi aiſé d'annuller un Acte, qui ſelon toi-même eſt mal-heureuſement pour moi hors d'atteinte? Ha! comment, repliqua le ſavant Barbet? C'eſt là juſtement le fin du métier.



****

XXVI.

Le Léopard & le Serpent.

Le Prince Léopard avoit été d'un grand repas; il mangea trop & fut incommodé, constipé qui pis est, & obligé de se mettre au lit; Clystères, pillules, rien n'y fit, il étouffoit. Qu'on m'aille chercher le Serpent, dit le malade; c'est le Médecin de la maison de ma cousine la Panthère, & s'il ne vient à bout de me guérir, personne ne le fera. Est-ce toi, mon cher Serpent, demanda-t-il, en le voyant entrer? Ha! tu vas me soulager? n'est-il pas vrai? Vas; je te connois, & je suis bien sûr de mon fait. Dès-lors Seigneur Léopard n'eut point d'autre garde-malade. Il ne vouloit rien prendre, qui ne lui fut présenté par le Serpent, & lui parloit ainsi: Mon cher Docteur, tu es le plus sage & le plus expert des rèptiles, ne m'abandonne pas, Serpent mon ami; & je te promets, si j'en reviens, que la mort seule pourra nous séparer. Là-dessus une médecine, que le Serpent avoit préparée tira le malade d'affaire, contre toute attente, & bientôt il fut en état de convalescence. Mais à compter de ce moment, il ne fut plus quef-

tion de la familiarité qu'il avoit permiſe à ſon médecin. Le convaleſcent ſe plaignit d'exhalaiſons froides, qui en ſortoient, & qu'il lui communiquoit. Plus ſa guériſon radicale avançoit, plus il ſentoit d'antipathie pour le Serpent ; en le regardant, il ſembloit lui chercher querelle ; ſi le Médecin parloit, on ne lui répondoit que par des contradictions, ou par un ſilence dédaigneux ; enfin aucun dégoût ne lui étoit épargné ; mais dès que le Prince ſe ſentit en état de quitter le lit, ce fut bien autre choſe. Frappez, frappez ! délivrez-moi de ce hideux inſecte, cria-t-il à ſes gens ! Voyez-vous, comme il ſe tortille, comme il rampe, comme il ſe gliſſe d'un coin de la chambre à l'autre avec ſa peau d'écailles dont la ſeule vuë me tranſit de froid. La Valetaille eſt une maudite engeance, qui ne demande playe & boſſe : le moindre prétexte lui ſuffit quand il s'agit de malfaire. Ces ames de boue n'avoient jamais reçu d'ordre plus agréable On tomba ſur le Serpent ; il fut croſſé aux pieds ; il eut beau ſe plaindre & ſiffler ; il fut obligé de ſe ſauver, & trop heureux de pouvoir regagner ſa demeure avec maintes meurtriſſures.

Rien n'importune un ingrat, comme la vue de celui qui l'a obligé.

XXVII.

Le Fromage.

Un homme avoit donné un grand feſtin, & l'on venoit de ſervir le deſſert. Un Fromage y tenoit ſon coin, & *l'Amphitrion* en offrit à ſes convives. Meſſieurs, vous plait-il en tâter? Il me ſemble qu'il a bonne mine. *Comme cela*, répondit un des convives (vous remarquerez que le pauvre homme avoit le malheur d'être aveugle,) & ce n'eſt pas là, je vous aſſûre, la couleur du véritable Parmeſan. Cela eſt vrai, continua un ſecond, & de plus, il eſt trop fait. Je crois même, que les vers y ſont déjà, ajouta un troiſième. Meſſieurs, il ne s'agit point de ces délicateſſes, balbutia un vieillard inondé de vin, & qui de ſa main tremblante en portoit encore un verre à ſa bouche: vrai Parmeſan, ou non, j'ai lu quelque-part, qu'il n'y avoit rien de ſi pernicieux pour la ſanté, que ces ſortes de fromages, & qu'ils donnoient la gravelle. Toute la table fut du même avis, & le fromage condamné d'une voix unanime, tant ces gens-là craignoient la gravelle. Le maître de la maiſon ne laiſſa point

voir ce qu'il en penſoit; & le pauvre Pr
retourna au garde-manger. Le lendemain
homme dina en famille, & ſur la fin du re
demanda ſon Fromage, voulant en avo
cœur net. Hélas, mon père! vous n'y ſo
pas, lui repréſenta ſon fils! Avez-vous o
tout ce qu'on en a dit hier? Bon, bon,
qua le père; donne toujours, à cela près.
goûta & s'écria: Quelle folie! Tiens mo
fant, goûtes-en toi-même. Depuis qu'on m
des Fromages, on n'en a jamais mangé
délicieux, & je ne croirai de ma vie, ce
me pourra dire d'un mets dont je n'aura
fait l'eſſai moi-même.

Il avoit raiſon. En fait de Livres & de
mage, ne nous dégoûtons de rien ſur le rap
d'autrui.



XXVIII.

L'Abeille & la Mouche.

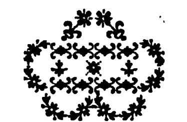
L'Abeille & la Mouche ſont parentes, & quelques-fois bonnes amies. Cette dernière étoit l'autre jour en couches ; elle s'ennuyoit dans ſon lit & mouroit d'envie de babiller, quand l'Abeille vint tout-à-propos lui rendre viſite. Imaginez-vous des révérences, des accolades, des ſerremens de pattes, & des complimens ; car ces Dames ſavoient vivre. Enfin, l'Abeille prit place à côté du lit de l'accouchée, & ſe mit à l'entretenir du miel frais qu'elle avoit en magaſin. Elle entra dans le plus grand détail ſur la beauté, ſur les divers degrés de douceur, ſur les nuances de couleur plus ou moins foncée de chaque eſpèce différente. La Mouche l'interrompit & lui dit : Ma chère Couſine, parlons un peu d'autre choſe. Croit-on que l'Eté, où nous entrons, devienne un peu chaud ? la . . . . un peu favorable. Ha ! ma Couſine, reprit l'Abeille, on a grand peur que le miel ne manque. Mon Dieu ! je n'en puis plus, s'écria la Mouche, & j'aurai des vapeurs, ſi cela dure ! Des vapeurs ? Allez, ce ne ſera rien ; je vous enverrai de mon miel ; c'eſt un

✻ ❖ ✻

le ſouverain contre les vapeurs. Que
'e, lui repliqua la Mouche impatientée!
vous en chez vous manger votre miel,
rayons avec, ſi le cœur vous en dit,
ſſez les gens en repos.

* * *

ſſieurs les Erudits, *notez* cette petite
dans votre Livre, & quand vous ſerez
mpagnie, gardez-vous bien d'imiter cette
e impertinente.



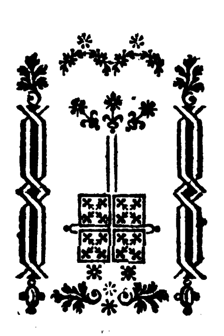
XXIX.

Le Père & ses trois Fils.

n honnête Père de famille chargé de biens & d'années, voulut regler d'avance sa essìon entre ses trois Fils, & leur parta- ses biens, le fruit de ses travaux & de son ıstrie. Après en avoir fait trois portions es & avoir assigné à chacun son lot, il me ', ajoûta-t-il, un Diamant de grand prix; e destine à celui de vous, que saura mieux ıériter par quelque action noble & géné- e, & je vous donne trois mois pour vous re en état de l'obtenir. Aussitôt les trois se disperſent, mais ils se rassemblent au s préscrit. Ils se présentent devant leur e & voici ce que raconte l'Aîné. Mon e, durant mon absence un étranger s'est vé dans des circonstances, qui l'ont obli- le me confier toute sa fortune; il n'avoit moi aucune sûreté par écrit & n'auroit été état de produire aucune preuve, aucun in- e, même, du dépôt, mais je le lui ai remis lement. Cette fidélité n'est-elle pas quelque

chofe de louable ? Tu as fait, mon Fils, l
répondit le Vieillard, ce que tu devois fai
Il y auroit de quoi mourir de honte, fi l'
étoit capable d'en agir autrement ; car la pr
bité eft un devoir. Ton action eft une acti
de juftice, ce n'eft point une action de génér
fité. Le fecond Fils plaida fa caufe à fon tou
à peu près en ces termes : Je me fuis trou
pendant mon voyage, fur le bord d'un la
un enfant venoit imprudemment de s'y laiff
tomber ; il alloit fe noyer ; je l'en ai retiré
lui fauvé la vie aux yeux de tous les habita
d'un village que baignent les eaux de ce la
ils pourront attefter la vérité du fait. A
bonne heure, interrompit le Père, mais il n
a point encore de nobleffe dans cette action
il n'y a que de l'humanité. Enfin le derni
des trois frères prit la parole : Mon Père, di
il, j'ai trouvé mon ennemi mortel, qui s'étai
égaré la nuit, s'étoit endormi fans le favoir
fur le penchant d'un abîme ; le moindre mou
vement, qu'il eut fait au moment de fon r
veil, ne pouvoit manquer de le précipiter ;
vie étoit en mes mains. J'ai pris foin d
l'éveiller avec les précautions convenables
l'ai tiré de cet endroit fatal. Ha ! mon Fils
s'écria le bon Père avec tranfport & en l'em

braſſant tendrement ! C'eſt à toi, ſans contredit, que la bague eſt duë. La générosité conſiſte ſur tout à faire du bien à ſon ennemi.



XXX.

Le Chat-huant & l'Alouette.

Un Chat-huant passoit ses tristes jours dans le creux d'un vieux chêne; c'étoit l'arbre le plus élévé des forêts germaniques. Au dessus de la cime de ce Chêne voltigeoit une Alouette exempte de souci, & dont les chants annonçoient aux Musiciens emplumés du voisinage le retour du jeune Printems; du haut de la plaine azurée ses accens se faisoient entendre dans les vallons d'à-l'entour, & communiquoient aux troupeaux bondissants la joie, dont elle étoit animée. Le Chat-huant prête l'oreille & soupire; il ne peut se consoler de n'être pas aussi content. Il s'impatiente enfin & prend la pénible résolution de sortir de son trou, pour aller s'informer de la cause de cette belle-humeur, qu'il envie. La timide Alouette voulut se sauver à son approche, mais il n'étoit plus tems, & bientôt elle fut rassurée en apprenant, qu'il étoit venu avec des intentions pacifiques; Apparemment que la saison, où les Alouettes sont délicates & bonnes à manger, n'étoit pas encore venuë, & il lui jura sur ses grands Dieux, qu'il n'avoit pas d'ap-

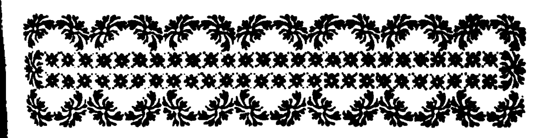
pétit pour le présent, & qu'il n'étoit là, que pour avoir un moment de Converſation avec elle. Allons, pourſuivit-il, fais moi un peu confidence de la raiſon, qui te rend ſi joyeuſe. Monarque des Hiboux, lui répondit-elle reſpectueuſement, quel ſujet aurois-je de m'affliger? Je coule des jours heureux & tranquilles, & je puis voler, où il me plait. Comment? Quel ſujet tu aurois t'affliger? Tu me parois cependant paſſablement peureuſe! Ne penſes-tu jamais à la mort? L'Automne dernier a dû te la faire voir de près, & l'Hiver, plus à craindre encore pour tes pareilles peut durer encore aſſez, pour t'être funeſte. Je penſe quelques fois à la mort, reprit-elle, mais la mort eſt un mal inévitable, & il faut ſe faire une raiſon. Les dangers de L'Automne & les rigueurs de L'Hiver ne ſont point abſolument intolérables, & nous touchons au Printems. En attendant je jouis de la vie, ſelon la maxime, que j'ai retenue d'un Berger, que vous voyez couché ſur l'herbe, à quelques pas de nous. *Le Sage*, a-t-il coûtume de répéter dans ſes chanſons, *trouve toujours à tirer parti de ſa deſtinée.* Va t'en petite folle, lui dit avec depit le Chat-huant; cette belle maxime n'eſt bonne, que pour des Alouettes, & des étourdis. L'Alouette s'envola; elle s'en fut droit

au Berger & chantoit, dit-on, chemin f
mais à demi-voix, pour ne se point faire
re avec l'animal chagrin, qu'elle ven
quitter; *Il n'y a de Sage, que celui q
se réjouir.*

Ami Lecteur, retenez bien la Chans
L'Alouette, & mocquez-vous de ce qu'e
ront les Chats-huants.



LIVRE SECOND.



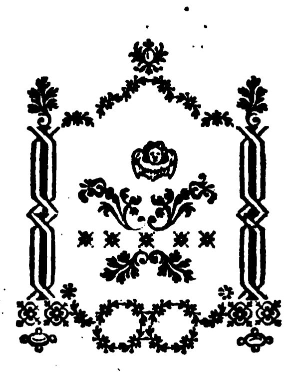
I.

Si vous vous ſentez brûler de la noble ardeur, dont étoient enflammés les anciens ſages, ſi vous prétendez à leur exemple inſtruire les hommes, ſi ſurtout vous voulez aſſurer le ſuccès de votre zèle, vous devez vous attacher à inſpirer du goût pour la vertu & de l'averſion pour le vice. Votre but, en un mot, eſt-il de me délivrer du tyrannique empire de la folie, & de me ranger ſous les loix de la ſageſſe? Il faut vous y prendre avec précaution. Il faut commencer par me convaincre des chagrins que l'inſenſé ſe prépare, & du bonheur, qui accompagne les bonnes actions, & même les bonnes intentions. Ceux qui aſpirent à la gloire d'être les Précepteurs du genre humain, trouvent à leur entrée dans la carrière deux routes, dont ils ont le choix. L'une eſt longue, pénible & embaraſſée d'obſtacles difficiles à ſurmonter; elle eſt de plus couverte en tout tems d'épaiſſes ténèbres, ou des yeux vulgaires

auroient peine à se réconnoître. Il n'y a
les Philosophes, à qui le flambeau de la
flexion puisse rendre ce chemin pratic
L'autre est courte, commode, bien écl
& ouverte à tout le monde; c'est celle de
périence. Elle conduit, comme la prem
aux sources de la vertu & de la vérité. G
à l'expérience & aux événemens, qu'elle
à nos yeux, la nature & ses loix se mon
quelques fois dans tout leur jour. Par ma
l'histoire & les exemples réels nous manc
souvent, mais Esope parut & se mit à
conter des Fables; Esope, l'ornement de Sa
& le Socrate de la Phrygie; Esope, qui ra
bloit en lui seul toutes les lumières de
Sages, dont se vante la Grèce. Il inve
premier l'art de corriger son Siècle,
Siècles, qui l'ont suivi, par l'amuseme
par des espèces de Comédies, dont les ac
étoient des animaux. „ O mortels! fuyez
„ rice, s'écrie Thalés d'un ton dogmatique
„ veut tout avoir, court risque de tout perd
„ l'ambition d'acquérir des Palais dorés co
„ bien des gens la maison modeste, qu'ils av
„ héritée de leurs pères. Telle est la leç
„ Philosophe rigide, mais il parle à des sou
Il prêche, il disserte, il prouve, il démo
& personne n'y fait attention. Le Père

Fable, Efope fe préfente à fon tour; écoutez; dit-il: „ Un homme avoit une baffe-cour bien „ fournie; parmi les animaux domeftiques, qu'il „ y entretenoit, fe trouva une poule, véritable- „ ment rare, car elle pondoit un œuf tous les „ jours, & cet œuf étoit de l'or le plus fin. Il „ crut, qu'elle avoit un Tréfor dans les entrail- „ les, & tua le pauvre animal; mais fon efpérance „ & fa joie ne furent pas de longue durée. Le „ ventre & les inteftins de la poule, qu'il venoit „ d'ouvrir fe trouvèrent parfaitement femblables „ à ceux des autres animaux de fon efpèce. „ Voilà, comme s'y prend Efope, pour nous apprendre que l'avarice eft infatiable & perd fouvent ce qu'elle poffède, en courant après ce qu'elle défire; voilà, comme ce n'eft pas aux enfans feulement, qu'Efope adreffe fes Fables; les hommes faits & les vieillards peuvent en profiter; & tout en riant, & en nous racontant les avantures des bêtes, il nous offre notre portrait tiré au naturel, & nous avertit de nos défauts. Il nous fait envifager le bien & le mal d'une manière fenfible; il ne diffimule rien, & pour toucher plus fûrement nos cœurs, il nous préfente dans un tableau vivant les fuites funeftes de nos fautes. L'exemple nous frappe & nous perfuade mieux, que ne feroit une chaîne de raifonnemens, dont l'effet eft

tardif & incertain, & qui ne peuve[nt]
vaincre, que ceux qui sont en état [de les]
comprendre.



II.

Le Jardin.

Un Enfant, qui jamais n'avoit mis le pied dans la ruë, ni vu le monde & ce qui s'y passe, que par la fenêtre d'un appartement, montra un jour tant d'envie d'aller un peu prendre l'air au dehors, que son père cédant à ses instances réïterées le prit avec lui & le mena dans un beau Jardin. Ho! que l'Enfant fut extasié en appercevant un parterre, que la main divine de Flore avoit orné des plus beaux trésors du printems; toujours sautant, toujours courant, le petit Garçon se trouva sous un berceau touffu; les rossignols désertoient en foule la forêt voisine, & ce berceau charmant retentissoit de leurs ramages; ensuite il s'approcha d'un roc, d'où l'eau jaillissoit de toutes parts en tourbillons argentins dans un bassin de marbre blanc. Il se crut en Paradis; mon père, dit-il, laissez-moi ici, je vous en conjure; j'apprendrai à cultiver ce jardin; tous mes vœux sont d'y demeurer le reste de ma vie; c'est un séjour digne des Dieux. Qui peut se refuser aux prières tendres & innocentes

d'un Enfant? Le père s'en retourna ſeul chez lui, & laiſſa ſon fils au Jardin content & par conſéquent heureux. Pluſieurs occupations agréables ſe ſuccédèrent l'une à l'autre & lui firent trouver l'été fort court; il ne pouvoit ſe laſſer de bénir ſon deſtin; tantôt il s'amuſoit à cueillir des œillets, des jaſmins & des roſes; il en faiſoit des bouquets, dont il aimoit à ſe parer; tantôt il choiſiſſoit les plus beaux fruits pour en faire ſa nourriture, & quand il étoit fatigué, le verd gazon lui offroit une couche plus molle, plus épaiſſe & plus douce, que la plume. Cependant l'année s'avançoit; les jours devenoient moins longs; la douce haleine du Zéphir ne careſſoit plus les fleurs, le plus précieux ornement de ces lieux enchantés, & la vivacité de leur coloris commençoit à ſe ternir. L'Aquilon vint enfin dépouiller les arbres du feuillage dont les avoit habillés la belle ſaiſon, & l'hiver arriva ſur ſes pas, eſcorté de frimats & de ces flocons blancs, de cette neige, le triſte tombeau de la verdure. Les oiſeaux ceſſèrent de ſe faire entendre, la fontaine fut bientôt gêlée, & l'Enfant commença à ſouffrir de la rigueur du froid. Déja ſes mains & ſes pieds étoient engourdis, & ce Jardin, qui lui avoit ſemblé délicieux, n'étoit plus pour lui qu'un exil, ou plutôt un enfer; tous ſes vœux

étoient d'en ſortir, & il ſe promenoit d'un air morne & languiſſant, quand ſon père arriva & le ramena à la maiſon.

Ce Jardin eſt le monde, qui dans le printems de notre âge nous plait ſi fort avec ſon clinquant & ſa bigarrure. Mais quand l'âge avance, quand les frimats nous blanchiſſent la tête, & que la vigueur de la jeuneſſe s'évanouït, alors le plaiſir de la vie s'évanouït auſſi, & ſe perd dans l'air en fumée. Ne dois-tu pas bénir ton Père & recevoir ſon ordre avec joie, ſi de ce ſéjour de ſouffrance il te rappelle alors à la maiſon?



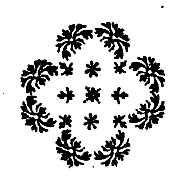
III.

L'Aigle & le Papillon.

L'Oiſeau, dont les regards aſſurés ſoutiennent l'éclat du ſoleil, & qui porte audacieuſement ſon vol au-deſſus des nuës les plus élévées, l'Aigle avoit le plaiſir d'entendre la forêt retentir des éloges unanimes, que lui donnoient les autres oiſeaux, le nommant à haute voix la gloire du peuple ailé, & ſon modèle, s'il n'eut été inimitable. La gloire éveille l'envie. Le Papillon, chétive créature & pleine de vanité eut l'audace de ſe vanter de voler de pair avec lui, & même de le dévancer; mais l'Aigle s'élévant à l'empirée à travers les plaines immenſes, qui ſéparent le ſéjour des mortels de celui des Dieux, laiſſa voler terre à terre ſon indigne rival, ſans paroître avoir apperçu ſa folie. Celui-ci ne l'avoit point perdu de vuë; il s'apprête à le ſuivre, & voilà le petit Arlequin, qui déploie, & qui fait mouvoir ſes ailes bariolées. Leur comique bigarure n'ajoûtoit rien à leur vigueur; ſon vol ne fut pas de longue durée; un Zéphir leger lui fit faire la pirouette aux yeux de tous les ſpectateurs, &

l'on le vit longtems rouler ſans deſſus-deſſous, ſur la terre, qu'il ne venoit que de quitter; il n'y eut point d'oiſeau, que cette Comédie n'amuſat infiniment, & qui ne fut charmé de voir ſa préſomption ſi bien punie.

Poëtes ſubalternes, faites votre profit de cet avanture; conſultez bien vos forces; rendez vous maîtres de votre amour propre, ou vous aurez le ſort du *Papillon.* Quelque effor que prenne un *Bavius*, il ne deviendra jamais un *Virgile.*



IV.

Les deux Vieilles.

Il étoit minuit & la lune à travers les nuages, qui la couvroient, éclairoit d'un faux jour une ruë étroite & isolée, quand deux Vieilles y entrèrent par les deux bouts opposés. Du plus loin qu'elles se virent, chacune de nos radoteuses ne manqua point de prendre sa pareille pour un revenant; elles s'arrêtèrent toutes transies, la peur les fixa dans l'attitude où elle les avoit trouvées, & un tiers, qui seroit survenu, les auroit prises pour deux statuës. Elles demeurèrent en la même posture, & sans oser avancer, ni reculer, jusques au point du jour qui vint enfin les tirer d'erreur, & ce ne fut qu'alors qu'elles poursuivirent leur chemin, en murmurant beaucoup l'une contre l'autre.

Que de gens, comme ces deux Vieilles sont arrêtés dans les affaires les plus simples par des inconvéniens, dont leur imagination fait tous les frais.





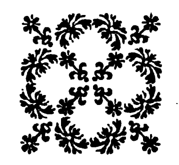
V.

Les deux Hermites du Perou.

Jadis vivoient au Perou deux Solitaires adorateurs fervents du Soleil, deux vrais modèles de la ſainteté la plus auſtère. Leur réputation étoit égale dans tout le Midi ; leur zèle différoit peu ; leur ſyſtême infiniment. L'un ſe croyoit obligé en conſcience de regarder fixement la Divinité, & de ne la point perdre de vuë, quoiqu'il n'en put ſoutenir l'éclat ; les larmes avoient beau lui couler des yeux, il ſe feroit fait un ſcrupule de les détourner ; il perdit courageuſement la vuë, ſans interrompre le cours de ſes contemplations. L'autre croyoit au contraire que des yeux humains n'étoient point dignes d'enviſager le Soleil, ni de l'admirer dans ſes magnifiques ouvrages. La raiſon même n'étoit propre qu'à nous égarer, diſoit-il, & l'idée la plus ſublime, qu'on put ſe former de la Divinité, n'étoit, ſelon lui, qu'un blaſphême : auſſi ſe fit-il conſtruire une Tanière, où aucun rayon n'étoit capable de pénétrer. Le Saint ténèbreux s'y retira en vrai Hibou, & ſes yeux eurent bientôt perdu l'habitude & la faculté de diſcerner les objets.

Ainſi ces deux grands Perſonnages, ces deux adorateurs du Soleil éprouvèrent l'un & l'autre le même ſort, malgré l'oppoſition de leurs ſentimens ; une audacieuſe curioſité fit un aveugle de l'un ; & un reſpect mal-entendu ne fut point plus favorable à l'autre.

C'eſt de quoi nous apprendre, qu'en matière de Religion le ſcrupule & la témérité conduiſent l'un & l'autre à l'aveuglement.





VI.

Le Boulanger & le Souriceau.

Un jeune Souriceau étoit si affairé après un pain blanc dans la boutique d'un Boulanger, qu'avant de s'être donné de garde du maître, qui le guettoit, il se trouva sous sa main. Le voilà saisi au collet, & le Boulanger lui dit: ha! ha! beau sire! je vous prends sur le fait; c'est donc vous, voleur domestique, que vous êtes, qui venez tous les jours ronger mon pain? Hola, garçon! appellez vîte notre chat; j'ai ici de quoi le regaler. Moi voleur, répondit le Souriceau? Dieu me garde de me deshonorer ainsi, & de faire un pareil affront à ma famille; je me pique de probité, & vous violeriez le droit des gens, si vous me faisiez du mal, car je suis un pauvre étranger, mon cher Monsieur. Que veux-tu dire avec ton droit des gens, repliqua le Boulanger en colère? Tu es coquin, tu mérite la mort, & tu viendrois de la Chine ou du Japon, que tu n'en serois pas quitte à meilleur marché! Ouï! vous le prenez sur ce ton là, interrompit le Souriceau! J'étois venu ici tout exprès, vous donner un avis important, mais vous ne saurez

rien, pour vous apprendre à vivre. De quoi est-il donc question? Si vous saviez ce qui s'est passé ici ce matin? . . . . . Après? que s'est-il passé? Votre garçon . . . . . He bien? s'amusoit à caresser . . . . . & qui, donc? Votre femme. Ha! le scélérat, s'écria le Boulanger, en se jettant sur son garçon, qui n'avoit point la force d'ouvrir la bouche pour se justifier, tant il étoit saisi! & tandis que le Maître fulmine, écûme de rage & le rouë de coups, le Souriceau s'échappe & se met en sûreté. Dieu veuille à-présent assister la femme!

Les gens prompts & colères ne sont pas difficiles à duper.



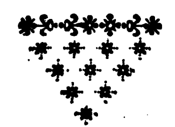
VII.

Le Pinson.

Un jeune Pinſon venoit de prendre ſon premier eſſor; il eſſayoit ſes ailes autour du nid paternel, & parcouroit des yeux ſa patrie, je veux dire la forêt, où il avoit pris naiſſance. L'envie de ſe former un établiſſement à l'exemple des oiſeaux ſes concitoyens, ne tarda pas à naître en ſon cœur, & ce mouvement étoit noble & juſte; *Le foyer* (dit le Sage) *qui nous appartient en propre, vaut l'or qu'il péſe.* L'audacieuſe ardeur, dont ce jeune cœur étoit animé, lui donna du goût pour un chêne ſourcilleux; j'y ſerai, diſoit-il, logé comme un Roi, & peu d'oiſeaux pourront ſe vanter d'avoir un pareil nid; mais le nid étoit à peine achevé, qu'il fut frappé de la foudre, & réduit en cendres. Par bonheur pour lui, notre Pinſon étoit abſent, durant ce vacarme; il revint à ſon nouveau domicile, dès que l'orage fut paſſé, mais il n'en trouva pas même les débris; le Chêne fendu en éclats fut tout ce qui s'offrit à ſes yeux. Il conçut alors non ſans étonnement, qu'une place ſi élevée n'étoit jamais bien ſûre. Il s'agiſſoit de faire choix d'une

autre demeure ; un caprice opposé au premier lui en fit faire un tout différent ; ou plutôt ce fut la frayeur que le malheur arrivé au Chêne, lui avoit inspirée. Il se logea dans une humble bruyère & se crut en sûreté ; mais les insectes, la poussière & l'humidité le firent bientôt déguerpir. Instruit par l'expérience un buisson fort écarté fut son troisième asyle ; il s'y trouva fort loin des nuës, sans être trop voisin de la terre ; on dit même, qu'il est encore dans cette retraite paisible, & qu'il y vit content.

Les jours heureux (s'il en est dans le cours de cette vie mortelle) ne se trouvent auprès du Throne, ni dans la fange ; implore les Dieux, & lorsque tu croiras te les être rendu favorables, demande leur de n'avoir ni maître, ni valet. C'est l'appanage de la médiocrité & par conséquent du bonheur.



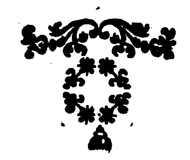


VIII.

Le Chien de Chasse.

Tayaut, ce Chien fameux, ce Héros, la terreur des lièvres, des perdrix & des renards, eut l'autre jour la sottise d'être jaloux du sort d'un Boule-Dogue son compagnon, qui étoit malade au logis. Voyez un peu, disoit-il, ce vaurien, qui mange ici le pain que je gagne; il n'a rien fait de sa vie & cependant il est choyé comme un chanoine. On le nourrit de biscuits & de petits pieds, le maître & la maîtresse sont les premiers à s'empresser autour de lui; c'est, *mon pauvre Doguin*, par-ci; c'est, *mon petit Mignon*, par-là. Je me porte bien moi; mais aussi l'on me fait traverser sans relâche montagnes & vallons, plaines ouvertes & taillis; & qu'est-ce que je gagne à ce métier-là? Des coups de fouët, pendant le jour, & le soir des os & du pain de son. Ha! que ne suis-je aussi malade! La fortune, à ce que nous apprend le *Fabuliste françois*, a souvent la cruelle complaisance d'exaucer les vœux des insensés; en conséquence Doguin recouvra la santé, & Tayaut tomba malade; mais le maître de la maison ne l'eut pas plutôt vu en cet

état, qu'il fit appeller ſon chaſſeur. Va chercher ton fuſil, lui dit-il, afin de me défaire de cette charogne, qui n'eſt plus bonne à rien. Jugez de l'étonnement du pauvre Lévrier, en entendant prononcer ſa ſentence; la frayeur lui donna des forces; il fut bien vîte debout, & ſe ſauva de la maiſon, ventre à terre, ſans oſer regarder derrière lui. Le voilà donc malade ſans aſyle, & mourant de faim. Digne ſalaire de l'envie, qui voit d'un œil jaloux juſques aux malheurs d'autrui, & imagine follement des avantages dans ce qui cauſeroit ſa perte.



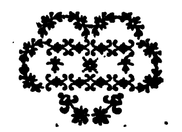
IX.

Les deux Jupiter.

Un riche Payen gardoit dans sa maison deux Jupiter, l'un d'or & l'autre d'argile ; ce dernier se formalisa un jour du peu de respect qu'on avoit pour lui : mets la main à la conscience, dit-il à son hôte, & conviens que tu me fais bien maigre-chère. Un peu de sel & de farine, voilà mon régal des bons jours, tandis que la cuisine de mon Camarade ne chaume jamais ; le sang, la graisse & la fumée des victimes entretiennent son embonpoint ; il est couronné de roses & nage dans le vin du matin au soir. Ne suis-je donc pas un Jupiter aussi bien que lui ? Ne suis-je pas armé d'un foudre pareil au sien, & le titre de Roi des hommes, & de Père des Dieux lui appartient-il mieux qu'à moi ? Cependant, c'est toûjours à ce beau Jupiter (d'or, ou d'oripeau, il ne m'importe) c'est, dis-je, toûjours à lui que l'huitre est reservée, & l'on ne me donne que l'écaille. Monsieur le Dieu, lui répondit le Payen, faites-moi, s'il vous plait, la grace de me dire, de quelle utilité vous m'avez été jusques ici ? Depuis que vous êtes assis au coin

de mon feu, m'avez-vous épargné le moindre dommage, ou apporté le moindre profit? Vous verrez, insista l'Idole, que l'objet de vos préférences vous a été fort utile? Très-peu, j'en conviens, reprit l'homme, mais l'or vaut toujours son prix; & je suis sûr avec lui, de ne pas tout perdre, tandis que je ne trouverois pas une obole, Monsr le Jupin d'argile, de la douzaine de vos pareils. Le pauvre Dieu fut si outré de n'avoir rien à répliquer à ce beau raisonnement, qu'il en pensa crêver, & qu'il en perdit son vernis, qui tomba en poussière.

Hélas! si l'on savoit s'apprécier avant que d'afficher des prétensions, on risqueroit un peu moins de se faire mocquer de soi.



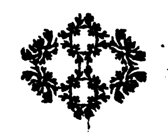
X.

Le Pélican & les Hérons.

Le Pélican, que d'autres nomment, *Platéa*, d'autres, *l'Onocrotale*, & d'autres autrement encore, (ha! c'eſt un animal, qui a bien des noms) cet Etre *polynime*, dis-je, attaqua l'autre jour deux Hérons, qu'il vit ſortir d'un étang; il leur enleva le poiſſon, qu'ils venoient de haper, & les régala par-deſſus le marché d'un beau ſermon ſur le larcin. Ils étoient piqués de leur perte, & reçurent aſſez mal la réprimande; les paroles s'échaufferent & l'un des Hérons s'écria: Vraiment! vous ne l'entendez pas mal, Monſieur le Prédicateur, nous venons tous les jours chercher ici de quoi vivre, & ce n'eſt pas ſans peine, que nous parvenons à faire notre petite proviſion; mais vous, grand pareſſeux, vous, qui êtes plus robuſte que nous, vous prétendez faire bonne chère à nos dépens, en nous payant de moralités, & vous vous emparez ſans ſcrupule du fruit de notre induſtrie. Voyez un peu, cet effronté, interrompit fièrement le Pélican zélé, qui voudroit encore, qu'on lui laiſſât ce qu'il a pris! On devroit bien planter un poteau,

au bord de l'étang, & y attacher pour l'exemple la tête de ces deux voleurs. Trêve de mauvais propos, brigands que vous êtes, & *vive la justice*. L'équitable oiseau n'interrompit sa harangue, que pour contenter son appétit; les poissons disparurent; il ne fit point grace aux arêtes.

Les Pélicans sont communs dans le monde; ils sont décorés de même que celui de la fable, de noms & de titres différents; ils exercent la justice à leur profit, & volent, à toutes mains, en punissant les voleurs; si quelqu'un est curieux d'en voir, il n'a qu'à prêter l'oreille aux plaintes de ceux qu'ils ont vexés, c'est le moyen de les suivre de proche en proche, & de ne les manquer jamais.



XI.

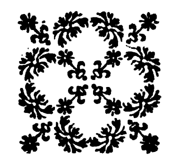
Le Sanglier ivre.

Un Sanglier d'une grandeur monſtrueuſe ſe faiſoit ſouvent maudire par les vignerons; une belle nuit d'automne, il ſortit de ſa bauge pour aller en maraude, ou ſi vous voulez en vendange; il força un enclos & pénétra dans un riche vignoble; il y vécut à diſcrétion, &, qui pis eſt, il mit la piéce ſans deſſus-deſſous, & tout le travail d'une année périt en moins d'une heure. Après ce bel exploit notre Héros eut la curioſité de viſiter les environs; par un effet du hazard le vigneron étoit ivre, il dormoit profondement & avoit laiſſé ſa baraque ouverte; le Sanglier entre avec audace & comme le bonheur lui en vouloit, une grande cuve remplie de vin nouveau, ſe préſente à lui, Quand on a bien mangé, l'on n'eſt pas faché de boire un coup. Il trempe ſon boûtoir dans la cuve, pour goûter au breuvage qu'elle contenoit; Ha! dit-il, c'eſt du Nectar! C'eſt une liqueur vraiment divine! puiſſant Bacchus, tu ne pus t'empêcher de rire du zèle de ton nouveau proſélite. Il barbotte, il frelappe, il cache ſa hure toute-entière dans le jus de la treille,

ſi bien, qu'à force de boire la tête lui tourne, & ſes forces l'abandonnent; il chanceloit en s'en allant de droite & de gauche, & il tomba enfin tout de ſon long en travers de la porte; il ſe relève pourtant & gagne la forêt en grognant, en ronflant, en bronchant contre tous les arbres, comme s'il n'eut fait que d'être arraché en ſurſaut, à un profond ſommeil. Dame Laye ſon épouſe, qui dormoit en effet, (il étoit aſſez matin pour cela) Dame Laye, dis-je, ſort à ce tintamarre de ſon lit bourbeux & vient au-devant de lui, accompagnée de toute ſa famille; elle eſt fort mal reçuë; le Sanglier, en la voyant, laboure la terre de ſes défenſes; l'injurie la provoque au combat, elle & ſes enfans, & veut reſolument en découdre. Fuyez, qu'il ne vous arrive malheur, cria-t-elle à ſes petits; Monſieur votre Père, qui étoit le Cochon le plus raiſonnable de la contrée, eſt devenu fou à lier. Les Marcaſſins ne ſe le font pas dire deux fois; ils ſe ſauvent de toutes leurs forces. Notre ivrogne tombe ſur la place, s'endort & ronfle juſques au lendemain midi. Son vin cuvé, il ſe reveille frais & diſpos, & ſans le moindre ſouvenir de ſes extravagances; il croit aller vivre comme à l'ordinaire avec ſa famille; mais au premier pas qu'il fait, il s'élève un cri de toute la forêt; *au fou! au fou! gare*

le fou! Il a beau courir ; il ne peut joindre personne pour s'expliquer, & je crois qu'il court encore.

Stupides animaux, vrai peuple de cochons, que votre méprise étoit grossière! Que ne veniez-vous, que ne venez-vous encore, (certains jours de Gala surtout) nous observer en sortant de table? Vous verriez des Cochons à deux pieds entrer en des accès bien plus terribles, que ceux qui vous effrayoient dans votre Compatriote; mais on vit avec eux le lendemain; personne ne les évite; personne ne songe à les lier; car ce ne feroit pas assez de la moitié du monde pour s'employer à lier l'autre.



XII.

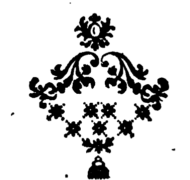
Le jeune Chat.

Le fils d'un guerrier, que ses prouesses avoient rendu célèbre dans la république des Chats, promettoit beaucoup lui-même. Il touchoit à l'âge, où les loix de la nature & celles de sa patrie lui ouvroient la Carrière, & le mettoient à-même d'aspirer à l'emploi & à la réputation de ce père illustre; mais sa valeur étoit au-dessus de son âge & ses vœux impatients l'avoient devancé de bien des années. On lui permit enfin de se livrer à l'ardeur héroïque dont il étoit animé, & sur le champ le voilà à guetter des souris. Il est rare que les exemples domestiques manquent leur effet? l'enfant d'un homme de pratique, celui d'un voleur du grand chemin, celui d'un financier, sont de bonne-heure aux aguets, pour s'emparer du bien d'autrui; le jeune Marcassin n'est content de la fortune, que lorsqu'elle lui fait trouver bonne provision de Gland, & le jeune Chat n'en veut qu'au gibier de ses pères. Le nôtre se flattoit d'être bientôt surnommé *l'Alexandre* des Chats; son imagination fourmilloit de sou-

ris, qu'il dévoroit en idée, & qui n'étoient pas encore sous sa patte, & l'on eut juré à voir sa contenance, que la fin du monde étoit arrivée pour toutes celles qui cherchoient leur vie dans les greniers de l'Allemagne. Malheureusement la nuit avoit déja couvert l'horizon d'un voile épais, déja la rosée avoit abbreuvé les guérets poudreux, il étoit en faction depuis le point du jour, & ce gibier si desiré ne s'étoit point encore offert à ses yeux. L'attente amortissoit insensiblement son premier feu; il n'y avoit plus moyen d'y voir; il avoit beau prêter l'oreille, il n'entendoit rien; il ne pouvoit comprendre, que les souris n'eussent pas la complaisance de roder autour de lui, & commençoit à prendre de l'humeur. Las d'être inutilement en *Arrêt*, il s'étoit assis sur son cul, & se débarbouilloit par contenance, lorsque Dame Bellette passa tout doucement devant lui; il la questionna à demi-voix: que viens tu faire ici, ma bonne amie? Je fais de mon mieux pour attraper des souris. Miséricorde, dit en lui-même notre Miauleur consterné! s'il me faut ainsi partager mon pain avec cette malheureuse Bellette, je serai réduit à jeuner moi-même! Il quitta plein de dépit le mur, où il avoit établi son premier poste, & grimpa sur le toit de la grange; il y trouva

maître Hibou en embufcade; Coufin, lui demanda-t-il, tu es donc encore debout à l'heure qu'il eft! oui, répondit l'animal à face embéguinée; je cherche ici de quoi me ragoûter à mon fouper. Mais encore, Coufin? que cherches-tu? Je cherche une fouris, reprit le Hibou. Il defcend plus mécontent, qu'il n'étoit monté & rencontre par hazard le Porc-épic, qui prenoit fon repas fur le fumier. Bon appétit, Compère, lui cria-t-il; qu'as tu là pour te régaler? Un Souriceau, que je viens de prendre, reprit le Compère. Puiffe-t-il, marmota l'autre entre fes dents, fe changer en charbons ardents & te brûler le gofier. Hélas, continua-t-il en foupirant! il n'y a plus rien ici pour moi! faifons un tour à la campagne; peut-être y trouverai-je quelque bon rat des champs dont je ferai mon profit. Cette efpérance le confole un peu, il prend fa courfe, & laiffe bientôt la ville derrière lui; il rencontre le Renard hors d'haleine & jettant feu & flammes, & s'informe du fujet de fa colère. Le Renard lui apprit, qu'il avoit découvert un nid de fouris bien fourni; qu'il fe faifoit une fête de lui aller rendre vifite, & qu'il avoit voulu attendre la nuit, pour être plus fûr de ne point manquer le Père & la Mère, mais que, tandis-qu'il fe promenoit en attendant le

coucher du Soleil, un maraud d'épervier l'avoit prévenu & étoit venu manger son souper; que n'ai-je le plaisir de le voir crever d'une indigestion, continua le Renard en maugréant! A peine notre Héros eut il entendu ces paroles, qu'il reprit tout découragé le chemin du logis. Ha, dit-il, s'il y a tant d'affamés, qui prétendent vivre de ce métier, comment pauvre apprenti, que je suis, puis-je espérer d'y trouver ma subsistance? il en étoit là, lorsqu'une souris se présenta à lui; il la croqua chemin faisant, & cette heureuse rencontre lui redonna du cœur. Il prit dés-lors la courageuse résolution de s'attacher pour la vie à la chasse des souris; l'expérience l'y rendit habile; il alla des succès en succès & devint en peu de tems gros & gras; enfin soit dit entre nous, il lui arriva ce qui arrive tous les jours aux nouveaux Procureurs & aux jeunes Avocats.



XIII.

Le Chapon & la Poule.

Un Chapon & une Poule se rencontrerent dans les chaleurs de l'été près d'une fontaine, qui les invitoit à boire au frais: Sire Chapon s'y promettoit plus d'un plaisir; il avoit la foiblesse de Narcisse; il aimoit à faire la revuë de ses appas, & chaque fontaine lui servoit de miroir; c'est quelque chose de bien amusant qu'un miroir, comme le savent fort bien nos belles filles & nos beaux garçons. L'eau étoit claire & tous les objets se peignoient sur sa surface polie. Le superbe Chapon s'y vit dans tout son éclat; il s'y admira; il y tira vanité de ses défauts mêmes. Mademoiselle, regardez-moi un peu, dit-il à la poule en l'abordant, en vrai petit-maître. Hé! bien? qu'en dites-vous? Je ne suis pas mal au moins? Vous êtes au mieux, Monsieur, répondit la Poule; votre taille est bien prise, & votre plumage vous sied à ravir; il ne vous manque qu'une crête; c'est dommage, & je vous prendrois pour époux, si ce petit défaut ne vous faisoit trop ressembler à la femelle d'un coq.

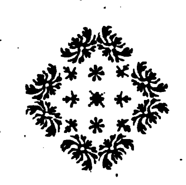
XIV.

XIV.

L'Ane & le Corbeau.

Un Ane, dans la vûë peut-être de plaire à quelque âneſſe du voiſinage, voulut faire entendre ſa voix mignonne en plaine ruë & ſe mit à braire fort tendrement à ſon avis; mais tous les paſſants le donnoient au diable; fi, s'écrioient-ils! maudite ſoit la vilaine bête, qui nous écorche les oreilles! On prétend toutesfois, qu'il chatouilla celles d'un amateur, & qu'un Corbeau, s'extaſiant de plaiſir, s'évertuoit de ſon mieux, à imiter des ſons diſcordants, qui faiſoient le ſupplice de tout le monde.

Tant il eſt vrai, *qu'un ſot trouve toujours un plus ſot qui l'admire.*



XV.

Le Voyageur & le Cadran solaire.

Un Voyageur rencontra un jour un Cadran solaire; Le Soleil du matin y dardoit alors ses rayons; il y regarda & vit que l'aiguille marquoit huit heures; bon, dit-il en lui-même, il n'est pas si tard, que je pensois, & je puis encore faire bien du chemin d'ici à midi. Pendant qu'il faisoit cette réflexion, un nuage épais vint couvrir le soleil; notre homme eut un scrupule; il lui vint dans l'esprit, qu'il pouvoit bien s'être trompé; il reporta les yeux sur le Cadran, mais il eut beau se les frotter, à plusieurs reprises, il n'y avoit plus moyen d'y voir l'heure qu'il étoit. Ha! Machine trompeuse, & qui ne dépendez que de la fortune, s'écria-t-il, les Dieux me préservent de vous retrouver jamais en mon chemin, vous, ou tout ami, qui vous ressemble, prêt à me complaire quand le soleil de la prospérité me luit, & à me manquer au besoin, dès que le tems est couvert.





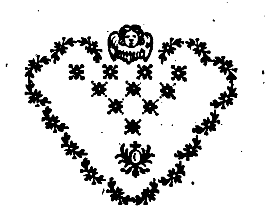
XVI.

Le Rhin.

On dit, qu'un jour le vieux Dieu du Rhin, ce patron de frontières germaniques résolut de se ranger sous l'enseigne de Cupidon, & de chercher une épouse. Le choix tomba sur une Nymphe charmante, issuë d'une ancienne famille. Le vieux Lac de Constance, la Moselle, l'Aar, le Neckre & le Mayn qui eut l'honneur de donner la main à l'Epouse, s'y firent voir en habit de cérémonie, & dansèrent à la nôce. A peine les roseaux avoient repris pour la troisième fois leur verdure, que ces époux heureux se virent trois beaux enfants. Le père n'épargna rien pour les bien élever; il les aimoit avec justice & les regardoit comme les soutiens de sa famille. L'amour paternel lui inspira le projet de partager également entre ses fils son vaste empire aquatique. Son cœur s'attendrit & il le sentit tressaillir de joïe à cette seule idée; quel honneur ce devoit être pour lui! trois grands fils, qui, en fleuves d'importance, rouleroient en mugissant du sein de leur père jusques à celui du vaste Océan! Une si flatteuse espérance le charma si bien

qu'il ne put y résister. Il créa fleuves ces adolescents; il assigna à chacun le territoire, qu'il avoit à parcourir majestueusement; il céda, il donna & s'épuisa de sorte qu'il ne fut bientôt lui-méme que ce qu'il est encore sur la fin de son cours; un foible ruisseau, dont l'eau se perd dans les sables, sans avoir la force d'arriver à la mer.

Le pauvre Rhin & notre *Louis le debonnaire* ont eu le même sort.



XVII.

Le Sage & l'Alchymiste.

Dans je ne fais quel coin du monde vivoit autrefois un Sage, plein de joie & de santé, mais fort dénué des biens de la fortune. Un Etranger vint un jour lui rendre visite; depuis quelque tems, lui dit-il, je n'ai voyagé dans aucune contrée, où je n'aie entendu vanter ta sagesse & ta probité; tu es le Phénix de nos jours; il ne te manque absolument, que la *pierre philosophale.* Tu vois en moi le fameux *Trismégiste*, dont tu as sans doute entendu parler mille fois. Je suis possesseur depuis quelques milliers d'années de ce mercure mystérieux à l'aide duquel mon art convertit en or le plomb le plus vil, & cet art je veux te l'enseigner. O grand, & trois fois grand *Trismégiste*, répondit le Philosophe, je te rends graces, mais tu peux passer ton chemin. Ce n'est pas être sage, que d'attacher à l'or un si grand prix, mais ne point posséder d'or, & vivre content, voilà en qui consiste la véritable *pierre philosophale.*

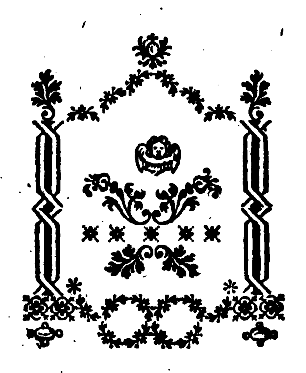


XVIII.

La Chambre impériale des animaux.

Quelques états du nombre de ceux qui composent l'empire animal, lassés des dissentions fréquentes, qui s'y élevoient, proposèrent d'établir une Chambre pour la conservation des Droits *respectifs*, & pour juger en dernier ressort les différents des Chefs & des particuliers. Les autres états approuvèrent fort cette idée, & le Serpent fut d'une commune voix élevé à la Présidence, à cause de sa sagacité & de la prudence, que tout le monde lui connoit. On nomma pour assesseurs des Marmottes, & par ce sage arrangement il se trouva qu'il y eut toujours les trois quarts au moins du Tribunal de bien & duëment endormis. Des Tortuës, d'une exactitude & d'une probité à toute épreuve, obtinrent les emplois de la Chancellerie & des Escargots furent établis Avocats en cette Chambre Impériale; les Escargots ont coûtume de se hâter lentement, & les nouveaux Avocats demandoient souvent des sursis d'une centaine d'années. On prétend, que cette cour n'a jamais rendu d'arrêt, qu'on ait pu soupçonner

d'injustice, & dont qui que se soit ait songé à se plaindre; car avant que le Président fut en état de prononcer, il arrivoit toujours, qu'Avocats & parties, tout étoit mort & enterré.

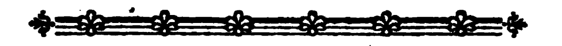


XIX.

Le vieux Peintre.

Un peintre en vieilliſſant devint preſque aveugle, & cependant, comme tous les vieux peintres, il n'en aimoit pas moins à voir des Tableaux, & à en juger; car il n'y a que la mort, qui puiſſe anéantir en nous un goût, que l'habitude y a comme naturaliſé. Un jour il examinoit au Vatican le Chef-d'œuvre de *Raphaël*, ce Tableau fameux, où le Créateur eſt peint dans ſa gloire, & où la Majeſté de celui qui gouverne le monde nous fait friſſonner d'un ſaint reſpect. Le Peintre, après l'avoir quelque tems conſidéré, ſécoua la tête; Meſſieurs, dit-il aux Spectateurs, je viens de faire une découverte, dont je veux vous faire part; ce *Raphaël* tant vanté faiſoit comme un autre, de grandes fautes, & je remarque dans ſon prétendu Chef-d'œuvre deux larges taches, qui le défigurent étrangement. Non, mon ami, lui répondit-on; nous ne voyons rien de pareil; mais vous, vous avez la Cataracte, & ces taches ſont dans vos yeux.

Voilà ce que c'est que de juger de ce qui est hors de notre portée, comme un aveugle juge des couleurs.



XX.

(*) *Les Poissons.*

L'orgueil, dit-on, pénétra un jour jusqu'au sein des mers & vint tourner la tête à tous les poissons; depuis le hareng jusqu'à l'éturgeon, il n'y eut si chetif habitant des ondes, qui n'aspirât à quelque distinction particulière; le Palais de leur Souveraine fourmilloit de prétendants, & la plûpart s'en retournoient révêtus de titres magnifiques, qui les rendoient méconnoissables à eux-mêmes. *La Torpille* fut la dernière à qui la rage d'obtenir un titre se fit sentir, mais la maladie commune la gagna; elle nagea vers la *Baleine* & lui représenta, que le nom de *Torpille* tout court, qu'elle portoit, ne la feroit pas dorénavant assez considérer, si sa Majesté n'avoit la bonté de le relever, en y joignant celui de quelque dignité, qui en imprimât. La Reine reçut la priè-

(*) On a été obligé de s'en tenir à la maniére dont cette fable est tournée dans la première édition, parceque la plaisanterie qui en fait le mérite dans la dernière, dépend d'une expression allemande, & d'une allusion qu'on n'a pu rendre en françois.

re avec indulgence, mais elle fut curieuse de sçavoir, d'où ce mouvement d'ambition lui étoit enfin venu? D'une observation toute simple, repliqua la suppliante; j'ai examiné le train de vie des poissons que leur rang élève au-dessus de moi; il m'a paru assez doux, & quand je serai leur égale, j'espère qu'il me sera permis de m'endormir aussi bien qu'eux au sein d'une respectable fainéantise.



XXI.

Le Prêtre & le Malade.

La peste & la mort ravageoient une grande ville; les Prêtres s'enrouoient & les bras tomboient aux fossoyeurs, tant le nombre des malades & des enterrements se multiplioit. Des familles entières furent éteintes; beaucoup de jeunes gens prirent à la fleur de leur âge le chemin de l'autre monde, & bien des vieillards les suivirent, les uns & les autres à leur grand regret; en un mot, c'étoit un spectacle lamentable. Un jour un *Capucin* fut appellé pour aller dans une chaumière assister une des victimes de la contagion. Il y trouva un vieillard aux abois, qui, au lieu de gens destinés à l'assister dans sa maladie, étoit environné de tout ce que la misère a de plus effrayant; il étoit étendu sur des haillons; une mauvaise botte de paille étoit son oreiller; une hache & deux scies appuyées à une muraille démantelée, composoient le reste de son ameublement & toute sa fortune. Prenez courage, mon ami, lui dit le Moine; vous allez incessament sortir de ce monde, qui n'est au fond qu'une prison très-ennuyeuse

pour les mortels les plus fortunés, & où vous avez essuyé tant de chagrins & goûté si peu de plaisirs. Pardonnez-moi, lui dit le bon homme d'une voix éteinte; j'ai vecu content, si je m'en souviens bien, & sans inquiétude; je ne connoissois la haine, ni l'envie; les outils que vous voyez, me procuroient chaque jour une nourriture suffisante; je n'avois point de dettes; je me suis bien porté jusqu'à ce moment-ci, & j'ai toujours été mon maître; que me manquoit-il donc pour être heureux? Le Consolateur, à qui cette façon de penser étoit tout-à-fait nouvelle, demeura un peu interdit, & ne savoit trop comment s'y prendre avec un pareil malade; enfin il se remit & ajoûta: cependant, mon fils, il faut vous soumettre à la volonté de Dieu, & vous résoudre de bon cœur à la mort. Pourquoi non, repliqua-t-il? Ne doit-il pas me suffire, qu'il m'ait laissé jouir si longtems des douceurs de la vie?

Si tout le monde étoit aussi sage, que ce Vieillard, l'homme content de son sort auroit du plaisir à vivre, & recevroit la mort avec patience.



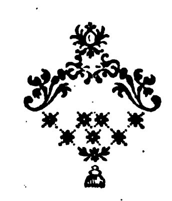
XXII.

Jupiter & les Vents.

Jupiter se mit un jour en tête de voyager. Où cela, me demanderez-vous? où? dans son domaine, dans le monde apparemment. Je veux, dit-il, voir par mes yeux, comment la nature administre mes états. Il n'alloit point en bonne fortune, & par conséquent son corps n'étoit point caché sous les plumes d'un Cigne; il ne s'étoit point transformé en pluye d'or; il ne s'étoit point rendu invisible, ni ne s'étoit voilé d'une nuée; il se laissoit contempler dans tout son éclat, & tel que les Dieux le contemplent dans l'empirée. On voyoit partir de sa main droite des éclairs radieux, précurseurs de la foudre, alors paisible; un sceptre d'or brilloit dans sa main gauche, & l'aigle altière lui servoit de monture. C'est avec cet appareil, qu'il descendit sur la terre: son vaste empire tressaillit à son aspect; les Nymphes le complimentèrent à son arrivée; les faunes devançoient en dansant le vol lent & majestueux de son aigle; la terre poussa de longs cris de joïe, & la mer attentive, & dans un profond silence, prêta l'oreille aux oracles qu'il

alloit apparemment prononcer. Mes amis, s'écria le Roi des vents, le plus grand des Dieux vient nous rendre visite, & tout est ici plein de poussière; allons vite; il faut nettoyer les chaussées. C'est bien pensé, répondit en mugissant le fougueux tourbillon; à l'ouvrage, Camarades! enflons nos jouës, soufflons à l'envi, & que Jupiter s'apperçoive qu'il y a autre chose, que du vent, dans nos têtes prudentes. Soudain le turbulent escadron s'élance; on eut cru voir de farouches Dragons déployer leurs ailes du midi au septentrion, de l'orient à l'occident; ils font de leur mieux, pour balayer la route, où se montroit déja le grand Jupiter; un nuage de poussière, de vapeurs, de sable, & de feuilles mortes la couvre bientôt, comme eut pu faire une épaisse fumée, & Jupiter en fut éclipsé; voyez un peu, dit-il en colère, ce que sont capables d'enfanter les mésures d'une fausse sagesse! Avant que vous vinssiez vous faire ici de fête, malheureux que vous êtes, la lumière la plus pure éclairoit ces lieux, & qui peut avoir produit, si ce n'est vous-mêmes, les ombres, qui les couvrent à-présent? Il parle & lève sa main puissante en ménaçant les vents furieux, & la poussière, & les ténèbres disparurent.

Réglez-vous là-dessus, Messieurs les reformateurs; agissez avec plus de prudence, & songez, que les remedes violents ne font souvent qu'aigrir la maladie.





XXIII.

La Taupe.

Une Taupe se piquoit de Philosophie. Toujours abimée dans la méditation, elle s'amusoit rarement à fouiller la terre, & quand cela lui arrivoit, elle n'en avoit pas moins les yeux fermés, comme à l'ordinaire, afin d'être moins distraite par les objets extérieurs, & pour éviter que l'ouvrage méchanique, auquel elle se livroit à regret, ne lui fit perdre le fil de ses profondes spéculations. Un jour les voisins de cet être singulier l'arrachèrent comme de force de son trou, & l'engagèrent à une partie de promenade; le Philosophe ouvrit les yeux par complaisance & vit à ses pieds une petite pomme attachée à son rameau; il demanda ce que c'étoit, & reçut d'un air dédaigneux la réponse qu'on lui fit: vous ne devez pas être surpris, dit-il à ceux qui lui avoient donné l'explication, qu'il avoit demandée, de m'avoir trouvé en défaut sur un objet aussi futile. Nous autres Philosophes, accoûtumés à nous oublier nous-mêmes, à force de penser à ce qui est au-dessus de nous, nous

ne pouvons porter dans notre tête une notice exacte de toutes ces minuties; mais je découvre en ce moment une vérité, qui sûrement est un mystère pour vous, & dont je veux vous faire part. Le bel emploi de passer ses jours à aiguiser ses ongles & ses dents, à fin de creuser plus aisément dans ce vil amas de bouë, dans cette terre, où nous avons si peu de tems à demeurer! c'est notre intellect qu'il faut songer à aiguiser, ce sont les vérités, que nous devons creuser & approfondir sans relâche; mais laissons cela & suivez bien mon raisonnement; cette masse ronde, que vous me nommez une *pomme*, tient à l'extrémité de ce que vous appellez un rameau; examinez-le, ce rameau; vous verrez qu'il a ici une petite déchirure, d'où il s'ensuit qu'un autre corps solide le soûtenoit avant sa chute; il ne laisse pas que d'être fort, mais il doit avoir été suspendu à quelque chose de plus fort, qui autrement n'auroit pu le soutenir; ce corps plus fort est peut-être attaché à son tour, à un autre qu'en bonne logique, on a lieu de croire encore plus fort, & ce dernier à un autre, qui par conséquent doit être plus gros, que tous les autres ensemble; & de-là j'infère qu'il peut y en avoir de quatre fois plus gros, que les Taupes les plus épaisses. Attens, Camarade,

interrompit un de ceux qui l'écoutoient; je vais essayer de te faire l'opération de la *Cataracte.* Comment, imbécille, que tu es, tu prétends avoir des connoissances au-dessus de la portée du vulgaire, & tu ne fais que commencer à soupçonner, qu'il y a des arbres au monde?



XXIV.

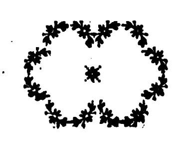
L'auteur de Satyres.

Un Poëte avoit mis au jour un livre entier de satyres. Le livre fit grand bruit; il ne désignoit personne en particulier, mais il attaquoit les vices & les ridicules, & c'étoit attaquer tout le monde; aussi tout le monde prit-il sa revanche; voyez, disoit-on, il n'est aujourd'hui si mince sujet, qui ne s'avise de trancher du Philosophe; que ce moderne *Elibu* (*) ne va-t-il prêcher les Mahométans? Il ne lui reste plus qu'eux à catéchiser; ou plutôt, que ne laisse-t-il aux prêtres, à ceux en un mot, qui y sont appellés par leur état, le soin de reformer les mœurs du tems. C'est du haut d'une chaire, qu'on a droit de rappeller à leur devoir, ceux qui négligent de s'y ranger. Messieurs, leur dit le Poëte, vous avez tort de me chicaner là-dessus; le Prédicateur vous prêche en prose & mes sermons sont rimés; je n'y fais point d'autre différence; il y a deux chemins ouverts à ceux qui se proposent pour but, l'instruction du

(*) L'un des amis de *Job*.

prochain; j'ai fuivi la route de la poëfie, & mon voifin celle de l'éloquence. Tout cela eft le mieux du monde, infiftèrent les mécontents; mais où eft votre miffion, & de qui la tenez-vous? Hé! pauvres gens que vous êtes, vous n'y penfez pas affûrement, repliqua-t-il. Si pour s'employer à quelque chofe d'honnête & d'utile on fe croyoit obligé d'attendre une miffion, une vocation immédiate, on rifqueroit de l'attendre toute fa vie.

L'inclination que Dieu a créée en chacun de nous, eft notre vocation naturelle, & celle dont un jour il nous demandera compte.



XXV.

Les trois mariages de Vulcain.

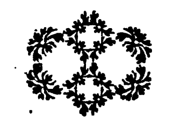
Vulcain surprit un jour le Dieu de la guerre, dans le même filet, où il l'avoit autrefois attrapé, je veux dire, chassant sur son domaine. Jamais le front du pauvre Diable de Dieu n'avoit eu, dit-on, si chaud, qu'à cette nouvelle blessure; le contre-coup lui porta au cœur, & il jura par le Styx, de ne plus souffrir chez lui ce honteux manège; on eut beau lui représenter tout au monde; la colère l'avoit rendu sourd; on ne put venir à bout de le fléchir & il repudia Venus. Mais il est difficile de veiller seul, sur un grand nombre de Ciclopes partagés en différents atteliers, & le Dieu des forgerons, des maréchaux, des armuriers peut mal-aisément se passer de femme. La Déesse Eris (*) prit donc la place de Venus, & Vulcain vit bientôt à son grand regret, qu'il étoit sorti de purgatoire pour entrer en enfer. Quelque chose qu'il put dire à sa nouvelle épouse, la réponse commençoit par un *Mais*, & finissoit toujours par un *Non*. La discorde étoit son élément; les querelles re-

(*) Ou la discorde.

naissoient incessamment de sa langue féconde; il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison. S'il ouvroit la bouche, elle lui coupoit la parole par un démenti, sans savoir ce qu'il alloit dire; s'il avoit vu, il voyoit trouble; s'il n'avoit pas vu, il ne voyoit goutte; s'il lui représentoit son tort, elle se plaisoit à le braver; enfin c'étoit un entêtement inconcevable; la patience de Vulcain fut poussée à bout, & certain jour, qu'elle l'obstinoit avec moins de ménagement que jamais, il sauta sur son marteau, lui donna vingt coups du manche & la mit à la porte. *Toutes tierces, dit-on, sont bonnes, ou mauvaises.* Il choisit pour sa troisième femme la Nymphe Echo, qui depuis longtems s'ennuyoit de son pucelage. Vulcain se trouve d'abord plus content que jamais mari ne l'a été; tout ce qui lui plaisoit, plaisoit à sa femme, point de *si*, ni de *mais* avec elle; elle étoit en toute occasion de son avis, & disoit toujours comme lui. Il siffloit, Echo siffloit; il juroit, Echo juroit; il me semble, poursuivoit-il . . . . il me semble, répétoit-elle; oui, s'écria Vulcain . . . oui, s'écria-t-elle à son tour . . . . en un mot le nouveau *Narcisse* eut beau faire, il ne put tirer de son Echo, que la répétition de ce

qu'il venoit de prononcer. Hélas, mon Enfant, lui dit-il avec un ſoupir! eſt-il donc décidé qu'éternellement tu répondras oui? Oui, fut encore la réponſe. Mais vraiment, reprit-il, tu fais bien de m'avertir. Ha! ciel! je ſuis juſtement, *tombé de fièvre, en chaud mal!* Eris me tourmentoit à force de dire, *non*; celle-ci m'aſſomme à force de dire, *oui*. C'en eſt fait; mon parti eſt pris; je veux vivre ſeul; va-t-en, ſotte imitatrice, épouſer ſi tu veux un vieux ſinge. *Vieux ſinge*, repondit la Nymphe, qui ſur le champ retourna dans les bois & laiſſa ſon mari peſter ſeul & tout à ſon aiſe.

Hélas! pauvres maris de ce bas monde, vous faites ſouvent de pareils marchés! L'un rencontre une coquette, l'autre une mégère, & tel autre encore avoit cru épouſer une femme, qu'il ſe trouve n'avoir épouſé qu'un gentil *Echo.*



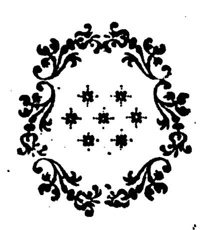


XXVI.

Socrate & le Veuf.

Le cœur le plus tendre, la beauté la plus accomplie, l'époufe la plus chère venoit d'être arrachée aux baifers de fon jeune époux par une mort prématurée; il étoit inconfolable, & fe fût cent-fois plongé un poignard dans le fein, mais retenu par des mains fidèles, il effaya de fe caffer la tête contre la muraille, & l'on fut obligé de le lier; encore malgré toutes les précautions qu'on put prendre, eut-on bien de la peine à l'empêcher d'attenter à fa vie. Enfin, voyant que fes efforts étoient fuperflus, il demanda en grace, qu'on voulût bien le délier, & promit d'être plus fage; il l'obtint, & toujours abimé dans une douleur profonde, il alla trouver Socrate, & lui demanda confeil en verfant un torrent de larmes. O le plus fage des mortels, lui dit-il, apprenez-moi, s'il y a du remède à mes maux, ou fi les douleurs infupportables, qui me déchirent, ne font point un avis du ciel, qui m'avertit, que mon terme eft venu, & que je n'ai rien de mieux à faire, que de renoncer au jour? Le Sage baiffa les yeux,

réfléchit un moment, & lui répondit : venez me voir dans huit mois, & je vous dirai ce que je pense de votre situation. Dans huit mois, Socrate ? Vous n'y songez pas ; je serai mort alors, & vos conseils me seront inutiles. En effet, huit mois après il n'eut plus besoin des conseils de Socrate ; il étoit remarié.



XXVII.

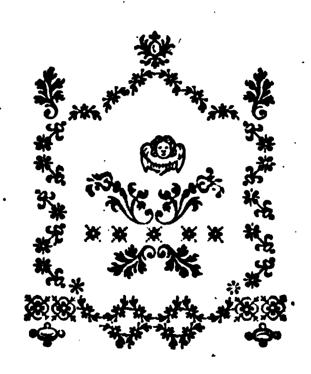
Les Couches de la Chienne.

Un Chien & une Chienne nourris ensemble dès leur enfance, & fidèles domestiques du même Berger, jugèrent à-propos de s'unir, par les nœuds du mariage, & Dame Chienne devint mère au tems prescrit par la nature; mais à son grand étonnement de jeunes ratons se trouvèrent substitués aux petits chiens, dont elle étoit accouchée; l'histoire ne dit point, si ce fut un Génie malfaisant, ou quelque écolier plus malfaisant encore, qui lui joua ce mauvais tour. On ne peut exprimer quel fut le désespoir du papa, quand il revint du troupeau, & qu'il fut instruit de cet accident; ô fortune, s'écria-t-il, en hurlant, par quel crime ai-je mérité de voir ma famille ainsi déshonorée? Il n'eut rien de plus pressé dans sa mélancholie, que d'aller au fond de la forêt voisine, consulter le vieil *Hilactor*; c'étoit un barbet vénérable & le pontife de l'*Apollon* adoré par la gent canine. Un scrupule agitoit le malheureux père, & ce scrupule étoit de nature à mériter que les Dieux s'y intéressassent.

Devoit-il, où non, élever les nouveaux nés, comme ses enfans, & leur donner l'éducation convenable à des chiens de bonne famille? L'Oracle répondit, qu'il y auroit de l'extravagance à vouloir élever des rats, comme on éléveroit des chiens. Notre père de famille eut le bon esprit de se soumettre, au lieu de s'arracher la moustache, comme un autre eût peut-être fait à sa place, & dès que ses prétendus enfants purent marcher, il les lâcha dans la chambre; il n'y eut raton, qui n'eut bientôt trouvé son trou, & sa nourriture, & depuis, à chaque pain, à chaque fromage, à chaque jambon qu'ils grignotent, ils se louent de la prudence de leur père putatif; enfin ils sont devenus en dépit de l'être malin (quel qu'il fut) qui les avoit déplacés, & de la griffe meurtrière des chats leurs ennemis, cinq illustres héros dont tout *Ratopolis* ne se peut lasser de célébrer les exploits.

Pères & Mères de l'espèce humaine, agissez-en de même avec vos enfants; ne traversez point leurs penchants, si vous ne voulez un jour être exposés, de leur part, à de justes reproches. Votre tendresse pour eux, ordinairement frivole & mal-entenduë, peut leur devenir funeste aussi-bien qu'à vous. Les incli-

ons font différentes, ainsi que les talents; est propre à se distinguer au sein de la , l'autre à faire fortune à la guerre, & tel mauvais général, qui eût été un excellent énier.



XXVIII.

Les deux Ours.

Un habitant velu de la république des Ours aborda un de ſes compatriotes, qu'il vit plongé dans la plus noire mélancholie. Qu'as-tu à ſoupirer Camarade, lui dit-il après les premières civilités? tes affaires n'iroient-elles pas à ta fantaiſie? La queſtion que tu me fais, répondit le triſte animal, renouvelle tous mes chagrins; mon épouſe, ma chère moitié, que Dieu confonde, eſt un vrai Dragon; elle gronde, elle crie tant que le jour dure; on me querelle à tout moment, & il ne tient qu'à moi d'être battu; il me ſemble qu'on prendroit de l'humeur à moins. Je te plains, reprit le premier, & de par Jupiter, c'eſt quelque choſe de bien ſingulier, que deux ours ne puiſſent vivre enſemble; adieu, mon ami, & que le ciel te donne patience . . . . mais attens . . . . encore un mot, je te prie . . . ou diantre as-tu été chercher cette mégère, & comment as-tu pu te réſoudre à te charger de ſa peau? étoit-elle donc alors ſi jolie? Non; . . . . . c'étoit comme à-préſent une

maſſe de chair lourde, épaiſſe, & aſſez mal taillée, & une boudeuſe de qui l'on ne pouvoit tirer une bonne parole; il n'y a que l'intérêt, qui m'ait fait faire ce beau coup. L'intérêt! tu m'étonnes. Je croyois ſur le bruit public, que tu l'avois épouſée pour ſes beaux yeux; qu'elle étoit on ne peut pas moins riche, & qu'elle ne t'avoit apporté à la table & au lit, que . . . . mais pardon . . . . je ne ſais, ſi je dois pourſuivre? . . . . pourſuis toujours, à cela près. Qu'elle ne t'avoit, dis-je, apporté en mariage, que les mêmes appas, dont tu viens de faire une ſi charmante deſcription. D'accord; mais elle a un frère qui remuë l'argent à la pelle. Je le ſais, & je ſais de plus, qu'il a une douzaine d'enfants. Il eſt vrai; je n'aurois même jamais ſigné, ſans un ſonge, que je fis en ce tems-là. Je rêvai, que j'allois à l'enterrement du père & des enfants, que ma prétenduë en héritoit & que ſon frère l'avoit nommé ſa légataire univerſelle. C'eſt uniquement ſur cette eſpérance . . . . d'honneur, interrompit le curieux émerveillé, je n'ai jamais rien entendu de ſi ridicule, & je doute qu'il y ait un auſſi grand fou que toi, dans le monde entier. Là-deſſus il tourna le dos à notre affligé & l'abandonna à ſon mauvais ſort.

Il me semble voir un critique secouer la tête après avoir lû cette fable, & crier à l'absurdité, sans songer que le mariage de son père a peut-être été conclu sur des motifs aussi raisonnables.

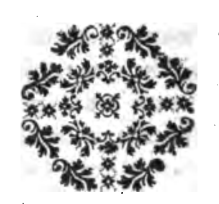


XXIX.

Le Scorpion & l'Araignée.

L'Araignée fut un jour invitée *à la fortune du pot*, par le Scorpion fon Coufin; j'aurois remercié affûrément; mais une Araignée auroit tort d'être délicate, fans compter qu'une *franche-lippée* ne doit pas être indifférente à une bête fi vorace; elle fit *faux-bond* cependant, & le Scorpion en fut vivement piqué; ces Meffieurs font naturellement fujets à la colère, & celui-ci ne manqua pas d'aller dès le lendemain, témoigner fon reffentiment, à fa peu regulière parente. Bonjour Coufine, lui dit-il en entrant. Grand-merci Coufin, répondit-elle. Ne pourrois-je favoir, continua le premier, ce qui nous a hier privé de l'honneur de vous voir? en vérité, je fuis très-fenfible à votre impoliteffe. Vous devez m'excufer, répliqua-t-elle; l'ouvrage me preffe, & celui que vous voyez, m'a tenu plus long-tems, que je n'avois penfé; je ne pourrai guères m'abfenter du logis, que ma toile ne foit finie. Elle parloit encore, quand une fervante vint d'un coup de balai, détruire ce chef-d'œuvre qui l'avoit fi long-tems occupée. Ha! ha! di-

ligente & utile Ouvrière, lui dit le Scorpion, d'un ton moqueur! de quoi vous sert à votre avis d'avoir hier gardé la maison? Comment? vous ne travaillez avec tant d'assiduité, que pour donner aux autres de l'embarras? Adieu, ma chère, & bon courage; filez de votre mieux, en attendant le retour du Balai.





XXX.

L'Habit de Velours & l'Oreiller.

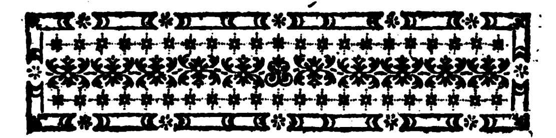
Un Habit de Velours, qu'on avoit tiré de la garde-robe, pour le nettoyer, fut mis un jour sur le lit, en l'absence du maître, & se vit à portée d'entrer avec l'Oreiller en conversation réglée. Ecoute, Camarade, lui dit-il; ne conviendras-tu pas avec moi, que notre commun Patron doit être regardé comme le plus heureux mortel qui soit au monde? Ses jours coulent au sein de l'abondance; il est sans cesse environné des jeux & des plaisirs; une parure recherchée annonce & prouve son importance; il est toujours couvert d'or & de soie; mais ce qui me plait sur-tout en lui, c'est son humeur agréable; je l'accompagne souvent au spectacle, & aux assemblées; ainsi je puis en dire des nouvelles. Sa démarche est assurée, son œil vif, sa bouche riante; plein de feu, d'esprit & de gayeté, son perpétuel enjouement prouve assez, que la tristesse lui est inconnuë; il faut le voir jouër; il faut le voir danser, chanter & rire après avoir perdu son argent, pour bien comprendre tout ce qu'il a d'obligation à la nature & à la fortune.

Doucement, mon cher, interrompit l'oreiller; tu jugerois plus sainement de son bonheur, si tu te trouvois la nuit auprès de moi, lorsque dépouillé de ses magnificences imposantes, il s'est jetté dans son lit. Ha! si tu le voyois se tourmenter jusques au jour, se tourner, se retourner à droite & à gauche, me chercher querelle, se plaindre que je suis trop haut, & puis, que je suis trop bas! Il se lève, il se recouche; il maudit le jeu, & s'écrie qu'il lui est impossible d'y tenir encore une année. Je me rappelle qu'au commencement de ce Carneval ayant fait une perte considérable, il se saisit d'un pistolet pour se brûler la cervelle; le pistolet n'étoit point chargé par bonheur, & ce mouvement de rage eut le tems de se calmer.

Que de gens savent de même ensevelir au fond de leur cœur les chagrins les plus amers, & faire bonne contenance! Que d'habits dorés couvrent beaucoup de misère & la peau la plus décharnée! Tel chante, rit, à gorge deployée, & fait grand fracas pendant le jour, qui s'est arrangé pour s'esquiver à petit bruit la nuit suivante, & qui a déjà loué le cheval, qui doit l'éloigner de ses Créanciers.



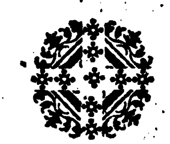
LIVRE TROISIEME.



I.

On ne peut eſpérer de réuſſir en écrivant des Fables, ſi l'on ne marche ſur les traces d'Eſope ; il faut que ſon diſciple conſulte la nature à ſon exemple ; qu'il corrige les humains par des images ſenſibles ; qu'il chante des choſes incroyables, & qui n'ont jamais été vuës, pour nous remettre devant les yeux ſous le voile de la *Parabole*, celles que nous voyons tous les jours. Il doit attaquer le vice & ne point épargner la ſottiſe, attacher à l'une le grelot, & faire rougir l'autre de ſon infamie ; donner des leçons aux deux ſexes, monter au Trône pour mieux approcher de l'oreille des Rois, en deſcendre, pour ſe mettre à portée du ſerviteur ; inſtruire enfin l'enfant & le vieillard, le bourgeois & le guerrier, & montrer à tous, que la prudence va de pair au moins avec le pouvoir & les couronnes, & que la vertu eſt au-deſſus de l'argent. Que de vérités qu'on croit anciennement & généralement con-

nuës, & qui passent pour triviales, parceque personne ne s'est encore avisé d'en saisir touts les rapports, que de vérités il lui reste *à tirer*, pour ainsi dire *du fond du puits*, & à rendre nouvelles en les exposant au grand jour. La Muse, qui le guide, haït le faste autant que ce qui est bas & rampant; elle n'est chamarrée de clinquant, ni couverte de haillons; elle fuit le luxe, & la nudité lui déplait; elle ne marche point avec fracas, ni sur des échasses, mais on la reconnoit à son port de Déesse, & sa physionomie imposante ôte la hardiesse d'approcher d'elle à de prétendus Poëtes, qui usurpent insolemment un si beau nom, pendant que tout leur mérite & toute leur poësie consistent à rêver des contes absurdes, & sans utilité, bons à peine pour amuser l'oisiveté de l'enfance, & dont le moindre défaut est de nous retracer les platitudes rimées des anciens *Troubadours.*



II.

La Magicienne.

Adieu, ma chère Philotis, je me meurs. Le livre magique, que tu vois, est tout mon bien; je t'en fais l'héritière, & qui que ce soit ne te disputera ma succession; prens & lis; tout va trembler devant toi; la terre ouvrira ses abîmes; le ciel fera gronder son tonnerre à ta voix. Ainsi parla la Magicienne Pamphilie à sa suivante, & dans le moment elle expira. Philotis s'empara du *grimoire*, & devint bientôt rédoutable par son moyen; les morts, quand elle l'ordonnoit, sortoient de leurs tombeaux; le fleuve Penée remontoit vers sa source; un mot de sa bouche transportoit les montagnes, animoit les pierres, & métamorphosoit les géans en pigmées; toute la Thessalie en fit sa divinité, & ne pouvoit se lasser de célébrer sa puissance; tout ce qu'elle avoit fait, ou même qu'elle n'avoit pas fait, étoit selon l'usage, également porté aux nuës; enfin la renommée la comptoit déja au nombre des *Sybilles*, & l'on fut persuadé, que les volontés des Dieux, que les actions & les intentions

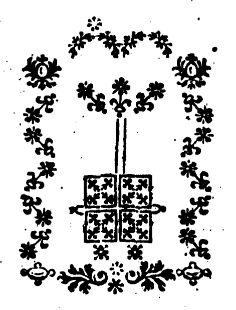
des hommes se présentoient sans voile à ses regards. Aussi les habitans des deux poles accoururent-ils pour la consulter, & l'escabeau, sur lequel elle étoit assise en débitant ses oracles, devint presqu'aussi célèbre, que le Trépied de Delphes. Un seul pasteur (on prétend, qu'il avoit long-tems voyagé) osa tourner en ridicule des miracles, où des nations entières voyoient clairement l'empreinte de la puissance divine. Notre mauvais plaisant s'appelloit Olinte; il étoit puissamment riche; sept grands troupeaux composoient sa fortune, & sa fortune lui enfloit le cœur; les gens riches veulent toujours se distinguer & faire les esprits forts, & celui-ci traitoit de prestiges & de fourberies tout ce qu'on lui racontoit de la rédoutable Philotis. O Berger téméraire! oses-tu bién affronter la colère des Magiciens? Rentre en toi-même, & songe à te renfermer dans les bornes de la prudence & du respect; Philotis punit jusques aux plus secrettes pensées des incrédules. C'est ce qu'on lui représentoit inutilement tous les jours; son incrédulité étoit un mal incurable, & il faut convenir que la longue patience de Philotis ne contribuoit pas peu à l'entretenir. Tant d'audace impunie se porta enfin aux derniers excès; il résolut de la perdre de réputation, & nous

allons voir, comme il s'y prit. Il y avoit à parier que s'attaquant à une personne aussi savante, le mauvais dessein de cet étourdi tourneroit à sa confusion: mais peut-être que le destin maître des Dieux & des sorciers avoit marqué un terme à la puissance de la Magicienne; peut-être aussi, l'attentat dont elle devoit être la victime, avoit-il été oublié dans le manuscrit infernal. Au pied du mont Pélion & dans un des plus délicieux pâcages de la vallée de Tempé, l'on remarque l'entrée d'une grotte profonde située entre deux torrents qui se précipitent avec une égale rapidité du sommet de la montagne, & portée sur des rochers qui lui servent d'inébranlables fondements. Elle avoit été autrefois la demeure du fameux Chiron, du plus sage des Centaures, & par conséquent il y avoit déja bien des Olympiades qu'elle étoit célèbre dans le païs. C'est là, qu'à la fraîcheur qu'amène le déclin du jour, l'imprudente sorcière s'abandonnoit aux douceurs d'un sommeil trop paisible. Sa porte étoit entr'ouverte; son livre, qu'elle avoit laissé tomber de ses mains en s'endormant, ce livre précieux, ce code de la magie, étoit à terre à côté d'elle. Elle dort, mais Olinte veille pour la perdre. Il arrive, il entre dans la caverne; il cherche, il trouve, & les Nym-

phes de cette belle solitude pâlirent d'effroi en le voyant porter une main profane sur le livre fatal. Fier de son larcin, il assemble les Bergers & les Bergères du Canton, qui, pleins d'une curiosité indiscrette, forment un cercle autour de lui. Il leur explique avec un ris moqueur la nature des prétendus enchantements, dont ils avoient été si long-tems la dupe. Chacun des spectateurs essaie d'opérer quelques-uns des prodiges qui l'avoient le plus surpris; le plus souvent il s'agissoit d'un tour de gibbecière, & quelquefois d'un secret purement physique, & qui ne pouvoit en imposer qu'à des ignorants. Pour mieux se convaincre de la charlatanerie de Philotis, on alla la relancer jusques dans sa Caverne; on l'y trouva dans l'état le plus violent, se *tordant* les bras, s'arrachant les cheveux, & maudissant sa destinée. De grands éclats de rire se firent entendre & son désespoir en redoubla; elle conjura en vain les Divinités infernales de la venger des insolents qui venoient insulter à ses maux; son pouvoir étoit passé, & dès ce moment elle devint la fable du peuple, & le jouet des enfants du païs.

Puisse-t-il vous en arriver autant à tous tant que vous êtes prétendus grands & subli-

mes Génies. Au moyen d'une érudition obſcure & de termes barbares & ampoullés, vous jettez de la poudre aux yeux du public, & vous lui perſuadez que vous êtes de vrais ſorciers en fait de ſciences & de littérature. Vous puiſez toutes vos lumières dans des Tables, des Dictionnaires, & des Compilations; mais le moment, où vous les perdriez de vuë, vous replongeroit bientôt dans l'ignorance & dans les ténèbres.



III.

Les hommes singuliers.

Un homme qui avoit rodé long-tems par le monde, revint enfin dans sa patrie. Ses amis accoururent en foule, selon l'usage, & lui crioient à l'envi : nous sommes charmés de vous revoir en bonne santé; Allons; racontez-nous un peu vos avantures. Ha! que de miracles furent en un moment sur le tapis! Messieurs, (leur dit-il entre autres choses) vous savez la distance prodigieuse qu'il y a d'ici au pays des Hurons? He bien; à douze cents lieuës de-là j'ai vu une espèce d'hommes, qui m'a paru tout-à-fait singulière. Souvent ils demeurent assis autour d'une table jusques bien avant dans la nuit, mais il n'y a point de nappe mise, ni rien de quoi occuper la mâchoire. La foudre pourroit gronder sur leurs têtes, deux armées pourroient combattre à leurs côtés, le ciel même pourroit menacer ruine, sans leur faire quitter la place, & sans les distraire, car ils sont sourds & muets; de tems en tems cependant on entend sortir de leurs bouches quelques sons mal-articulés; ces sons n'ont aucune liaison entre eux, & ne sauroient

signifiet grand' chose, & pourtant ils font rouler les yeux dans la tête à une partie de ces gens-là, de la manière la plus étrange. Je les ai souvent considérés avec admiration, car ils ne manquent jamais de spectateurs, qui sont apparemment attirés par un même motif de curiosité, & croyez-moi, mes amis, je n'oublierai jamais les physionomies terribles que j'ai eu lieu d'observer dans ces occasions; le désespoir, la rage, quelquesfois une joie maligne mêlée d'inquiétude venoient s'y peindre tour-à-tour; tantôt c'étoit la fureur des Eumenides, tantôt l'air sérieux & morne des juges infernaux, tantôt les angoisses d'un patient, qu'on mène au supplice. Mais, demandèrent les amis du Voyageur, quel est le but de ces malheureux? se seroient-ils dévoués à travailler pour le bien public? Ho! que non. Vous verrez, qu'ils cherchent la pierre philosophale? Ce n'est point cela. C'est donc la quadrature du cercle? encore moins. Ha! nous y voici! ils sont là pour faire pénitence de leurs vieux péchés? Vous vous trompez encore. Mais aussi vous nous parlez de vrais maniaques? sans ouïr, sans parler, sans rien sentir, morbleu! que peuvent-ils faire? *Ils jouent.*

IV.

Le Crocodile & l'Hippopotame.

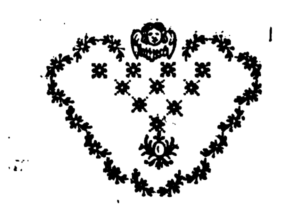
Le règne des méchants s'étend sur tout notre globe, dans les eaux comme sur la terre; les maux, dont gémissent les montagnes & les vallons, se font aussi sentir au fond des ondes, & leurs habitants les plus foibles y sont opprimés & dévorés par les plus forts; souvent leurs abimes vomissent sur la terre des monstres, devant qui *les Titans* mêmes prendroient la fuite, & ces monstres, en rentrant dans leur élément, y reportent le trouble & la mort; les rivages & les gouffres de la mer en pourroient dire des nouvelles, & savent que leur gueule ouverte est le tombeau des hommes & des poissons. De ce nombre, & le plus terrible de touts, est le monstrueux Crocodile, produit par le Créateur entre ses premiers ouvrages pour sa gloire, & l'effroi des scélérats, & près de qui malheureusement l'innocence n'est point trop en sûreté. Couvert d'une cuirasse d'écailles impénétrables, il est le tyran des eaux & du continent, mais c'est surtout le vaste Nil qui est le Théatre de ses ravages. Un jour cet affreux animal séchoit son

ventre

ventre au ſoleil; il étoit couché ſur les ſables brûlants du rivage; un pauvre enfant, ſans expérience, en ſe jouant au bord du fleuve, eut l'imprudence d'en approcher d'aſſez-près. La bête infernale ſe réplie, s'allonge, s'élance, le ſaiſit par la nuque & la lui briſe de ſes dents meurtrières; il fut dévoré dans un moment. Croiroit-on que ce crime ne fut pas plutôt conſommé, que le traître fit retentir les environs de ſes gémiſſements? Un Hippopotame qui, depuis long-tems éloigné des embarras du monde, vivoit en paix dans ſa grotte, & s'exerçoit aux bonnes œuvres, accourut aux cris de l'innocente victime, & aux lamentations du Crocodile. La douleur du ſecond le conſola tant-ſoit-peu de n'avoir pu être utile au premier; il vit les larmes de l'aſſaſſin avec une ſainte joie; mon frère, lui dit cet Apôtre des mers, j'ai toujours bien penſé que la miſéricorde divine ne te laiſſeroit pas mourir impénitent. Hélas, mon cher frère! tu ne ſaurois mieux faire, que de pleurer tes péchés! pleure ſurtout, pleure nuit & jour, & toute ta vie, la cruauté que tu viens d'exercer ſur ce malheureux enfant; c'eſt le moyen de déſarmer la vengeance céleſte. Ha! répondit le proſélite, le ſujet de mes larmes eſt bien lé-

gitime; je viens de faire un très-mauvais repas; je meurs encore de faim, & ce petit misérable n'avoit que la peau & les os.

Ames bien-nées, ne vous fiez aux paroles, ni aux larmes d'un hypocrite. Les pleurs qu'il répand, ne sont pas toujours une marque assurée de sa conversion, & tel dont on croit la douleur sincère, rit dans son cœur de votre crédulité, ou n'est affligé que du peu de profit qu'il a tiré de ses crimes.





V.

Le petit Jeannot.

Dans un village ſitué ſur la *Mulda*, la femme d'un païſan mit au monde un enfant, qui fut nommé *le petit Jeannot.* Il y a environs vingt ans que le feu prit à ce village; Jeannot en avoit plus de ſeize, & c'étoit déjà un grand nigaut, mais on n'en contoit pas moins chez les commères du voiſinage, que *le petit Jeannot* avoit penſé être brûlé; il acheva de ſe former, & devint aſſez robuſte pour battre en grange, & couper du bois dans la forêt; il ſe diſtinguoit ſurtout dans ce dernier emploi: mais un jour, qu'il y vaquoit avec ardeur, il penſa être eſtropié d'une épine qui lui perça le talon, & tout le monde témoigna beaucoup de compaſſion de l'accident arrivé au *petit Jeannot.* Le *petit Jeannot* commença à ſe formaliſer du titre ridicule qu'on lui donnoit, & le jour de la fête du lieu, il eut l'audace de donner un bon ſoufflet à Colas fils du Prévôt, qui s'obſtinoit à ne le pas nommer autrement. Mais que gagna-t-il à cela? Vingt coups de bâ-

ton, dès que Colas eut porté ſes plaintes, & l'on ſe diſoit l'un à l'autre au village: *le petit Jeannot a battu Colas, le fils du Prévôt. Le petit Jeannot* fut outré, & réſolut de quitter le païs. Je n'ai, penſoit-il, qu'à m'éloigner quelque tems; tout s'oublie, & le ſobriquet qui m'impatiente s'oubliera, comme le reſte. Il alla donc s'enroler à un Capitaine de Cavalerie. Chriſtophe, le fils du voiſin en fut informé; il en répandit la nouvelle; elle fut bientôt publique & l'on débita hautement, que le *petit Jeannot* alloit auſſi en *Bohéme* avec les autres. Le pauvre Jeannot penſa crever de dépit, & ne fut conſolé, que par l'ordre qu'il reçut de joindre le Regiment, qui marchoit effectivement en *Bohéme.* Voilà Jeannot parti & l'on n'y ſonge plus *Les Saxons* entrent dans *Prague* & pénétrent en *Moravie*; Jeannot eſt de toutes ces expéditions. L'hiver & la moitié de l'été ſuivant ſont déjà paſſés, & vers le tems où l'on enfouït les vignes, on apprend que la paix eſt prête à ſe conclure. Alors notre Héros s'imagina qu'il ne ſeroit plus queſtion des petits chagrins qu'il avoit eſſuyés dans ſon village, & qu'on y auroit du reſpect pour un guerrier de ſon importance; il obtint un congé & prit le chemin de la maiſon paternelle. Les mugiſſements des beſtiaux, qui paiſſoient

dans les gras pâturages des environs frappoient déjà ses oreilles, déjà même il voyoit à droite & à gauche les hayes qui bordoient l'entrée du lieu de sa naissance, quand une vieille qui se trainoit le long de ces mêmes hayes, vint à l'appercevoir & lui cria : *Hé! petit Jeannot, c'est donc toi ? Comment! tu es encore en vie?*

Les premières impressions ne s'effacent jamais; l'absence, les dignités, la fortune, ni le tems n'y peuvent rien; montez aussi haut, que vous pourrez; passez les mers, revenez-en avec des cheveux gris, malgré que vous en ayiez, vous serez toujours *le petit Jeannot.*



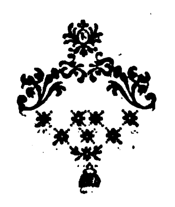
VI.

La Généalogie.

Le Capitaine d'une de ces compagnies fameuſes par des exploits nocturnes, à qui le groſſier vulgaire donne le nom de *Bandes de voleurs*, s'entretenoit avec une jeune perſonne qu'il étoit ſur le point d'épouſer; je veux, lui dit-il, vous apprendre quelque choſe des honneurs héréditaires accumulés dans ma maiſon, & qui m'ont applani la route de ceux, où je ſuis moi-même monté; il eſt juſte qu'on vous faſſe connoître une famille qui bientôt ſera la vôtre. Feu Monſieur mon Père s'étoit élevé par ſon ſavoir au-deſſus de l'humanité; il avoit de l'eſprit, comme un ange. Que dis-je? un ange (blanc, ou noir; il n'importe) n'eut été tout-au-plus que ſon écolier dans l'art ſublime des empoiſonnements; auſſi ſon mérite l'a-t-il porté ſur une rouë. Mon Ayeul (de glorieuſe mémoire) s'étoit fait un grand nom par des coups de main dignes d'un Conquérant; il n'eſt point cependant parvenu à la couronne, mais on lui a élevé un mauſolée entre le ciel & la terre, & depuis que je ſuis au monde, ce monument rappelle le ſouvenir de ſes hauts

faits, & sert à l'instruction des passants. Pour ma Mère, on sait, Dieu merci, qu'elle a fait du bruit dans le monde, & l'éclat de sa mort a répondu à celui de sa vie; on a brûlé plus de vingt cordes de bois à ses funérailles. Souffrez, lui répondit la Fiancée, que je vous parle un moment à mon tour de défunts mes chers & honorés parens, de ceux dont vous daignez associer la fille à la célébrité de votre nom. Mon Père n'étoit qu'un simple Marchand, dont la gloire n'a pu jamais entrer en comparaison avec celle des héros de votre race; cependant, dussiez-vous m'accuser de vanité, je ne puis me résoudre à vous laisser ignorer qu'il a eu l'honneur de réduire par une banqueroute frauduleuse une douzaine de familles à la mendicité, sans compter la réputation qu'il emporta au tombeau, d'avoir trompé la moitié de la province par de faux poids & de fausses mésures. Mon Grand-Père étoit un habile Procureur, le vrai fléau de la ville, où il résidoit, & des environs; il s'étoit engraissé de la substance de vingt villages à la ronde, & ma Grand'mère étoit une femme fort serviable, & d'ailleurs une bonne économe; elle prêtoit sur gages, pour faire plaisir à son prochain; un peu trop timorée pourtant, ce qui l'a empêché

d'aller au grand ; elle n'a jamais pu prendre fur elle d'exiger plus de cinquante pour cent d'intérêt des fommes qu'elle avançoit. Ainfi, je fuis-obligée de convenir que votre arbre généalogique eft bien autrement décoré que le mien, & que je vous fuis fort inférieure du côté de la naiffance. Tout beau, ma chère, interrompit l'obligeant Capitaine ; vous parlez trop modeftement de la vôtre. Que lui manque-t-il donc, pour être illuftre ? Ne confondons point, s'il vous plaît, la récompenfe avec le mérite ; l'une ne fuit pas toujours l'autre, & les honnêtes-gens, dont vous êtes iffuë, étoient dignes pour le moins des honneurs de la potence.



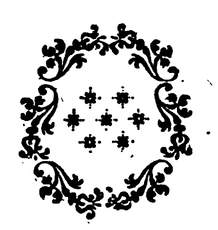
VII.

Le Renard & l'Aigle.

Un jeune descendant du célèbre *Vulpius*, (*) fier du grand nom qu'il portoit, & du mérite personnel, dont il croyoit avoir donné de bonnes preuves, ne cessoit de s'applaudir (quoique souvent il eut été plus heureux, que sage) de tous les dangers dont il s'étoit tiré, de tous les chiens, qu'à son âge il avoit déjà sçu mettre en défaut. Un jour, couché à l'entrée de son Terrier, il rioit en lui-même de sa présence d'esprit, & d'un saut miraculeux qui la semaine précédente encore l'avoit servi à souhait, dans une occasion très-délicate. Je vous atteste, s'écrioit-il, *prairies*, *basse-cours* & *poulaillers*, témoins de mes exploits, avez-vous jamais vu de larron plus adroit? en connoissez vous qui ait le coup d'œil aussi sûr? dont les jambes soient aussi agiles? dont le nez soit aussi fin? Tout ravi qu'il étoit en admiration & même en extase, au souvenir de ses

(*) Equivalent de *Reinecke;* c'est le héros de *la Vulpiade*, ancien poëme fort connu en Allemagne.

différentes prouesses, le vol d'un Aigle qui fendoit la nuë, ne laissa pas d'attirer ses regards. Hélas, dit-il, en soupirant ! voilà cependant un avantage qui me manque ! Si je pouvois m'élever dans l'air, comme ces oiseaux, je mettrois l'envie à pis faire, & vous marauds de païsans, je m'amuserois à vous arracher le poil & les yeux ; en vérité, je donnerois de bon cœur une de mes oreilles, s'il ne tenoit qu'à cela pour en avoir le plaisir. Comme il parloit encore, un coup de fusil fit tomber l'aigle à ses pieds ; le Renard fut saisi de frayeur à cette vuë : à peine eut-il la force de proférer ces mots : je comprends que dans la plus haute sphère, il y a encore bien des risques à courir, & je renonce pour la vie au desir de m'élever dans les airs.



VIII.

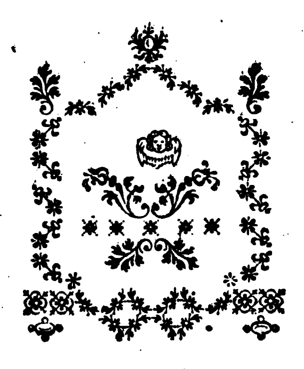
Don Quichotte, & Sancho-panſa.

Le Caſque en tête, armé de la cuiraſſe & de la lance, & monté ſur ſon fameux courſier, le Héros de la Manche, parcouroit fièrement la vallée de Montiel; Sancho ſon fidèle écuyer portoit le bouclier de ſon maître. Voyons un peu, direz-vous, quel eſt l'ennemi qui l'attend, & lui prépare de nouveaux lauriers? Sera-ce un moulin-à-vent, un Sarraſin, un muletier, ou un Empereur? Patience; je vais vous mettre au fait. Roſſinante trottoit à droite & à gauche, & le ſoleil avoit déjà fourni les deux tiers de ſa courſe journalière, avant que notre Chevalier eut trouvé un péril digne de ſa valeur, lorſque tout-à-coup il s'écria: Mon fils Sancho; voici une avanture, où je ſuis bien trompé. Regarde de ce côté-là; vois-tu ce guerrier qui marche à ma gauche, & qui ſemble régler l'allure de ſon cheval ſur celle du mien? Il faut que ce ſoit l'ame de quelque Chevalier mécréant qui revient des enfers, pour ſe meſurer avec moi. Auſſitôt il ſaute à bas de ſon cheval, pour reconnoître de plus près un ennemi ſi extraordinaire: mais

le payen fut à terre auſſitôt que lui. Il tire ſa rédoutable épée; l'Eſprit en fait autant; il allonge des coups d'eſtoc & de taille, qui tombent, dru comme grêle, ſur la tête & ſur tout le corps de ſon adverſaire; celui-ci les lui rend, coup pour coup. Le combat s'échauffe & ſe prolonge; le phantôme récule, quand il ſe ſent preſſé, & retourne à la charge, dès que le chevalier fait un pas en arrière & veut reprendre haleine; il diſparoit enfin, avec le jour; la nuit termine le combat, & le vainqueur étoit déjà aſſis ſur l'herbe pour ſe délaſſer, quand Sancho lui demanda: Seigneur, eſt-il bien mort? En ce cas, ajouta-t-il, ayez la bonté de m'aider; il nous faut enterrer le cadavre au plus vite. Es-tu fou avec ton cadavre, répondit le Chevalier, un peu confus de voir qu'il ne reſtoit aucune trace de ſa victoire? Ne comprends-tu pas que je me ſuis battu contre un revenant, & qu'une ombre ne peut avoir de corps? Une ombre, repliqua l'Ecuyer! Ha! bon! j'y ſuis, & je m'en doutois; *vous vous êtes battu contre votre ombre.*

Quelle idée peut-on ſe faire de ces gens tou-

jours prêts à repousser le sentiment intérieur, qui les avertit de leur sottise, & comment se dispenser de les envoyer aux petites maisons avec le Héros de notre fable ?



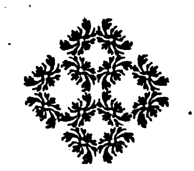
IX.

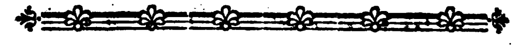
La Hache citée au Tribunal de l'Aréopage.

Autrefois la jurifdiction Athénienne de l'Aréopage s'étendoit jusques fur les chofes inanimées. Qu'on ne me chicane pas fur le peu de vraifemblance, le *grave* Hiftorien Paufanias eft mon garant, & le fait eft aumoins *probable*. Un jour, on traduifit devant les juges une Hache accufée de s'être détachée exprès de fon manche, & d'avoir volé à la tête d'une femme, au lieu de s'employer à fendre une pièce de bois, conformément à fa deftination. Un Orateur s'offrit à plaider la caufe de l'Uftenfile, & fon miniftère fut accepté. L'orateur va s'enfermer dans fon cabinet, pille Démofthène, & cherche dans Solon une décifion applicable au fait dont il s'agit; collé fur une chaife, il rêve, il fuë, il barbouille, & compofe un plaidoyer de douze feuilles, orné de fleurs de rhétorique, & armé de nombre de figures énergiques, dont la moindre eût tiré d'affaire toutes les haches du païs. Ainfi, ferré à glace, il fe préfente avec une noble affurance. L'aréopage commence à bailler; il plaide; il tonne; il

pérore; les Juges se sentent émus; il n'en est point qui ne suë aussi à grosses gouttes; enfin l'outil est renvoyé absous, & il n'est plus question que des *honoraires* du défenseur; celui-ci les fait monter fort haut; il étale au maître de la Hache tout l'art qu'il a mis en usage, pour émouvoir la compassion des Juges & tout le tems que lui a couté son plaidoyer. Vous n'y songez pas, répondit celui-ci; tenez; la Hache est à vous; je vous en fais présent, & qu'il n'en soit plus parlé.

Un pareil expédient n'accommoderoit pas les Orateurs de nos jours, puisqu'on s'engage tous les jours dans des procès sans trop prendre garde, si le fond de l'affaire vaut les frais qu'elle pourra coûter.





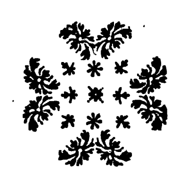
X.

Le Lion & le Singe.

Le Grand-Seigneur (j'entends celui qui règne à *la Porte* animale) après de longues sollicitations de la part de sa famille, consentit enfin à se faire peindre pour la consolation de ses enfants, quand ils viendroient un jour à le perdre. On lui amena un Singe, le vrai *Dürer* (*) de son espèce, & qui excelloit dans le portrait. Il peignit sa Majesté velue, sur son trône, en casque, & en cuirasse, le bouclier & la lance à ses pieds, des canons à ses côtés, & Mars avec Bellone dans le fond du tableau. Que représente ce Portrait, demanda le Sultan, lorsqu'on le lui apporta? C'est le Lion qu'il représente; c'est l'Empereur de touts les animaux. Comment? c'est moi! Et qu'ai-je de commun avec cette figure singulière? Suis-je d'acier à ton avis, & m'en as-tu jamais vu porter? L'acier, répondit le peintre, a toujours caractérisé les Héros. Et quel est ce grand drôle de mauvaise mine qui roule ainsi les yeux dans la tête? C'est Mars; c'est le Dieu de la guerre. Que dis-tu? Je dis, Sire,

(*) *Dürer* est un peintre allemand, célèbre en cette partie.

Sire, que c'eſt le Dieu Mars. Je veux mourir, ſi j'ai jamais entendu parler de ce Dieu-là. Mais dis-moi un peu ce que c'eſt que cette laide & robuſte créature qui l'accompagne? C'eſt la Déeſſe des Batailles; c'eſt Bellone, qui veille ſur les Héros, & qui les guide au milieu du Carnage. Tu n'es qu'un ſot, repliqua le Monarque en colère, avec ton Dieu de la guerre & ta Déeſſe des batailles. Efface-moi vite, & cet acier, & toutes ces autres miſères. C'eſt le portrait du Lion que je te demande.





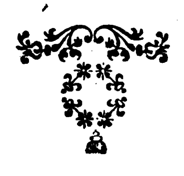
XI.

L'Auteur & le Mandarin.

Il y avoit à la Chine un Lettré que la noble envie de s'illuſtrer enflammoit continuellement. Il travailloit jour & nuit à s'ériger dans ſes écrits un monument, qui pût le faire vivre chez la poſtérité la plus reculée; car enfin, l'idée de l'immortalité eſt toujours flatteuſe, & pour tout le monde. Ses ouvrages étoient pleins de citations d'une foule d'Auteurs & il avoit l'avantage de faire obſerver en paſſant, que ſa Bibliothéque étoit bien garnie. Jugez, ſi la réputation d'un ſi grand homme tarda à ſe répandre. Entr'autres un vieux Mandarin, perſonnage de grand crédit à la cour, témoignoit en faire un cas infini; il avoua même un jour publiquement, qu'il n'avoit rien lu de ſa vie, où il eût trouvé à s'inſtruire comme dans les ouvrages de ce ſavant. On prit ſoin de l'en informer, & ſa joie fut ſans égale. Il va trouver le Mandarin, & le remercie de l'air le plus modeſte qu'il lui eſt poſſible de prendre; il lui témoigne combien il ſe ſent honoré d'un pareil ſuffrage, & lui voue un hommage éternel; enfin, après

s'être épuiſé en longues actions de graces, ajoutez, lui dit-il, une faveur à celle que vous m'avez faite; ne me laiſſez point ignorer, comment il ſe peut, que j'aie été aſſez heureux, pour apprendre quelque choſe à un Seigneur ſi éclairé? Mon ami, lui répondit le Mandarin, je vais vous expliquer le fait: Toutes les fois que j'ouvre un de vos ouvrages, & que je vois en marge les titres de ceux que vous y citez en ſi grand nombre, je m'écrie avec tranſport: Ha! qu'il y a de livres au monde, dont je puis fort bien me paſſer!

Je ne ſais, ſi l'Auteur fut content de cette concluſion: mais, quoiqu'il en ſoit, je voudrois pour l'honneur de ma patrie, que les ouvrages de quelques-uns de nos ſavants tombaſſent entre les mains de ce Mandarin, ſuppoſé qu'il vive encore: Ha! qu'il y trouveroit de quoi s'inſtruire!



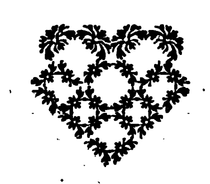
XII.

La Fontaine de Jouvence.

On prétend qu'on vit sortir de terre autrefois une source, dont la vertu étoit bien singulière. En quel endroit? Je l'ignore, & lorsque je la trouverai, je m'offre à vous y conduire; qu'il vous suffise à présent, que quiconque avoit bu de l'eau de cette fontaine, redevenoit enfant. Tout ce qui pouvoit encore se traîner, s'y transporta. Force vieilles y burent à perte d'haleine, force mentons couverts de neige y furent trempés; la foule des vieillards croissoit à tout moment; ils assiégeoient jour & nuit la fontaine, & dès qu'un d'eux en avoit approché ses lèvres, une figure enfantine prenoit la place de la figure antique qu'il avoit apportée; il passoit entre ses jambes la béquille, sur laquelle il s'étoit soutenu en approchant, & s'en retournoit en galoppant de son mieux. Plusieurs milliers de vieillards avoient déja éprouvé cette heureuse métamorphose, lorsqu'au moment où l'on y songeoit le moins, le destin jaloux fit tarir cette source de vie au moyen d'un tremblement de terre. Bien des années s'étoient déjà passées, sans

qu'on eût cessé de regretter l'eau précieuse qu'on avoit perduë, quand on s'apperçut que sa vertu n'étoit pas entièrement éteinte, & qu'elle se transmettoit à la postérité de ceux qui avoient eu le bonheur d'en boire, quand elle couloit encore. Cependant les enfants n'étoient pas si fortunés que leurs pères; ils gardoient leur figure antique; les rides demeuroient imprimées sur leur front; ils avoient toujours les cheveux gris & le corps caduc, & ne redevenoient enfants que par la cervelle.

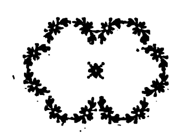
Quand vous verrez des gens d'un âge avancé se livrer aux vains plaisirs de leurs premières années, des vieilles chercher à plaire, des vieillards faire les muguets ou les petits-maîtres, vous pourrez hardiment conclure qu'un de leurs aïeux a été boire à la fontaine.



XIII.

Le Cuisinier & son Maître.

Un Seigneur qui avoit donné un grand festin, se mit à gronder son Cuisinier, pour avoir gâté un ragoût. Il lui reprocha d'y avoir oublié l'épice, le jus & je ne sais quoi encore. Mais, dit brusquement le Cuisinier, Votre Grandeur se trompe; je n'ai rien oublié; je sais mon métier une fois. Non, Butor, tu ne le sais pas, répliqua le maître. Le Cuisinier, piqué au vif de cette insulte, lui répliqua à son tour, en jurant, que, s'il n'étoit pas content, il n'avoit qu'à faire mieux, & tout d'un tems gagnant la porte, il partit comme un trait, & bien à propos; le maître avoit déjà levé la main pour lui répondre. Mais voyez ce coquin, & le beau raisonnement qu'il fait, dit-il, en le voyant hors de portée! Quoi? pour juger, si une sauce est bonne ou mauvaise, faut-il absolument être Cuisinier?

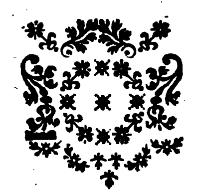


XIV.

Le Renard & l'Ecureuil.

Sire Rénard voyoit un jour avec des yeux de convoitiſe un Ecureuil d'un brun luſtré qui s'élançoit adroitement d'un chêne à l'autre, & grimpoit à la cime des plus élevés. Ha! mon cher couſin, lui cria le fourbe, que je ſuis ravi de cette heureuſe rencontre! Il y a un ſiècle, que je meurs d'envie de faire connoiſſance avec un auſſi aimable parent. Je ſuis très-ſenſible, répondit l'Ecureuil, à votre affection, & je ſouhaiterois bien que vous me fiſſiez la grace de m'apprendre, à qui j'ai l'honneur de parler, & comment vous vous nommez? Je me nomme *Ecureuil* à votre ſervice, reprit le Renard. Feu Monſieur votre père, à qui Jupiter faſſe paix, & le mien, étoient frères de père & de mère, & par conſéquent, mon cher enfant, nous ſommes couſins germains; de grace, deſcendez vite, que je vous embraſſe. Attendez un moment, répliqua l'Ecureuil; puiſque nous ſommes ſi proches parents, je vais, avec votre permiſſion, monter un peu plus haut; ma mère, votre Tante, me pré-

che tonts les jours, que dans ce bas monde, où le *tien* & le *mien* causent tant de désordres, il n'est rien de mieux pour vivre en paix avec ses parents les plus proches que de laisser toujours entre eux & nous une distance raisonnable. Le pauvre Renard passa son chemin, en protestant néanmoins à son cousin prétendu que la maxime de la vieille Tante étoit sujette à bien des exceptions : mais sa conscience l'avertissoit à son grand regret, qu'il étoit difficile d'en faire une application plus juste & plus convenable.





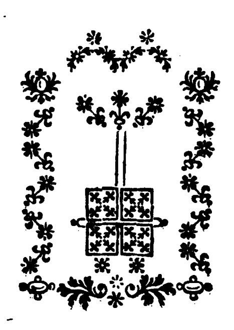
XV.

Le Singe & la Montre.

Un Seigneur ſortant de ſon Hôtel, pour affaire preſſée, oublia ſa montre, & la laiſſa accrochée à la tapiſſerie. Le Singe de la maiſon s'en ſaiſit, & ſe l'attacha autour du corps avec une corde, ne pouvant la mettre dans ſon Gouſſet, comme ſon maître. Cela fait, il y regarda en diſant: elle avance trop. Il la monta, en ouvrit le verre & la rétarda. Mais le moment d'après il crut devoir l'avancer encore; voyez, diſoit-il en animal connoiſſeur, la voilà qui voudroit aller trop lentement à cette heure! Ce ſeroit bien le diantre! Il faut pourtant y remédier. Il l'approche de ſon oreille. Quel mouvement irrégulier! Il la rouvre, ſe met à réformer la chaîne de la machine, & à toucher aux petites rouës pour en accélérer le mouvement. Enfin le Maître Singe opéra avec tant d'ardeur & d'adreſſe, que la montre mignonne s'arréta pour toujours.

Grand Dieu, daigne nous préſerver des coups

d'eſſai de ces gens avantageux qui corrigent le mouvement des machines humaines avec autant de ſavoir faire, que le Singe réforma celui de la montre.



XVI.

Les Grenouilles & la Cicogne.

Le repos du monde animal, ainſi que celui du monde chrêtien eſt troublé par bien des Hérétiques qui le partagent en différentes Séctes. Celle des Grenouilles, qu'on peut appeller les *Quacres* aquatiques, s'aſſembla il y a quelque tems pour célébrer une grande fête; à quel ſujet? C'eſt ce qu'il importe peu d'examiner pour le préſent. La nature entière étoit enſevelie dans un ſommeil paiſible, lorſque la tribu vigilante s'élança de ſes marais juſques dans un pré, où l'on avoit indiqué l'aſſemblée, & ſur le champ on l'entendit glapir, coaſſer, s'égoſiller, & faire en un mot un Sabbat infernal. C'étoit un Concert ſi perçant, ſi bruyant, ſi varié, ou plutôt, c'étoit un ſi terrible vacarme, que les montagnes & les vallons du voiſinage en retentirent. A la tête du Chœur brailloit un Chantre dont le ventre monſtrueux s'enfloit & ſe rapetiſſoit comme un ſoufflet, & dont le goſier étoit un vrai buffet d'orgues. Quelquefois le drôle faiſoit des tremblements ſi longs & ſi traînés, qu'on croyoit à tout

moment, que l'haleine étoit prête à lui manquer, & qu'il alloit refter fur la place. Ce pieux tintamarre éveilla la Cicogne, *Inquifiteur* femelle chargé de veiller aux déportements des Grenouilles, & qui, comme on fait, les traite avec beaucoup de rigueur. Ha! dit-elle, c'eft une chofe inouie! Comment? on ne me laiffera pas une heure de repos? Il faut qu'il y ait bien de la befogne ici pour moi. Les Cicognes dorment tout habillées, ainfi notre *Inquifiteur* n'eut qu'à fauter à bas du lit (à voler hors de fon nid, voulois-je dire) & s'élançant comme un trait, il fe trouva à la fête fans s'être fait annoncer & fans avoir été invité, de forte que les *Quacres* furent pris fur le fait. Avant que l'affemblée eût tems de fe difperfer, il en fut fait bonne & briève juftice, & l'*Inquifiteur* eut de quoi fe régaler aux dépens de leur peau.

Ils auroient du penfer, que la meilleure fête n'eft pas celle, où l'on fait le plus de bruit. On doit toujours craindre de réveiller fon ennemi, & fe tenir pour dit, qu'il ne dort jamais bien profondement.



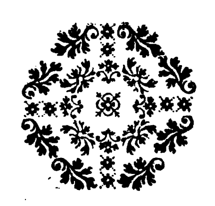
XVII.

Le Pommier & la Giroflée.

Un Pommier bien exposé au Soleil, & souvent altéré, avoit pris en grippe un pied de Giroflée qu'on voyoit fleurir à côté de lui, graces aux soins du jardinier, qui ne manquoit jamais de l'arroser au besoin. Voyez, disoit notre censeur, n'est-ce pas là une plante de grande importance, pour qu'on vienne ainsi lui faire la cour avec assiduité? Mais, crois-moi, ma petite amie, touts ceux qui sont témoins de tant d'empressement & d'attention, se moquent également du Courtisan & de la Princesse, & trouvent que toute l'eau qu'on perd après toi, seroit plus utilement employée à rafraîchir mon tronc brûlé des feux de la Canicule; du moins les fruits que je porte valent-ils les frais de l'arrosoir! De quoi te plains-tu, lui répondit la Giroflée? Es-tu, comme moi, d'un tempérament sec & aride, & tes racines qui occupent beaucoup de place dans la terre, ne sont-elles pas autant de canaux qui en pompent toute l'humidité, & te la portent sans cesse? C'en est assez pour t'entretenir; c'en seroit trop même, si l'ardeur du soleil n'en corri-

geoit l'exceſſive abondance. Mais moi, je n'en puis tirer, de cette même terre, que par un petit nombre de filets déliés; celle que me fournit l'arroſoir me déſaltére à peine, & pourroit bien te noyer; on auroit tort de me la plaindre, mais il ſuffit que tu n'en manques pas; autrement ta ſève tourneroit en eau, & ton fruit s'en reſſentiroit à coup ſûr.

La Giroflée avoit raiſon; il n'y a rien de ſi avantageux à l'un, qui ne puiſſe être pernicieux à l'autre.



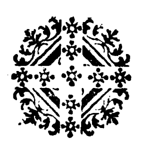
XVIII.

Les Chevreuils.

Mon enfant, difoit un jour un Chevreuil à fon fils, tu t'écartes dans la forêt avec auffi peu de précaution, que s'il n'y avoit point de Tigre au monde; il n'eft pourtant que trop vrai, qu'il rode dans le voifinage, & s'il te voit, autant de mort, je t'en avertis. Hé bien! mon père, répondit le faon, faites-le moi connoître, ce terrible animal, & je ferai de mon mieux pour l'éviter. O mon fils! répliqua le père, c'eft un monftre affreux; fa figure eft horrible, le feu fort de fes yeux étincellants, & fes regards effroyables décèlent fa férocité; fa gueule eft toujours fumante de fang; enfin la phyfionomie de l'Ours eft douce & paifible auprès de la fienne, & le Lion lui-même n'infpire point tant d'effroi. Il fuffit, mon père, reprit notre jeune Chevreuil; je connois le Tigre, comme fi je l'avois vu mille fois; il fera bien fin, s'il trouve moyen de me furprendre. Là-deffus il fe met à courir, & fa mauvaife fortune le conduit droit vers le Tigre qui repofoit dans l'herbe. Son premier mouvement eft de fe fauver, mais il fe remet fur le

champ & ſe dit à lui-même, ce n'eſt point là le Tigre, à coup ſûr; car cela n'a point la gueule ſanglante; le Tigre eſt horrible à voir, aulieu que cet animal eſt aimable; il eſt luiſant, velouté, & ſa peau eſt agréablement variée; il eſt vrai qu'il a l'œil vif, mais je n'en vois point ſortir d'étincelles; en vérité, ſi le Tigre étoit fait ainſi, l'on auroit grand tort d'en avoir peur. Ce beau raiſonnement achève de le raſſurer; ſon audace croît d'un moment à l'autre; il s'approche du Tigre, pour le conſidérer de plus près, mais il eut bientôt lieu de s'en repentir; le Monſtre ſe jetta ſur lui, & l'étrangla ſans pitié.

On a raiſon de faire connoître aux jeunes gens toute la difformité du vice; mais il eſt dangereux de leur diſſimuler les appas qu'il peut étaler pour les ſéduire; il faut, pour leur ſûreté, les mettre en garde contre les faux biens qui ſe préſentent à eux, de peur qu'ils ne s'y portent, faute d'être prévenus, avec plus d'ardeur, qu'aux vrais biens qu'offre la vertu.



XIX.

La Guerre entre les Renards & les Loups.

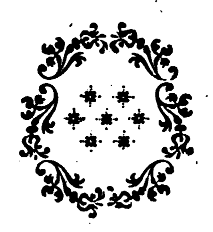
Les Renards & les Loups sont rarement bons amis ; ils se veulent à peu près autant de bien que les anciens *Guelphes* & *Gibelins* s'en vouloient, dit-on, les uns aux autres ; aussi est-il assez difficile, que des animaux également voraces ne se brouillent, & les deux partis eurent un jour une grande querelle pour un Cheval mort. Les voies de conciliation n'ayant pas réussi, on en vint à une guerre ouverte. Les Renards entendoient mieux la guerre que les Loups, & *Vulpius*, (*) leur Chef, entre autres, étoit un grand Général ; il fit des actions héroïques, battit les ennemis, les tailla en pièces, saccagea leurs établissements & les réduisit à demander la paix. Le Général *Vulpius* lui-même s'intéressa pour eux ; il avertit les Renards qu'il

(*) Le Général des Renards, & celui des Loups, portent dans l'original des noms tirés du poëme Bas-Saxon, intitulé, *le Renard.* On n'a pu rendre ces noms dans la Traduction que par des équivalents.

n'étoit point de leur intérêt de prolonger la guerre avec les Loups; qu'un ennemi ſans expérience étoit aiſément vaincu, mais qu'une longue guerre lui apprenoit d'abord à réſiſter, & enſuite à vaincre. On ſe moqua des raiſonnements de *Vulpius*, & l'on continua de guerroyer bien des années; nombre de Loups & de Renards périrent, ſans qu'il y eut d'affaire déciſive. Accablés enfin du fardeau d'une guerre ruineuſe, ennuyés d'eſcarmouches qui ſe renouvelloient touts les jours, & ne menoient à rien, les deux nations rivales conçurent l'une & l'autre l'eſpérance de la victoire, & hazardèrent pour la ſeconde fois *un coup de collier* ſerieux. Que de Héros moururent au lit d'honneur dans cette grande action! Le champ de bataille fut couvert de ſang, de têtes, d'oreilles, de queuës, & de pattes. *Vulpius* fit des exploits dignes d'un Lion, & *Don Lopez* (*) (c'étoit le Général ennemi) parut auſſi rédoutable, qu'un Ours en furie; la victoire balança long-tems, & il ſe fit des deux côtés des prodiges de valeur; mais un corps frais & nombreux de Mangeurs de moutons avoit tourné l'armée des Mangeurs de poules, pendant qu'on étoit aux mains, & perçant l'épaiſſeur de la forêt, il vint charger ces derniers en flanc, au plus

(*) Voyez la note précédente.

chaud de la mélée. Alors disparut l'ancien ascendant des Renards sur les Loups. L'armée de *Vulpius* se débanda; beaucoup de fuyards y laissèrent leur peau, & devinrent la proie des Corbeaux; de moins malheureux tirèrent parti des moitiés de jambes qui leur restoient, & se refugièrent dans les premiers terriers, ou se tapirent à l'abri des roches les plus voisines; *Vulpius* lui-même eut toutes les peines du monde à se tirer d'affaire, & paya un peu cher la justice tardive que lui rendirent ses Compatriotes, en avouant enfin, qu'il leur avoit donné un bon avis.



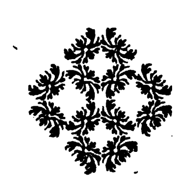
XX.

Le Cheval & l'Ane.

Un Cheval venoit de quitter le ratelier bien raſſaſié & prenoit plaiſir à ſe veautrer ſur la litière. Un Ane décharné étoit à côté; non pas un âne, mais le vrai ſquelette d'un âne. L'Etalon lui adreſſe la parole en ces mots: Comment te va, bon vieillard, tu me parois aſſez maigre; eſt-ce l'effet de quelque maladie? Eſt-ce le chagrin qui t'exténue? Hélas, vous n'y êtes point, répondit le malheureux commenſal du moulin. C'eſt la faim; ce ſont les fardeaux excédents, & les jurements, & les piquures, & les coups de bâton de l'ânier, qui me maigriſſent. En un mot, Monſieur, c'eſt la miſère qui me réduit dans le triſte état, où vous me voyez. Ah! que la mort ne vient-elle finir mes tourments! Les calamités, reprit l'autre, n'autoriſent point tes murmures. Le Sage ſupporte patiemment les maux auxquels il ne peut remédier; car après tout que veux-tu faire? Tu n'es pas le ſeul qui ſouffres, & le deſtin fait ce qu'il lui plait; l'un ſavoure les délices de cette vie, l'autre en ſent les amertumes, & ſouvent les pleurs

ont des ſuites plus avantageuſes que les ris. Alors le pauvre Griſon l'interrompit : Hélas! lui dit-il, vous vivez, *à bouche que veux-tu?* & votre philoſophie prend ſa ſource dans votre eſtomac bien rempli.

Rien n'eſt ſi aiſé que de prêcher aux autres la réſignation, quand on n'a ſoi-même rien à ſouffrir.



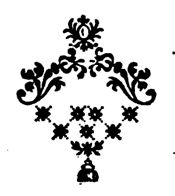


XXI.

Le Poëte déclaré innocent.

Un Roi fit tirer son horoscope ; on y trouva que sa Majesté devoit mourir d'un baillement. Le bon Prince n'avoit point grande envie de faire le voyage de l'autre monde, car la mort effraye les grands comme les petits ; ainsi il défendit par une Loi expresse à touts ceux qui avoient l'honneur d'approcher de sa personne, de bailler & d'avoir envie de dormir. Ha ! que cette cour étoit éveillée ! Une jeunesse pleine de feu & de gaieté y remplissoit les emplois les plus graves & les plus importants. La bonne humeur se communiqua de proche en proche ; elle anima la Capitale, les provinces & les campagnes ; point de paresse ; point d'indolence ; air, démarches, paroles, tout étoit alerte ; tout respiroit la joie & l'activité. Un Poëte qui par son esprit avoit sçu depuis long-tems se concilier les bonnes graces du Souverain, vint à la cour, & lut (ô funeste événement !) & lut une Tragédie de sa composition devant le Roi ; le Roi bailla & mourut. Le Poëte est arrêté ; il est condamné sur l'étiquette à perdre la tête, comme coupable du

Crime de Léze-Majesté au premier chef. Il se récria, comme on peut croire, non pas tant sur le supplice qu'on lui préparoit, que sur l'injustice qu'on faisoit à son ouvrage ; il soutint qu'il falloit que quelque cause étrangère eût occasionné le malheur, qu'on vouloit lui imputer. On crut devoir procéder dans les régles, & il eut ordre de lire ce poëme fatal devant les juges assemblés. Il lit ; le front de *Messieurs* se déride ; bientôt de longs éclats de rire font retentir le Tribunal ; il a raison, s'écrièrent-ils tout d'une voix ; rien n'est si plaisant que cette Tragédie, & il est impossible que ce soit ce qui a fait bailler sa Majesté. En conséquence le Poëte *fut déclaré innocent*.

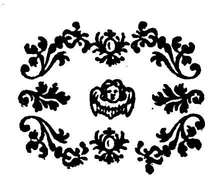


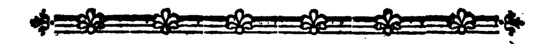
XXII.

La Grive.

Une jeune Grive se laissa prendre en filet, en allant manger du raisin ; c'étoit pour elle un régal ; c'étoit son mets favori ; mais alors elle se mit à le maudire mille fois. Que j'ai, s'écria-t-elle, de regret à ma folie ! Ha ! si je puis me revoir en liberté, je me donnerai mieux de garde de cette malheureuse friandise, que des serres du Vautour.

La jeune Lisette, s'étant amusée à folâtrer avec un Damoiseau, *perdit ses gants*, comme une étourdie. Ha ! dit-elle en se mordant les doigts, si je pouvois les rattraper, je ne me fierois de ma vie aux garçons, & bien fin le Damoiseau qui m'y rattraperoit.





XXIII.

Les deux Renards.

Deux Renards (c'étoit un père & ſon fils) rodoient un peu après minuit ſonné autour d'un village, où tout paroiſſoit plongé dans un profond ſommeil. Les précautions, qu'ils prenoient dans leur marche, annonçoient de reſte qu'ils avoient de mauvaiſes intentions; car ils cheminoient à petit-bruit, & gardoient un profond ſilence. Ils s'approchèrent d'une baſſe-cour; mais ils entendirent aboyer les chiens & chanter les coqs; ils entendirent même le bruit des portes qu'on ouvroit, & qu'on fermoit. Ne nous amuſons point ici, dit le vieux Renard; l'attaque n'y réuſſiroit pas. En effet, ils paſſèrent leur chemin, le plus doucement qu'ils purent, & s'en allèrent plus loin chercher fortune. Ils trouvèrent enſuite une ſeconde baſſe-cour, où tout étoit tranquile, au bruit près qu'y faiſoient beaucoup d'oiſons par leur caquet; ce qui ne laiſſa pas d'intimider le fils; mais ſon père le raſſura, en lui chuchotant à l'oreille: il fait bon céans; je n'entends point de chiens, & je ne vois point de lumière;

& ſur le champ voilà nos drôles, qui forcent l'entrée, & font grand'chère aux dépens des oiſons.

Un état eſt d'ordinaire en ſûreté, quand le peuple ſe tait, & que le Gouvernement veille.



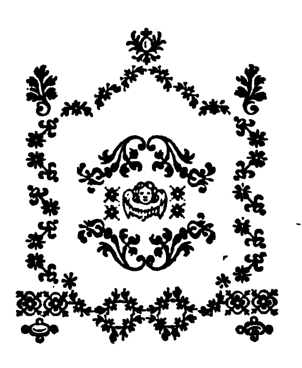
XXIV.

Le Rossignol, le Sansonnet & le Chardonneret,

Fi donc, disoit un jour un Rossignol; en se démenant dans sa cage! Tout cet apartement est infecté d'une odeur insupportable; on diroit en vérité, d'une écurie ou de quelque chose de pis. Je voudrois bien savoir qui peut prendre en gré de nous empester de la sorte? Cela vient, lui répondit un Sansonnet, d'une certaine herbe qu'on appelle *Tabac*, que notre maître y brûle à toute heure, & dont il avale même la fumée. Croiriez-vous bien qu'il la trouve délicieuse? Cette fumée, reprit le premier? Comment? il feroit brûler de l'herbe pour en avaler la fumée! Hé que ne mange-t-il plutôt des œufs de fourmis? Avec votre permission, interrompit le Sansonnet; je ne crois point que cette fumée lui serve de nourriture, & s'il vouloit faire grand'chère, il y a à parier qu'il donneroit la préférence à un vieux fromage; car cela fourmille ordinairement de vers délicieux. Vous n'y entendez rien, ni l'un, ni l'autre, dit à son tour un Chardonneret, qui se piquoit d'avoir le goût

fin, en les sifflant de ce qu'ils l'avoient si dépravé. Un homme d'importance, comme notre Maître, ne devroit vivre que de têtes de Chardons; cela vaut mieux que de l'ambroisie.

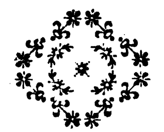
Si vous voulez vous fier au jugement du premier-venu, & vous conformer à tout ce que l'un approuve & l'autre blâme, vous vous verrez enfin réduit *à manger des chardons.*



XXV.

La Guêpe & l'Enfant.

Une Guêpe audacieuſe piqua Jeannot qui ne ſe défioit de rien, & qui s'amuſoit à cueillir des pommes; elle s'envola promptement & le laiſſa crier au meurtre, mais il eut la conſolation de l'attraper dans ſa fuite. Grace, s'écria la criminelle, car je ne ſuis point du tout coupable. Voudrois-tu charger ta conſcience du meurtre d'un animal innocent? C'eſt la nature qui m'a donné cet aiguillon, qui t'offenſe, & je ſuis forcée de nuire. Comment? tu y es forcée, demanda le petit homme? Sans doute, & je ne puis rien changer à mon inſtinct. C'eſt préciſément pour cela, reprit l'enfant, c'eſt parce que tu ne peux faire autrement, que je m'en vais t'ôter du monde, afin qu'on y ſoit en paix, quand tu n'y ſeras plus.



XXVI.

Les deux Coqs.

Deux Coqs prirent un jour querelle (on prétend que ce fut pour une poule) & s'insultèrent mutuellement d'une manière ſi outrageuſe, que le plus emporté perdit patience, & fit un appel à ſon ennemi; ſuis-moi, Belitre, lui cria-t-il; tu auras aujourd'hui ma vie, ou j'aurai la tienne. Auſſitôt nos champions pleins d'animoſité, vont ſe ranger derrière une haie voiſine, & s'avancent courageuſement l'un contre l'autre, pour commencer le combat. Voyons maintenant celui qui donnera ou recevra le premier coup? Voyons quel eſt celui de ces deux braves rivaux, qui doit obtenir la victoire? Quel eſt celui que le ſort deſtine à ſuccomber & à périr dans ce Duel mémorable? Bec contre bec, ergots contre ergots, nos deux antagoniſtes ſe méſurent, s'obſervent de près, & attendent le moment favorable, pendant près d'une demi-heure; enfin, ils prennent leur parti tout-à-coup & comme de concert; ils ſe retirent, chacun de leur côté, ſans coup férir, & demeurent

aussi bons amis, qu'ils l'étoient quelques jours auparavant.

Ils eurent raison sans doute, & les plus courtes folies sont les meilleures.



XXVII.

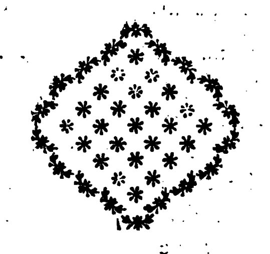
Le Corbeau & le Renard.

Il y a des gens à qui *le guignon* s'attache de préférence, à qui rien ne tourne à bien, & entre les mains de qui *l'argent se change en feuilles de chêne;* en voici un exemple des plus frappants. Certain Corbeau s'étoit exposé à de grands risques, pour faire sa provision; on dit même, qu'il y avoit laissé plus d'une plume; mais enfin il étoit parvenu à se voir en possession de deux fromages, & le fromage est le mets favori de Messieurs les Corbeaux. Il eut la complaisance d'en prêter un sur l'heure au Renard son voisin, qui justement avoit à donner un grand repas; pour l'autre, il le serra dans son nid, & l'y croyoit fort en sûreté; effectivement quelques semaines se passèrent, sans qu'il y apperçut de déchet: mais au bout de ce tems il s'avisa pour son malheur un jour de rentrer chez lui plus tard qu'à l'ordinaire. Jugez de sa douleur! jugez de son désespoir! Il ne trouva plus que le nid; le fromage avoit disparu. O malheur déplorable! O fortune traîtresse! Demi-mort, ayant à peine la

la force de se soutenir sur ses ailes, le pauvre Corbeau vole au logis de son bon ami le Renard, pour y chercher quelque ressource. Hélas! lui cria-t-il en entrant, le fromage que j'avois serré. . . . Hé bien! que lui est-il donc arrivé? On me l'a volé. Je n'ai point soupé; j'ai grand'faim, & mon garde-manger est vuide. En vérité, je suis une bête bien à plaindre, & je ne sais plus où donner de la tête, si vous n'avez la bonté de me rendre ce que je vous ai prêté. Je suis outré de votre avanture, mon cher enfant, lui dit le Renard: mais il faut que vous ayiez patience; où voulez-vous que je trouve à-présent un fromage pour vous le rendre? Les tems sont si durs! Comment? répondit le Corbeau, est-ce là votre bonne foi, & faut-il qu'il m'en coûte mon bien, pour avoir voulu vous obliger? Peste soit de votre maudit festin! Et . . . . Doucement, interrompit le Renard; prenez un peu garde à ce que vous dites, s'il vous plait. Il vous appartient bien de me taxer de mauvaise foi! Le ciel vous punira de cette imputation calomnieuse, & vous & touts ceux qui m'osent accuser de friponnerie. Apprenez qu'emprunter n'est point voler, & qu'il y a bien de la différence. A la bonne-heure, ré-

pliqua le malheureux Créancier; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un Larron m'a dérobé l'un de mes fromages, que vous me faites perdre le second, & qu'il me faut maintenant résoudre à garder une diète rigoureuse. . . .

Injustes débiteurs qui faites *bombance* aux dépens du bien d'autrui, & qui le dissipez en dépenses extravagantes, vous ressemblez mieux aux voleurs, que vous ne vous l'imaginez. Ils gardent ce qu'ils ont une fois pris, & vous faites comme eux; vous avez seulement la bonté de me demander ma permission avant d'emporter ce qui m'appartient, au lieu que les voleurs me l'enlèvent de vive-force ou à mon insçu.



XXVIII.

Le Hérisson.

La République des Hérissons engagée dans une guerre ruineuse contre celle des Chiens, fut obligée d'établir une contribution extraordinaire sur touts les membres de l'Etat, & chacun avant l'année révoluë s'étoit pressé d'y satisfaire, & avoit fourni sa cotte-part en fruits & en gibier. Un seul jugea à-propos de s'en dispenser, quoiqu'il passât pour le plus riche habitant de la contrée. Le Conseil de guerre résolut de lui en envoyer demander la raison, & douze Commissaires qu'il députa, se transportèrent le même jour chez notre Richard, & commencèrent à l'interroger. Le drôle pressentant cette visite avoit pris ses mesures d'avance. Il affecta dans ses réponses beaucoup de simplicité, de timidité & de douleur: Hélas, Messeigneurs! leur dit-il, vous voyez un homme au désespoir; j'ai été volé; on ne trouveroit point une noix céans. Venez vous-mêmes; je veux vous conduire par toute la maison; elle est absolument vuide, & vous serez témoins de mon désastre. Aussitôt il se met

XXIX.

L'Eléphant & le Rhinoceros.

Deux animaux monstrueux, l'Eléphant & le Rhinoceros, s'étoient souvent livrés de sanglants combats, sur les rives de *l'Indus*; souvent les côteaux d'alentour avoient retenti des mugissements de ces terribles adversaires. Ils conclurent enfin la paix, & se flattoient de vivre tranquilles; mais un fléau plus affreux succéda aux horreurs de la guerre. L'ardente Canicule brûla les campagnes des environs; les forêts perdirent leurs feuilles & les plaines arides ne produisirent plus d'arbustes, d'herbes fraîches, ni d'épis. On couroit risque de mourir de faim avec de l'or, & les Lions mêmes, race assez peu scrupuleuse, & qui en prend, où elle en trouve, ne trouvèrent rien à prendre, & moururent de faim. L'Eléphant couroit risque d'avoir le même sort, mais son nouvel allié tenoit en reserve & en lieu sûr un Magasin considérable de ris & d'orge, qui le mettoit à l'abri de la calamité publique. Il invita l'Eléphant à sa table. C'étoit assurément un procédé très-généreux; malheureusement le Rhinoceros le gâta

par des reproches déplacés. Comment? disoit-il à son Commensal, lorsqu'il avoit avec lui la plus légère discussion : Est-ce là la reconnoissance que tu me dois? As-tu déjà oublié qu'il y a plus de six mois que tu vis à mes dépens, & ta conscience ne te représente-t-elle pas continuellement, combien de boisseaux de ris il m'en a coûté pour te remplir la panse? Le pauvre Eléphant avoit le cœur navré des dégoûts qu'on lui donnoit; mais il dévora son chagrin jusques au moment, où il fut possible de se procurer des vivres à prix d'argent. Alors il parcourut tout l'Indostan & acheta plus d'orge & de ris, que douze Eléphants & douze Rhinoceros n'en eussent consommé dans une année. Il fit ensuite appeller son hôte & lui adressa ces paroles; Tiens, prends ce qui t'est dû; il y a ici de quoi nourrir long-tems plus de vingt pensionnaires de mon espèce, & nous voilà quittes; ainsi garde-toi doresnavant de me rappeller le passé, ou il faudra recommencer à nous égorger.

Celui qui met un trop grand prix à ses bienfaits, se paye de ses propres mains, & dispense en quelque sorte ceux qu'il a obligés, de la reconnoissance qu'ils lui auroient dûë.

XXX.

La Salle aux Pendules.

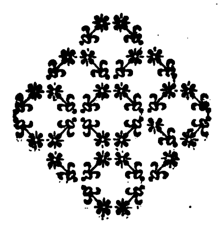
Un célèbre Artiſte ſe fit beaucoup de réputation dans les ſiècles paſſés; c'étoit un Phénix dans ſon art, & les Chefs-d'œuvres des autres Artiſtes perdoient leur prix à côté des ſiens. Il liſoit dans le livre des Deſtins & de l'éternelle vérité, & les ſceaux qui le ferment ſe levoient d'eux-mêmes à ſon ordre; les portes du temple de la Nature tomboient devant lui, & s'avançant ſur la route que ſon génie lui avoit frayée, il pénétroit juſques au ſanctuaire de ce Temple auguſte. Ce fut dans une Salle ſoutenuë par des voutes de marbre, que la main de ce grand Maître opéra ſes merveilles les plus rares. Il l'orna de pendules qui ne s'arrêtoient jamais; leur mouvement décrivoit différents cercles, dont aucun ne s'écartoit de ſa route; mais le méchaniſme de ce mouvement ſe déroboit aux yeux. Chacune d'elles leur préſentoit un globe reſplendiſſant & digne d'admiration: mais ce ſentiment d'admiration étoit très-varié. L'une plus petite, étoit recommandable par *la recherche & le fini*, les plus grandes l'étoient particulièrement par la

magnificence & la nobleſſe *de l'enſemble.* Touts les Connoiſſeurs ne pouvoient s'empêcher de convenir qu'elles ne fuſſent, chacune en leur eſpèce, des modèles de perfection : mais dans cette perfection des regards attentifs remarquoient des nuances différentes. Ces prodiges de l'art ſembloient au-deſſus des efforts du tems, & après de longues années les gens du païs & les voyageurs ſe récrioient, comme le premier jour, ſur l'habileté de l'ouvrier ſublime & inimitable, qui les avoit conſtruits; on n'y pouvoit appercevoir aucune trace d'altération, & chacune de ſes machines pourſuivoit avec régularité le mouvement circulaire qui lui avoit étoit imprimé. Mais ce qui échappoit à tant de monde, ne put tromper l'œil perçant de l'Artiſte. Un reſſort qui commençoit à s'uſer dans une de ces pendules, lui bleſſa la vuë, & là-deſſus il prit une réſolution ſingulière. Toutes ces machines merveilleuſes lui déplurent à cauſe du défaut qu'il venoit de trouver dans une ſeule; il les briſa de ſa propre main, & la Salle fut bientôt décorée de nouvelles pendules. Cependant il y a bien des gens qui révoquent en doute la vérité de ce dernier fait. Comment peut-on concevoir qu'il ait voulu s'en prendre à touts ſes autres ou-

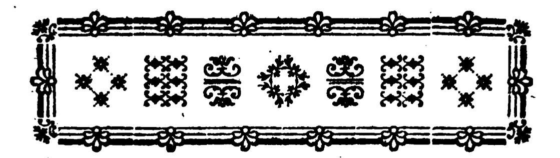
vrages, où rien ne manquoit, parce qu'un ſeul étoit défectueux? Non, non; il a penſé ſûrement avec plus de ſageſſe, & puiſqu'il a jugé à propos de conſerver la Salle aux pendules, il n'aura eu garde de réprouver les anciennes, ſi ſolides, ſi régulières, ſi magnifiques, ſi miraculeuſes. Non, encore un coup, diſent-ils, c'eſt une erreur: mais trop de précipitation à juger ſur les premières apparences a fait illuſion à quelques-uns. Ils ont été les témoins de la deſtruction d'une machine vicieuſe; ils ont cru que toutes alloient avoir le même ſort, & après la chûte de celle-ci, voyant les autres ſe montrer dans leur première beauté, l'idée qu'ils s'étoient faite qu'elles avoient dû toutes être détruites ſans diſtinction, les leur a fait prendre pour des pendules neuves.

Prononcez maintenant mortels, ſi vous l'oſez, entre ces deux différentes opinions, ces raiſons, ces apparences contraires. L'ouvrier a-t-il en effet détruit tant d'ouvrages admirables, quoiqu'il n'y en eût qu'un de défectueux, & s'il l'a fait, ſa conduite n'eſt-elle pas bizarre & inconſéquente? Vous pouvez décider: mais ne le faites qu'aprés un mûr examen,

tout si par hazard vous êtes persuadés, au dernier des jours de la terre, Dieu doit ruire tout l'univers. Car l'habile & puis-t ouvrier dont il s'agit ici, pourroit bien tre que Dieu lui-même,



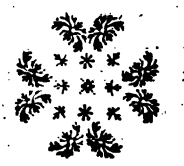
LIVRE QUATRIEME.



I.

C'est dans le païs des Fables, que la Mer parle, que les Eléments ont des oreilles pour entendre, que les Montagnes enfantent, que les Oiseaux, les Quadrupédes, les Arbres, les Rochers, les Mouches & les Vermisseaux s'entretiennent ensemble, & nous servent de Précepteurs. La Vérité s'y montre sous l'apparence d'un Songe; on y voit voler des Dragons, & de nombreux bataillons de Gruës s'acharner au combat, contre un armée entière de Pigmées. Tout ce que l'imagination humaine a pu jamais se figurer (possible, ou non) dans un de ces mondes qu'elle aime à enfanter, se réalise, & l'on croit qu'un si merveilleux appareil est mis en œuvre pour nous amuser; mais l'amusement lui-même n'est fait que pour *emmieller les bords du vase*, où sont contenuës

la Morale & la Vérité ; le Lecteur, heureusement séduit ne prend garde, au premier moment, qu'à la superficie flatteuse de ce qui lui est offert. Il rit des fourberies du Renard : mais le moment d'après il s'apperçoit quelquefois en rougissant, que c'est de lui-même qu'il vient de rire. Les fables dénuées d'instruction ne sont que de misérables rêveries, & ne remplissent la tête que de vent. Telles sont celles que les *Arabes* & les *Persans* ont forgées, lorsque la tête échauffée des ardeurs du soleil, ils ne voyent de quelque côté qu'ils se tournent, que des génies, des monstres & des géants. Le laid Esclave de *Xantus* a le secret de se rendre plus utile en deux heures, qu'ils ne le font en *mille & un jours*, & *mille & une nuits*, & si l'on s'en rapporte au témoignage du savant *Morhof*, le *Renard* de la *Vulpiade* ne céde guères en sagesse au plus prudent des Héros du Chantre divin de *l'Iliade* & de *l'Odyssée*.



II.

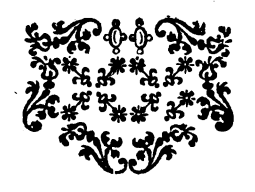
II.

La Lune & la Comète.

Le tems qui préside à l'alternative des ténèbres & de la lumière, venoit de chasser celle du jour, de la partie du globe que nous habitons, & la nuit couvrant de ses alles humidès les côteaux fleuris, répandoit ses pavots sur notre Hémisphère. La lueur des Astres perçoit cependant à travers son voile épais, & la face argentine de la Lune en dissipoit en partie l'obscurité, tandis qu'une Comète faisant route assez près d'elle, dirigeoit sa course oblique vers les étoiles du midi. Es-tu instruite, lui dit la Lune, des discours terribles qu'on débite sur ton compte, parmi des peuples entiers qui habitent ce globe opaque que tu vois là-bas? On t'y regarde comme une Messagère de malheur; on prétend que tu traînes après toi la peste, la famine & la guerre; ton aspect effraye touts les humains; il y en a même (& ceux-là prennent le nom de Philosophes) qui te voyant suspenduë au-dessus de leurs têtes, craignent de ton choc & de ta mal-adresse l'écroulement prochain de tout l'Univers,

Quoi? l'on tient de moi touts ces mauvais propos! Tu n'y penses pas assurément, répondit la Comète toute étonnée; moi! j'annoncerois la peste ou la guerre! Hé! Ces gens-là savent-ils seulement que j'existe, pour me rédouter ainsi? S'ils le savent, répliqua la Lune? Assurément, ils le savent. Touts les pas que tu fais sont comptés; le chemin que tu vas tenir est déterminé, & l'on a déjà prédit l'instant, où ta queuë brillante paroitra sur l'horison, lorsque tu reviendras sur tes pas. En ce cas, interrompit l'Astre chevelu, ils connoissent aussi la distance prodigieuse qui est entre nous; comment puis-je donc leur être si rédoutable? Ha! comment? on a remarqué que, lorsque tu t'es approchée du Globe de la Terre, il est quelquefois survenu des maladies épidémiques, de la disette, ou qu'il y a eu bien du sang répandu; on ne savoit qui en charger, & l'on s'en est pris à toi. Il est vrai que ces fléaux n'affligent que trop souvent les malheureux mortels, dans les tems mêmes où tu te perds à leurs yeux dans les espaces immenses de la Sphère supérieure; mais n'importe; c'est toujours toi qu'ils en rendent responsable, dès qu'ils peuvent t'appercevoir. Alors la Comète perdit patience: Engeance de calomniateurs, s'écria-t-elle en colère, connoissez-vous seule-

nt mon origine & ma destination? Ha!
quelles horreurs ne devez-vous pas vous
ırger, les uns les autres, si les étoiles
mes du ciel ne sont point à l'abri des traits
vos langues empoisonnées?



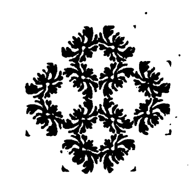
III.

Les Cerfs.

Un Cerf vigoureux & robuſte ſe promenoit après la muë dans les gras pâturages d'un vallon délicieux, ſuivi de toute ſa famille, femme, enfants, neveux & couſins. La troupe arriva bientôt à vuë d'une terre enſemencée, où l'herbe commençoit à poindre, mais elle fut obligée de s'arrêter, d'autant qu'entre les buiſſons, où elle faiſoit halte, & le bled naiſſant, il y avoit un bourbier formé de neiges fondues, & de feuilles de bouleau. Mes enfants, leur dit le Cerf, il faut me ſuivre au petit pas, ou vous aller vous embourber. Il paſſa le premier avec beaucoup de précaution, les autres l'imitèrent, & touts ſe tirèrent heureuſement d'intrigue, à quelques éclabouſſures près, qui donnèrent lieu à bien des railleries. Un Faon ſurtout, qui étoit reſté en arrière, ne pouvoit ſe laſſer d'en plaiſanter. Meſſieurs, leur crioit-il en ricannant, il me ſemble, qu'il n'étoit pas beſoin d'y faire tant de façons, pour vous accommoder de la ſorte; vous voilà touts bien propres, & il n'y a, ne vous en déplaiſe, que des truyes au ſortir de leur bauge,

qui foient mieux ajuftées. Regardez un peu ; vous allez voir, comme je vais m'y prendre. Il parle & s'élance ; on eût dit au fifflement de l'air que c'étoit une balle de moufquet. Mais qu'arriva-t-il à notre jeune étourdi ? Vous croyez peut-être qu'il vint à bout de franchir ce mauvais pas ? Point du tout ; il refta à moitié-chemin & s'en mit jufqu'aux oreilles.

Songez à confulter vos forces, & gardez-vous de vous moquer de ceux qui font des faux pas, que vous ne foyiez au-delà de l'endroit, où ils ont bronché.



****

IV.

Le Fusil & le Lièvre.

Un Chasseur dormoit dans un champ d'avoine, la tête appuyée sur son bras qui lui servoit d'oreiller; son Fusil chargé de grosses dragées étoit bandé à ses pieds. Un Lièvre timide l'apperçut & prit la fuite; mais il se rassura bientôt, vint flairer l'arme meurtrière, & la heurta même du bout du nez. Retire-toi, téméraire, lui dit le Fusil, d'un ton menaçant; ignores-tu, qu'il ne me faut qu'un clin-d'œil pour t'envoyer en l'autre monde; la foudre que je porte en mon sein, fait trembler le Lion, le Tigre, l'Ours, le Sanglier & le Taureau, touts animaux bien plus courageux & plus prudents que toi. Tu te trompes, lui répondit la bête aux longues oreilles; tes menaces ne feroient pas fuir un lapreau; c'est ton maître que nous craignons touts; quand il a l'œil au guet, il n'y a point d'animal qui ne se tienne sur ses gardes devant toi; mais quand le sommeil abbaisse ses paupières, nous savons que tu n'es point à craindre.

Les loix & l'appareil des supplices ne servent de rien, quand les Magistrats sont endormis.

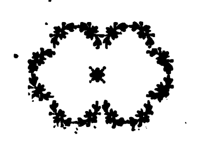
V.

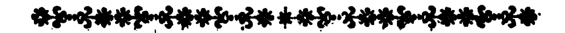
Le Renard & la Marte.

Un Renard, long-tems fameux par ſes exploits, & qui s'étoit rendu la terreur des poulets & des païſans des environs qui ſe mêloient d'en élever, fit un jour prier la Marte ſa voiſine de paſſer chez lui, pour parler de leurs petites affaires ſans riſquer d'être interrompus. Ma chère amie, commença-t-il à lui dire, je deviens vieux, & comme tu vois, je ne ſuis plus guères en état de faire la guerres aux poules. Ce n'eſt pas que je n'aie encore bon pied, mais un maudit rhume de cerveau m'émouſſe l'odorat, & je ne puis plus ſuivre du nez, comme je faiſois, la piſte de mon gibier. Le ſens qui commence à s'affoiblir en moi, eſt chez toi, dit-on, d'une fineſſe exquiſe; il faut nous arranger, ma voiſine; il faut que tu me ſerves de guide, & nous ferons enſemble de bons coups. Vous n'avez qu'à commander, mon cher Monſieur; je ſuis tout à votre ſervice, répondit la voiſine, & en effet, je me flatte que je ne vous ſerai pas inutile; je defie au gibier de me donner

jamais le change, & il n'y a Pigeon, Poule, Coq ou Poulet, que je ne ſente d'un quart de lieuë. Pendant que la voiſine parloit, les regards du voiſin ſe portèrent par hazard ſur ſon muſeau, où les gencives étoient abſolument découvertes; & où l'on ne voyoit plus de narines. Qu'eſt-ceci; demanda le Renard, preſque découragé? Rien, rien, reprit-elle. Comment! rien? Je vous dis que ce n'eſt qu'une bagatelle. Mais encore? Hé bien, puiſque vous voulez le ſavoir, c'eſt Griffon, le chien de cette ferme que vous voyez, qui m'a ſi bien accommodé. Le Maraud m'a déchiré toute la lèvre. Ha! Dieu te conduiſe, mon enfant, s'écria Maître Renard; je vois bien, que nous ne ferions pas fortune enſemble, car je n'ai plus le nez bien-fin, & il ſe trouve que tu n'en a pas du tout.

Si quelqu'un veut entreprendre de redreſſer ceux qui s'égarent, il faut qu'il ſoit lui-même exempt des foibleſſes qui pourroient l'écarter du bon chemin.





VI.

Le Mulot.

Un Mulot étoit possédé du Démon de l'avarice. Jamais animal n'avoit été si chiche; il ne parloit que de son grenier; il ne rêvoit que de son bled; son idole étoit le profit, son but unique de s'enrichir en se dérobant touts les jours quelque chose sur les besoins les plus indispensables; il se plaignoit la bouchée qu'il étoit obligé de manger de tems en tems pour se soutenir, & ne dinoit avec appetit, que lorsqu'il dinoit en ville. Le ladre laissa mourir de faim sa femme; outre l'épargne, c'est qu'il en devoit hériter. Quelle infamie! Tout le monde fut scandalisé, & le coupable mis en justice; le Conseil des Mulots connut de l'affaire; le crime fut avéré; des témoins irréprochables le lui soutinrent à la confrontation, & le Mulot lui-même ennuyé de languir dans un cachot, convint volontairement du fait. Il n'en falloit pas tant pour sa condamnation; rien n'étoit plus capable d'arrêter le cours de la justice, & il étoit déjà pendu dans l'imagination de bien des gens,

tant on se croyoit sûr qu'il n'en pouvoit échapper. Mais l'arrêt porta qu'il seroit élargi sur le champ; *& attendu*, ajoûtoit-il en finissant, *qu'il conste sur les aveux de l'accusé que sa femme a péri par son avarice, & par la crainte qu'icelui a toujours eue de manquer du nécessaire, nous lui accordons une gratification de deux boisseaux de bled, pour le mettre en état de se mieux traiter à l'avenir*, ET CELA COMME EST DE DROIT ET JUSTICE (*). Le peuple *Mulot* eût volontiers lapidé les Juges. Quel est le scélérat, s'écrioit-on, qu'on osera desormais condamner à mort, si l'on épargne celui-ci? Comment? On ne se contente pas de traiter en affaire minutieuse, l'assassinat d'une épouse! On récompense encore le Meurtrier, à qui l'on feroit grace de ne l'envoyer qu'à la potence! Mais notre Avare se moqua des cris du peuple; il serra dans son grenier le présent qu'on venoit de lui faire, & se mit en sentinelle à la porte; il craignoit de le voir diminuer, s'il y touchoit; il craignoit qu'on ne le volât, s'il cessoit un moment d'avoir les yeux dessus; il en perdit le sommeil, le boire & le manger; il mourut enfin au pied de son trésor, & c'étoit à ce supplice que *la Cour* l'avoit condamné.

(*) Termes de bareau qui terminent touts les jugements des Tribunaux Allemands.

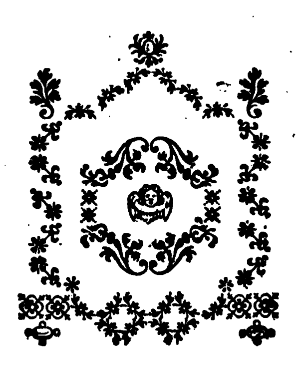
VII.

Les Souris.

Dans un Cercle de Souris, un jeune Raton contoit dernièrement ſes voyages & ſes avantures. Il parloit pompeuſement de tout ce qu'il avoit vu, goûté, tâté & entendu, de tout ce qu'il avoit rencontré, bu & mangé, ſous les voutes obſcures qui ſervent à couvrir les greniers. Oui, continuoit-il, dans pluſieurs de ces greniers, il y a de certains animaux qui *parlent* comme des Souris; ils nous reſſemblent du muſeau à la ceinture; ils ont nos oreilles & notre peau veloutée. Mais voici le merveilleux : écoutez-moi bien, & croyez que je ſuis incapable de vous en impoſer. Ces animaux s'enveloppent entièrement, quand ils veulent, dans certains petits manteaux de couleur brune, à l'aide deſquels, on les voit voler, comme des oiſeaux. Ho! le petit ſot! s'écrièrent alors deux vieillards expérimentés; hé! c'étoient des Chauve-ſouris qu'on peut voir ici à tout moment. Vraiment, on avoit bien affaire de t'envoyer voyager dans *les greniers*

étrangers, pour y faire des observations si curieuses.

C'est ainsi que bien des voyageurs dissipent leur patrimoine pour aller voir à *Paris* ce qu'ils pourroient voir sans se mettre en dépense, & sans sortir de chez eux.



VIII.

L'Esprit follet.

Le tems vient à bout de broyer l'acier & le marbre; sa lime réduit en poussière les trônes, la beauté, les glaives victorieux & les livres; il renverse les mausolées, & sa dent détruit jusques aux préjugés. Aujourd'hui il n'y a plus de vuide dans l'Univers; aujourd'hui la terre osè braver les anathèmes, & tourner autour du soleil. On ne plonge plus de sorcieres dans l'eau, on n'en livre plus aux flammes, & l'Inquisition ne me défend plus de marcher pied-contre-pied sur des antipodes. Vive le tems, où nous sommes! Si nos pères, comme on nous le fait croire, avoient moins de vanité que leurs enfans, aussi avoient-ils moins de lumières. Mais rappellons encore une fois ce Siècle, où la troupe ordinairement mal-faisante des revenants & des lutins avoit sa résidence habituelle sur la terre; où le Moine bouru faisoit son remu-menage durant l'obscurité des nuits; où la femme blanche s'amusoit à tirer la couverture du fils de la maison; où le Cochemar venoit oppresser la jeune fille, sans lui laisser la force de crier. On dit qu'en

ce tems un Esprit follet trouva bon de s'établir en certain chateau. Ce follet n'étoit pas plus haut qu'un nain; il avoit l'air passablement antique & sa frisure hérissée ressembloit assez à un balai retourné ; du reste , c'étoit un honnête lutin, s'il en fut jamais. Il est vrai qu'il étoit le mortel ennemi des railleurs, & que lorsqu'on s'attaquoit à lui, il avoit coutume de répondre par de bons soufflets, par des coups de pied aux os des jambes , & quelquefois par une grêle de pierres : mais on le trouvoit très-serviable, & très-utile dans les apartements, à la cuisine & à l'écurie , & toutes ces occupations ne l'empêchoient pas de se rendre visible & de faire de tems en tems sa cour au Seigneur Chatelain. Avec cela, notre Pigmée se méloit aussi de prophétiser, & jamais il ne mouroit qui que ce fût de la famille de son hôte, qu'il ne se fit voir d'avance en pleureuses; ainsi ce follet charitable cherchoit à se distinguer par ses services & par des avis importants de la maligne canaille qui a mis le peuple *follet* en si mauvaise réputation. Je ne veux citer de lui qu'un seul trait qui, selon moi, *Dame le pion* à tout ce que la gent lutine a jamais fait de bons tours. Tout le monde fut allarmé dans le chateau, en le voyant paroître un jour dans le deuil le plus exact & le plus régulier. Son

chapeau rabattu couvroit l'original tout entier; son crêpe ne finissoit point, & l'on le voyoit traîner encore à terre, quelques minutes après avoir perdu de vuë celui qui le portoit. Tout cela annonçoit la mort prochaine d'un personnage important; les uns trembloient pour le Seigneur lui-même, d'autres pour son fils unique, d'autres s'imaginoient qu'ils étoient touts deux également menacés. Au milieu de l'inquiétude générale & tandis qu'on se tuoit à deviner le nom de la prochaine victime du trépas, le Chien favori du Seigneur vint à décéder. Le Seigneur fut indigné, comme on peut croire. Comment, dit-il au Lutin, la première fois que celui-ci se présenta devant lui, tu veux compter un Chien au nombre de mes parents? Ne te fâches point, interrompit le Follet, & dis-moi, si ce chien n'étoit point l'objet de tes caresses les plus tendres? Te reposois-tu sur quelque autre du soin de le nourrir? Ne le faisois-tu pas coucher dans ton lit? N'étoit-ce point l'ami de ton cœur, & le charme de ta vie? Quelqu'un partageoit-il avec lui tes complaisances & tes attentions? Tu ne dois donc pas être surpris que je l'aie pris pour ton frère, ou du moins pour un de tes Cousins germains. Le Maître du logis n'eut rien à répli-

quer, & quitta la partie plein d'une confusion dont il fit son profit dans la suite.

Songeons à l'imiter & n'oublions jamais, que c'est cesser d'être homme, que d'aimer les bêtes plus que les hommes.



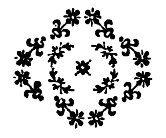
IX.

IX.

Les Enfants.

Deux Enfants jouoient un jour au pied du Pic de Teneriffe. Ils prirent la résolution hardie de faire preuve de leur agilité, en escaladant la cime de la montagne; mais à peine eurent-ils monté dix pas, que se trouvant sur un petit *plateau*, ils s'écrièrent avec des transports de joie: Ha! quel plaisir! nous voilà déjà arrivés au sommet.

J'entreprends le voyage du païs de l'Erudition, disoit, tout bouffi d'arrogance, un jeune homme nouvellement affranchi de la férule; & moi celui de la sagesse, répondoit son Camarade; mais ils avoient fait à peine chacun dix pas qu'ils s'écrièrent à l'envi: Regardez-moi, mortels; *Je suis un Savant. Je suis un Sage.*



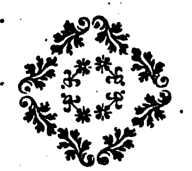


X.

Caron & Mercure.

Le Nautonier des Enfers, le vieux Caron étoit devenu bien riche. En quatre ou cinq mille ans un Batelier privilégié peut considérablement épargner, surtout s'il est bon ménager, comme celui-ci, qui n'entretient aucun Domestique, qui ne va jamais au cabaret, & qui n'a pas encore usé un habit, depuis qu'il est dans l'emploi. Maître Caron résolut de placer ses deniers & de s'acheter un bien fonds dans l'Elisée. Mais il faut de l'argent de bon alloi pour ces sortes d'acquisitions, & ses *honoraires*. lui rentroient en argent *de billon*. Un jour donc qu'il étoit sur *le Styx* à recevoir un convoi d'ames nouvellement arrivées, que Mercure lui amenoit, il le pria, en qualité de Dieu des marchands & des filous, de lui changer sur la terre une partie de ses mauvaises espèces en bon argent. Il ne pouvoit mieux s'adresser; Mercure est, comme chacun sait, un Dieu fort complaisant. Il prit son vol vers la Germanie, un peu moins léger que de coutume, & chargé de cuivre monnoyé. Les Juifs & les Princes l'en débarrassèrent bientôt, moyen-

nant un gain raiſonnable ſur le change, & il retourna aux enfers, emportant avec lui toutes les bonnes eſpèces de nos provinces. A compter de cette malheureuſe époque nos villes ſont infectées de je ne ſais combien de milliers de mitraille, l'or, & l'argent ſont aux enfers, & les Dieux du païs en prêtent à uſure aux ombres néceſſiteuſes.





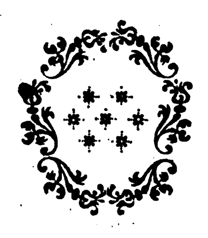
XI.

Les deux Lapins.

Deux Lapins se reposoient au bord d'un Terrier, à l'ombre d'un arbre. L'un étoit le Maître du Logis; l'autre un convive étranger. Après s'être bien délassés, ils se mirent à badiner ensemble sur l'herbe molle, & à fouler plus d'une petite fleur qui n'étoit éclose que du matin. Tandis qu'ils capriolent à droite & à gauche, le convive apperçoit par hazard je ne sais quel objet étranger qui l'inquiète. Il lève la tête, pointe l'oreille, met l'œil au guet, & voit distinctement un Chasseur qui l'ajuste, & qui semble prêt à lui tirer un coup de fusil; il ignoroit que ce n'étoit qu'une statuë. Voilà mon poltron à suër à grosses gouttes. Le voilà qui n'ose rester en place, ni en changer. Enfin son Camarade remarque son trouble. Qu'as-tu, mon ami? Tu trembles! lui dit-il, en tremblant à son tour. Quel est donc le sujet de ta crainte? Vraiment, répondit l'autre, je crains pour ma peau. Ne vois-tu pas ce Chasseur qui me couche en jouë? Ha! si ce n'est que cela, tu peux te rassurer, répliqua le premier; il n'a pas fait encore le moindre mal aux La-

pins du voiſinage. Apprends, que ce Chaſ-ſeur, dont l'attitude t'épouvante, eſt en joué au moins depuis que je ſuis au monde.

Les menaces d'un ennemi ſans pouvoir ne ſervent qu'à faire rire ceux qu'il croit intimi-der.



XII.

Le Rossignol & le Pivoine.

L'honneur de la Gent volatile, le Rossignol, piqué d'une louable curiosité, voulut connoître les païs étrangers, & quitta pour un tems sa patrie. La forêt sembla déserte à son départ; tout y respiroit la tristesse, & ses jaloux seuls y connurent la joie. Un jeune Pivoine, beau par excellence, voulut être de la partie, & n'eut garde de manquer une si belle occasion de se montrer dans le monde. Si le Rossignol eut pu porter envie aux agréments d'un autre oiseau, il eût été jaloux de ceux de son nouveau Camarade. L'acier brûlant dans la fournaise étoit d'un rouge moins vif, que celui qui brilloit sur sa gorge; le jais le plus luisant n'étoit point comparable au noir lustré de sa tête mignonne; son ventre & son dos étoient du plus beau gris cendré; en un mot, peu d'oiseaux pouvoient se vanter d'être habillés d'aussi bon goût, & bien des jeunes Etourneaux s'en font accroire à moins. A l'aide de leurs ailes légères, nos voyageurs traversèrent des lacs & laissèrent derrière eux montagnes & vallons. Ils avoient déjà volé une grande jour-

née, lorsqu'un bois touffu s'offrit à eux; c'étoit une vuë bien agréable pour des oiseaux fatigués, comme ils l'étoient. Ils s'y abbatirent & se perchèrent sur la première branche. A peine ils commençoient à y reprendre haleine, que sur le récit de ceux qui avoient été témoins de leur arrivée, ils virent les cohortes emplumées des citoyens du bocage former un cercle autour d'eux. C'est la voilure qui dirige le cours d'un vaisseau; c'est une parure bigarrée, c'est la richesse des habits qui font arriver les oiseaux & les hommes à une certaine considération. Toute l'assemblée fut en extase à la vuë de la magnificence qu'étaloit le Pivoine dans son ajustement. Ha! disoit-on, que de talents doit réunir un jeune Seigneur de si grand air! Pour le Rossignol, on n'y faisoit pas autrement d'attention, & l'on croyoit l'honorer beaucoup de le prendre pour un des gens de son Camarade. Je ne puis me lasser de répéter que cette erreur est aussi commune aux païs des oiseaux que parmi nos petits-maîtres, & que c'est par la coquille qu'on y juge du noyau. On pria le Pivoine de chanter, & l'on se préparoit à crier miracle. Il chanta, & l'auditoire trompé dans son attente, en rit le plus discrétement qu'il lui fut possible; sa voix étoit sourde, aigre, traînante & monotone, &

l'on comprit la sottise que l'on avoit faite de ne s'arrêter qu'à l'extérieur. Le Rossignol se fit entendre à son tour. L'admiration, la joie, l'attendrissement passèrent à son gré dans l'ame de touts ceux qui l'écoutoient ; l'envie même ne put lui réfuser des éloges ; ignorants, connoisseurs, tout fut également enchanté de son chant divin. Etranger, s'écrièrent touts les oiseaux d'une voix unanime, le charme de tes accents emprunte, s'il se peut, un nouveau prix de la simplicité de ton plumage.

C'est ainsi que l'extérieur modeste relève l'excellence d'un génie supérieur, & que l'air avantageux ne sert qu'à rendre un sot plus méprisable.



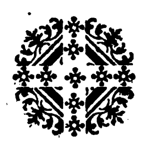


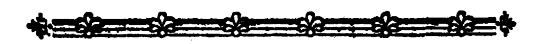
XIII.

Le Chameau.

Un Chameau étoit à genoux devant son maître qui le chargeoit de sacs, ballots, caisses pésantes. L'honnête animal laissa tout arranger sur son dos d'un air de bonne volonté très-édifiant. Quand il sentit que la charge étoit suffisante, il se leva; mais le maître le força bien-vite à se remettre, & la pauvre bête fut presque écrasée du poids des nouvelles marchandises qu'on entassoit sur elle sans ménagement. Il voulut se relever pour la seconde fois; mais les reins lui plièrent, il retomba, & la charge fut renversée.

C'est à vous, que ceci s'adresse, ô vous qui avez à instruire des enfants. Gardez-vous bien de les surcharger, & souvenez-vous que *qui trop embrasse, mal estreint*.





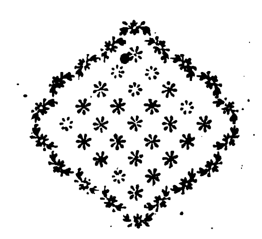
XIV.

Le Lion & le Bouc.

Le Lion fe réveilla de mauvaife humeur; l'hiftoire ne dit point, s'il avoit eu le *Cochemar*, ou fi quelque autre raifon avoit troublé fon fommeil. Le Renard & l'Ours prirent le parti de fe cacher, car en ces occafions leur vie n'étoit point en fûreté. Le Bouc feul eut l'imprudence de demeurer; il entendit fa Majefté pefter, rugir, en un mot, *faire le Diable à quatre.* Il n'y eut point d'imprécation qui n'eût fon tour, & il vouloit que la forêt & touts fes habitants tremblaffent devant fes dents carnaffières. Après *s'en être donné à cœur joie*, il demanda au Bouc d'un ton foudroyant, quoiqu'un peu moins furieux, de quoi il s'avifoit de lui faire vifite à pareille heure? Le pauvre Bouc crut pouvoir le payer de bonnes raifons; la juftice, la néceffité étoient fon excufe; auffi le Tyran, voyant qu'il n'avoit rien à répliquer, fe jetta-t-il tout d'un coup fur lui en criant à perte d'haleine: Comment, Scélérat? Comment, Pendard? As-tu bien la hardieffe de te préfenter devant nous avec une

barbe, toi, qui ne dois point ignorer, qu'il y a longtems, que nous avons pris les barbes en guignon ? Quelle audace ! Quel attentat ! Et je ne me vengerois pas d'une si grande témérité ? Une barbe, malheureux ! une barbe ! & la mort du Boue termina la scène.

La colère d'un insensé s'enflamme d'autant plus qu'on lui fournit moins d'aliments, & il enrage précisément de ce qu'on ne lui donne aucune raison d'enrager.



XV.

Le Colin-Maillard.

Quatre espiègles d'Ecoliers, fieffés polissons, s'il en fut jamais, s'amusoient à sauter & gambader dans la cour d'une maison de campagne. L'un d'eux proposa de jouer à *Colin-Maillard*; touts convinrent que c'étoit bien pensé, & qu'il falloit tirer *à qui le seroit.* On tire, & celui-sur qui le sort tomba, fut obligé de courir les yeux bandés & de tâcher d'attraper quelqu'un de ses Camarades qui couroient aussi pour lui échaper. Mes amis, leur dit *le Colin-Maillard*, n'oubliez point, s'il vous plait, la régle du jeu; s'il m'arrive de tourner mes pas vers quelque endroit dangereux, & surtout si vous me voyez approcher du pilier qui est contre la porte, ayez soin de crier: gare *le pot-au-noir.* Ils lui répondirent touts: Va toujours, & ne te mets pas en peine; nous n'avons garde d'y manquer; & le voilà qui étend les bras avance & chancele; puis il s'arrête & demande: Suis-je près du pilier? Non, non; tu en es bien loin. Il poursuit, revient sur ses pas sans s'en appercevoir, marche quelquefois à reculons comme les écre-

viffes ; & fait tant qu'il fe trouve vis-à-vis & à deux pas du maudit pilier, en s'informant toujours s'il en approche? Ho! que non; ne crains rien, lui répétèrent les petits fourbes; & le pauvre enfant, qui en fut la dupe, fit un faut en avant & y donna du front avec tant de violence, qu'il en fut tout *abafourdi.* Menteurs & méchants que vous êtes, s'écria-t-il en pleurant & tenant à deux mains fa tête meurtrie, il ne tiendra pas à moi que vous n'ayiez le fouët d'importance, pour vous payer du beau tour que vous m'avez joué, & je confens à être fouëtté moi-même, fi je fuis jamais affez fot pour me fier à vous.

Homme (qui que tu fois) c'eft toi qui es cet enfant, & qui jouës à *Colin-Maillard.* Tu es fur le chemin de la mort, fans t'en douter. L'avarice te fait efpérer une affez longue vie, pour amaffer de grands biens; l'ambition te promet des honneurs & le tems d'en jouïr; la volupté te murmure à l'oreille: *L'inftant qui doit nous féparer eft encore bien loin; bien loin.* Tu te fies à leurs flatteufes impoftures; tu avances, les yeux bandés, vers le terme, & tandis que ces traîtreffes te parlent encore & te féduifent, tandis que tu redoubles d'ardeur, pour les fuivre, malheureux, tu te précipites dans la tombe.

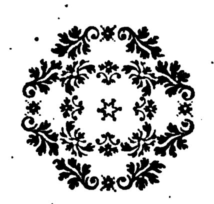
XVI.

La Corneille & la Pie.

Deux vieilles Begueules, deux Sibiles aussi antiques que celles dont on nous dit merveilles, mieux instruites dès leur enfance dans l'art de médire & de calomnier, que leurs devancières dans celui d'annoncer l'avenir, la Corneille & la Pie, étoient absolument inséparables. Elles habitoient le même arbre & mettoient tout leur tems à babiller ensemble & à se moquer du tiers & du quart. Jeunes & vieux passoient sans exception par l'estamine. Elles se brouillèrent pourtant à la fin ; l'instrument de leur brouillerie fut celui de toutes les brouilleries du monde, & le même dont elles savoient si bien s'escrimer ; en un mot, un coup de langue les rendit ennemies mortelles. On conta à la Pie, qu'un Moineau avoit conté que la Corneille avoit bavardé avec le Corbeau aux dépens de sa voisine, & qu'elle s'étoit oubliée jusques à dire qu'il n'étoit pas sûr de rien confier à sa fidélité. Bien ou mal informée, la Pie ne se posséda plus de colère, & du haut de l'arbre (car elle étoit logée au donjon) elle accabla la Corneille de toutes les

injures & de toutes les imprécations dont elle put s'avifer. Celle-ci ne s'en émut pas beaucoup, quoique bien des gens lui confeillaffent de déloger fans trompette. On avoit beau lui repréfenter que la Pie menaçoit de lui arracher les yeux; je vous remercie de vos bons avis, répondit-elle à ces gens charitables; mais il n'y a pas encore là de quoi m'obliger à lever le piquet. Faites-moi cependant le plaifir d'obferver celle qui me déclare une guerre fi ouverte, que je puiffe régler ma conduite fur la fienne. Un mois fe paffa fans qu'on vint lui apprendre rien de nouveau; mais au bout de ce tems on lui rapporta que la colère de la Pie paroiffoit un peu appaifée; qu'elle ne fe répandoit plus en invectives, comme auparavant, fur le conte de fon ancienne compagne, & que même elle n'en parloit plus du tout. En ce cas, repartit la Corneille, ceci commence à devenir férieux. Continuez, je vous prie de prendre garde à ce qui fe paffera, & moi, je vous promets de me tenir *fur le qui vive*! En effet, il fut aifé de s'appercevoir qu'elle commençoit à avoir peur; elle ne fortoit plus que rarement, avec beaucoup de précaution, & rentroit de bonne-heure. Cependant l'année avançoit, & vers le tems de la moiffon les amis de la Corneille accouru-

rent chez-elle, ne se tenant pas de joie. Courage, lui crièrent-ils du plus loin qu'ils la virent; vous pouvez vivre, *paix & aise*, & n'avez plus rien à craindre. La Pie vous rend ses bonnes graces, & l'on n'en sauroit douter, car, encore la semaine passée, elle a dit mille biens de vous. Comment, reprit-elle, toute interdite, elle a dit du bien de moi? Pour le coup, il me faut déménager & je n'ai pas un moment à perdre. Il est sans doute fâcheux d'avoir un ennemi déclaré. Cependant celui, qui sait renfermer son ressentiment, est bien plus à craindre; mais la haine de l'ennemi qui nous loue est plus dangereuse, que celle des deux autres ensemble; je quitte pour jamais la contrée. Adieu mes amis.





XVII.

Le Mari & sa Femme.

Un Mari habitoit avec sa femme un vieux batiment qui fourmilloit de puces. Les pauvres gens souffroient le Martyre, & faisoient peur à voir, tant ils étoient couverts de piquures. La femme fut obligée d'aller passer quelques semaines chez ses parents dans une ville voisine, & dans son absence le mari résolut de mettre tout en œuvre pour se délivrer du fléau qui les tourmentoit. Il feuilleta les livres de secrets & eut enfin le plaisir de trouver dans un de ces livres que les branches de Noyer pendant la sève détruisoient absolument les puces. Le Remède étoit-il bien sûr? Ce n'est pas à présent la question; suffit que le patient le mit en œuvre. On étoit heureusement dans la saison réquise, & mon homme fait un abbatis considérable aux dépens des Noyers du voisinage; il en jonche le lit; il en tapisse la chambre; il se couche & s'endort avec une sécurité parfaite. Apparemment que ses petits adversaires ne se doutoient pas des précautions meurtrières qu'il avoit prises, ou

qu'ils n'en tenoient compte, car ils vinrent l'assaillir sur le minuit avec un rédoublement de furie ; leurs dards lui percèrent la peau en tant d'endroits, qu'un million de plaies n'en faisoit plus qu'une ; il en devint tout bouffi, & n'étoit plus réconnoissable le lendemain. Sa femme, qu'il avoit prévenuë dans ses lettres sur son heureuse découverte, revint de son voyage, & le trouva plus mal qu'elle ne l'avoit laissé. Hélas, mon cœur ! s'écria-t-elle, il n'y a donc pas moyen de nous débarrasser de ces maudites puces ? Es-tu folle avec tes puces ? répondit le Mari ; il y a long-tems qu'il n'y en a plus ici. Ne vois-tu pas ces branches de Noyer qui les ont fait mourir ? J'ai, il est vrai, quelques rougeurs sur la peau. Cela vient d'un vice du sang, & j'ai besoin d'être rafraîchi. Il se rafraîchit si bien, qu'il pensa lui en coûter la vie ; mais il fut impossible de le faire convenir qu'il y eut des puces à la maison.

Ce qu'un Sot s'est une fois mis dans la cervelle, y tient comme une Inscription gravée sur le marbre. Je sais cela, vous dit-il, d'un grand homme : *Cujas* interprête ainsi telle ou telle loi : *Des Cartes* explique ainsi tel ou tel Phénomène. J'ai un bon garant de ce que j'avance, & je m'y ferois hacher.



XVIII.

Damon & Pythias.

Quel eſt le plus grand Tréſor qu'on puiſſe poſſéder au monde, & dans quel endroit de la terre a-t-on quelque eſpérance de le trouver? Telle fut la demande que le Grec Damon fit autrefois à l'Oracle de Delphes, ſi du moins l'on a droit de compter ſur ce que nous en raconte l'hiſtoire des Héros du vieux tems. Le Dieu répondit: Ce tréſor eſt depuis long-tems en ton pouvoir, & tu l'ignores. Prends confiance à ce que t'annonce Apollon; retourne chez toi; tu le trouveras devant ta porte. Imaginez maintenant, avec quelle précipitation Damon revint ſur ſes pas. En queſtionnant l'Oracle, il étoit indiſcret & téméraire, & le voilà devenu intéreſſé. Cependant un doute s'élève dans ſon eſprit. Apollon, dit-il en lui-même, n'auroit-il point voulu ſe moquer de moi? Mais non; la raillerie eſt un amuſement peu convenable à la Majeſté divine. Tout en faiſant ces réflexions, il s'approche de ſon logis; il en voit déjà la porte, & y remarque ſon Ami Pythias qui attendoit ſon retour,

Cher ami, lui cria-t-il du plus loin qu'il l'apperçut, un trésor, le plus précieux des trésors est devant ma porte. Aide-moi vîte; la moitié t'en appartient. Ils s'arment de pioches; ils retournent la terre; ils fouillent; ils creusent; la nuit étoit déjà bien avancée, qu'ils travailloient encore, & n'avoient point pris un moment de relâche, & cependant point de nouvelles du trésor. Mais tout-à-coup Damon d'un air satisfait jette à terre son instrument. Que je suis fou! s'écria-t-il: Ami, cher ami, toi qui m'es attaché par les nœuds de la vertu la plus pure, viens, Pythias, que je t'embrasse! Tu es sans doute le plus grand des trésors, & Damon n'étoit point excusable d'en chercher un autre.

Le Grec n'avoit point tort de parler ainsi. Le plus grand des Trésors est un ami d'une fidélité éprouvée.



XIX.

Le Cheval.

Un Cheval bridé étoit depuis plus de deux heures attaché à la porte d'une maison. Les mouches le piquoient, & ces moments de mal-être tournèrent insensiblement sa pensée sur la dureté de son sort. Y avoit-il dans le monde un Animal plus tourmenté? Plier souvent sous le poids du Cavalier & du porte-manteau; tirer un chariot chargé; tenter l'impossible pour se garantir des coups de foüet, & n'y point réussir; n'oser faire un pas, qu'au gré du maître qui quelquefois ne lui laissoit point le tems d'étancher sa soif; telle étoit la vie pénible à laquelle il se voyoit condamné. Ainsi, disoit-il, il me faut user la vigueur de ma jeunesse dans les travaux de la servitude! Et quel est mon Salaire? Quelques moments de repos dans une écurie; un peu de foin, d'avoine & de paille, & jamais une minute de récréation. Ces idées lui échauffent la bile; il rompt sa bride dans sa colère, il gagne les champs au grand galop, franchit torrents & montagnes, & se réfugie dans une épaisse forêt. Enfin le voilà donc libre! il est vrai;

mais une heure après il y fut dévoré des Loups.

L'état de Servitude eſt dur ſans doute, mais préférable encore à l'état de pleine indépendance, quand on n'y peut vivre en ſûreté.



XX.

La laide Païſanne.

Un pauvre Païſan, de ſept enfants qu'il avoit eus de ſon mariage, ne put parvenir à élever qu'une fille; encore étoit-elle de la figure la plus hideuſe. Vous vous imaginez ſans doute, qu'il eut bien de la peine à la pourvoir. En effet, qui auroit voulu ſe charger d'un objet ſi difforme? Patience; vous allez ſavoir à quoi vous en tenir. Songez que touts les gens à marier ne ſe laiſſent point prendre par la figure. *Un Meneur d'Ours* paſſa dans le village, où elle demeuroit; il la vit, & la demanda en mariage. Le Père étoit un honnête-homme, un homme de la vieille-roche, & qui ne vouloit ſurprendre perſonne. Monſieur, dit-il au prétendu, je dois vous parler naturellement. Vous n'avez peut-être point remarqué que ma fille eſt aſſez mal tournée, & vous ignorez que je n'ai rien à lui donner en mariage? *Beaupère*, répondit l'autre, *ce n'eſt pas ce qui m'inquiète.* Mais elle eſt boſſuë par-devant & par derrière. *Voilà juſtement ce que je demande.* Sa peau reſſemble à du chagrin. *J'en ſuis bien aiſe.* On ne lui

voit point de nez. *Fort bien.* Elle n'a guères que trois pieds de haut. *Encore mieux.* Elle a les jambes en faucille, & les talons en dehors. *Cela est bienheureux!* Tenez; je vois qu'il faut ne vous rien cacher; elle est presque muëtte & tout-à-fait sourde. *Est-il possible*, s'écria le futur? *Mais, vous me ravissez! Il y a long-tems que je cherche une femme à peu près formée sur ce modèle; mais je n'osois trop me flatter de la trouver, & je suis plus heureux, que je m'y étois attendu. Savez-vous que votre fille remplit l'idée de perfection que je me suis mise en tête, & qu'une figure aussi accomplie est très rare, au tems qui court.* Mais je ne vous comprends pas, interrompit le Beaupère! Que voulez-vous faire d'une femme si laide, si malfaite, infirme d'ailleurs & qui n'a pas le sol? *Ce que j'en veux faire? Je roule continuellement le païs, & je gagne ma vie à montrer des monstres. Je mettrai celui-ci dans une boëtte; je le ferai porter avec moi, & je compte bien qu'il fera ma fortune.*

Cela prouve qu'il n'y a point de femme, qui ne soit bonne à quelque chose.



XXI.

Le Hibou.

Maître Hibou, excédé d'ennui & las de vivre en hypocondre, entreprit l'autre jour de visiter les autres oiseaux & de voir bonne compagnie; mais il y fut sifflé, comme un personnage grossier & impoli, ensorte qu'il reprit bientôt de dépit le chemin de son hermitage. Depuis il ne cesse de se déchaîner contre l'esprit du siècle & de faire l'éloge de la solitude.

L'amour de la société nous est inspiré par la nature. Ceux qui frondent le genre humain sont précisément ceux qui ont peu de commerce avec lui. Hé! de grace, Messieurs! Avouez-le franchement; votre dégoût pour le monde ne vient que de ce que vous n'y savez point vivre.



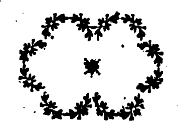
XXII.

L'Escargot & la Cigale.

Un Escargot accablé du poids de sa maison, rampoit à pas lents & s'avançoit avec précaution vers un buisson voisin. L'aiguille d'une montre ne peut aller plus doucement, & le chemin, tout court qu'il étoit, lui paroissoit un long voyage. Quelquefois il mettoit ses cornes en avant, pour assurer & éclairer sa marche; mais le moindre objet suspect les faisoit rentrer au plus vite; quelquefois il s'arrêtoit pour reprendre haleine, tant son fardeau lui étoit à charge. Pendant un de ces moments de repos forcé, il vit une Cigale qui s'égayoit & chantoit dans l'herbe au bord du chemin. Qu'elle est heureuse, s'écria-t-il! Qu'elle est alerte & légère! Elle passe sa vie en chantant & dans une douce tranquillité. Un saut lui suffit pour se mettre en sûreté, tandisque la pésanteur de cette maudite maison qu'il ne m'est point permis de quitter, m'oblige à tenir bon, malgré moi, & à traîner mes jours dans des transes continuelles. La Cigale qui avoit interrompu son chant, pour l'écouter en eut pitié. Elle essaya de la consoler en ces termes: N'envie

point mon fort. Ce feroit plutôt à moi d'envier le tien. Il me faut en bien des rencontres effuyer les injures du tems, & tu as toujours en ta difpofition de quoi te mettre à couvert. Souvent la nuit eft bien avancée, que demimorte de fatigue, je fuis encore à chercher un afyle, pendant qu'il y a plufieurs heures que tu repofes tranquillement au fein d'un fommeil paifible. L'hiver arrive enfin. La neige couvre les Campagnes. La maladie m'affiége ; la faim me preffe ; la mort m'eft toujours préfente ; tandisque tu repofes au fond de ta retraite, où la nature fe charge elle-même de ta fubfiftance. Le bruit que fit un paffant, l'empêcha de continuer. Elle s'éloigna en fautant, & l'Efcargot pourfuivit, comme il put, la route pénible qu'il avoit entreprife.

Cet entretien me rappelle l'idée d'un ménage. C'eft un fardeau qui reffemble affez à celui dont l'Efcargot fe plaignoit ; mais la vie de garçon ne laiffe pas d'avoir auffi fes inconvénients, & il feroit bien hardi de vouloir décider, lequel *de ces deux fardeaux* eft le moins fupportable.



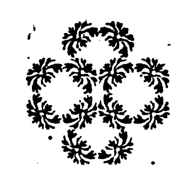
XXIII.

Le Nez de Cire.

Un homme d'un certain âge eut le malheur de perdre son nez; l'histoire ne dit point par quel accident. Un toit sans gouttière, un *Alambic* sans col, un visage sans nez, sont trois choses absolument défectueuses; il fallut donc avoir recours aux nez postiches. On en essaya de toutes les façons, de bois, de carton, de verre; mais on se décida enfin pour un nez de cire qui, coloré d'après nature & moulé exactement sur le nez défunt, n'avoit rien qui choquât la vuë. Il se rendit plein de joie dans une Salle, où sa famille étoit assemblée, avec ce membre nouvellement acquis. Que vous en semble mes Enfants, leur demanda-t-il? Regardez-moi avec attention. Ce nez ne me va-t-il pas bien? Fort bien, répondit l'Aîné; mais il me semble qu'il n'est pas tout-à-fait droit. Ce n'est rien, j'y vais remédier; & il le presse du pouce pour le redresser. C'est trop; c'est trop; prenez garde, mon frère, dit le Cadet; il est trop à gauche à présent. Rangez-vous & me laissez faire. Miséricorde! vous allez mettre mon nez en

pièces, leur représentoit l'intéressé. Laissez mon nez en paix, je vous prie. Non, non, mon père ; ne craignez rien ; tenez-vous un peu seulement, insiste le Contrôleur. Le bon homme y consentit enfin. Mon Dieu ! que les garçons sont gauches & mal-adroits ! dit la Fille, à son tour. Mon papa, je vous jure que vous avez maintenant le nez tout de travers ; je vois bien qu'il faut, que j'y mette la main. En effet, elle y mit la main, mais à tant de reprises & si adroitement, que le pauvre nez tomba en morceaux. Impertinents, s'écria le vieillard irrité de se retrouver aussi difforme qu'auparavant, ne vous avois-je pas averti de ce qui alloit arriver ? Otez-vous de mes yeux que je ne vous paye avec mon bâton de vos bons offices & de votre dextérité.

Il vaut mieux laisser son enfant morveux, que de lui arracher le nez ; c'est une maxime sage dont les François ont fait un Proverbe, & je crois qu'il seroit ridicule que le nez d'un père n'eût pas le même privilège.



XXIV.

Le Rat des Champs & le Rat d'Eau.

Un Rat des champs & un Rat d'eau se promenoient paisiblement ensemble sur une levée au bord de certain Lac. Pendant leur conversation le pied glisse à l'un des deux. Il veut se retenir à son ami, & l'entraine si bien, qu'ils roulèrent dans le Lac l'un & l'autre. Le pauvre Rat des champs voulut regagner le bord, mais il étoit trop escarpé. Il nagea de son mieux & se débattit dans l'eau quelque tems; mais enfin il y trouva son tombeau; tel fut son sort déplorable. Pour son Camarade, accoutumé dès l'enfance à l'humide élément, il s'embarrassa fort peu de sa culbute. On n'ignore pas, que lorsque la terre *lui fault*, il sait tirer parti de la rivière.

Delà je conclus *qu'il est bon de savoir plus d'un métier.*



XXV.

Le Père & son Fils.

Un riche Fermier avoit un fils, jeune homme, plein d'émulation & de la plus heureuse espérance. Il s'étoit appliqué à l'étude, il avoit pris des degrés, & enfin au bout de trois années, son père eut le plaisir *de le voir revenir d'Exfort* (*) avec des patentes de Docteur. Jugez des transports du bon homme! Le meilleur de ses moutons fut condamné à mort pour célébrer cet heureux retour. Touts les parents du nouveau Docteur, touts ceux qui prétendoient l'être, c'est-à-dire, à peu-près tous les habitants du Bourg accourrurent pour le féliciter: *Soyez le bienvenu, Monsieur le Docteur .... Monsieur le Docteur nous sommes ravis de vous revoir en bonne santé ....* Enfin les compliments dureroient encore, si la vuë d'une table couverte de plats & de bouteilles ne les eût abrégés; on but amplement à la santé de *Monsieur le Docteur.* Ce jour de joie tumultueuse une fois passé, *Monsieur le Docteur*, plus tranquille le lendemain, voulut mettre en ordre ses effets. Il

(*) On diroit en France: *de le voir revenir de Bourges.*

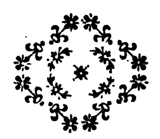
ouvrit sa malle, & en tira entre autres un Livre énorme, dont la grandeur & le poids pensèrent faire tomber le père à la renverse, de pur étonnement. Hé! mon enfant, lui dit-il, apprends-moi, je te prie, à quoi peut être bon cet épouvantable volume? C'est à lui, répondit le fils, c'est principalement à la masse prodigieuse qui le distingue, & qui vous effraye, que je suis redevable du titre d'honneur dont on m'a décoré. Ha! c'est un livre que ce livre là! C'est, mon père, ce qu'on nomme *le Corps de Droit.* Ces grands caractères que vous voyez au milieu des pages s'appellent le *Texte*, & le *Texte* est peu de chose; mais, regardez-bien en bas, & sur la marge, à droite & à gauche, cette petite impression; voilà l'essentiel; voilà ce qu'on appelle *la glosse*; voilà proprement la quintessence *du droit*, & de quoi le faire au besoin *tortu*, moyennant les tournures ingénieuses que les *Jurisconsultes* ont données au *Texte.* Nous y trouvons le secret de rendre équivoque l'innocence la plus évidente, nous y trouvons celui *de changer le noir en blanc & le blanc en noir.* Le père étoit tout oreille & l'Orateur très-content de son attention. Ils dînèrent paisiblement ensemble, & le fils sortit après dîner pour faire des visites. Dès qu'il eut tour-

né

né les talons, le père demeuré ſeul au logis ſe hâte de retrouſſer ſes manches juſques au coude, & ainſi diſpoſé au combat, il a l'effronterie de braver *Juſtinien* dans ſon Sanctuaire, en la préſence, &, qui pis eſt, en la perſonne de ſes prêtres; il porte une main profane, armée de ciſeaux, ſur *ce Corps de Droit* vénérable; il coupe, il met en pièces, il ſépare du Texte cette Gloſſe ſi néceſſaire & ſi vantée, avec une fureur dont le ſeul ſouvenir me fait dreſſer les cheveux à la tête; il pourſuit ſans quartier ſes attentats; le fer ſacrilège paſſe impunément d'une page à l'autre, & la foudre inutile repoſe, au lieu de punir cet horrible forfait. Enfin *Monſieur le Docteur* revient à la maiſon, & mettant le pied dans ſa chambre, il ſe croit au milieu d'un champ de bataille, couvert des membres épars & mutilés de ſes amis. Ici la tête *d'Accurſius*, grinçant encore ſes dents aiguës; la langue, acérée comme un canif, en avoit été ſéparée, & fretilloit auprès ſur la pouſſière; là les doigts longs, noirs & crochus de *Baldus* (c'étoit au moins ſous cette forme que ſon imagination vivement frappée, lui repréſentoit ces objets pitoyables.) Hélas! mon père, s'écria-t-il, par quel crime ai-je mérité un traitement ſi rigoureux? Ha! ſi vous n'étiez pas mon père .... Tais-toi, interrom-

pit brusquement le Vieillard; tu n'es qu'un sot de te formaliser de ce que je viens de faire. Cette Glosse ingénieuse, que je viens d'immoler à mon ressentiment, ces interprétations subtiles de la Loi, ces chicanes, ces fourberies autorisées viennent de me coûter mon jardin, dont un fripon de voisin s'est avisé de me disputer la propriété; elles avoient cependant leur domicile chez un homme de loi qui demeure à l'autre extrémité du Bourg; juge de ce qui seroit arrivé, si je les avois souffertes auprès de moi & sous le même toit, au lieu *de les faire passer au fil de mes ciseaux*; je n'aurois eu qu'à dire adieu *à la Cour & à toute la maison.* (*)

(*) *La cour & la maison*, expression proverbiale de la langue allemande, qui signifie *tout ce qu'on posséde.*



XXVI.

Le Bouc & l'Ours.

Un jeune Bouc tenoit peu de la ſtupidité qu'on attribue à ſes pareils; il étoit ruſé, comme un Renard, léger comme un Chevreuil, mais étourdi & volontaire comme une Chèvre. Il s'écarta un jour, quêtant ça & là quelque friandiſe, & grimpa d'un air délibéré le long d'une côte très-eſcarpée. Il trouva au ſommet une caverne profonde, & fut aſſez fou pour y vouloir pénétrer; mais il étoit à peine à l'entrée, qu'un Ours en ſortit bruſquement, & le fit treſſaillir; jamais ame de bouc n'eut ſi belle peur. Que viens-tu faire ici? lui demanda l'Ours. Ha! répondit le Bouc tout tranſi: je cherchois un aſyle contre un Lion qui me pourſuit; il eſt ſur mes talons & nous allons touts deux en être dévorés. L'Ours eut peur & ſe ſauva, (les méchants ſont aiſés à intimider) & le Bouc regagna heureuſement le troupeau.

Mentir n'eſt jamais le parti le plus honnête; mais c'eſt quelquefois le plus ſûr.

XXVII.

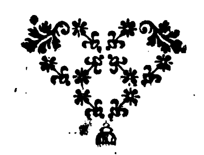
Le Sauteur.

Sur un vaste Théatre, dressé dans une des places de Londres, un Sauteur étranget faisoit admirer aux Anglois surpris la hardiesse & la célérité de ses manœuvres. Quelle audace! Quelle témérité! Aux yeux d'une assemblée nombreuse & muette d'étonnement, il franchissoit d'un saut une longue file d'épées nuës & la pointe en haut. Nobles & Bourgeois avouoient qu'on ne pouvoit mieux faire, à moins que d'avoir des ailes *ou de se donner au Diable;* & moi dit un Lord, je gage cinq-cents pièces, que vous en verrez bien d'autres, & qu'il garde ses meilleurs tours pour la fin. En effet, voilà mon homme qui s'élance en l'air. Dieu m'assiste! s'écrioit l'un, la tête me tourne à le voir! Regardez, avec quelle intrépidité il s'élève! Admirez, répondoit un autre, avec quelle légèreté il retombe! En honneur, ce saut-là vaut plus de cent guinées! Il fit, sans reprendre haleine, six culbutes circulaires & vraiment miraculeuses, & se retrouva toujours au but qu'il s'étoit prescrit, ou même au-delà. Le peuple ne se lassoit point de l'applaudir;

on pouſſoit de longs cris de joie, de ce qu'il ne manquoit jamais ſon coup; chacun des ſpectateurs, enivré d'admiration, portoit la tête à droite & à gauche, en chancelant ſur le pavé, afin de ſuivre des yeux touts les pas de cet audacieux Caprioleur. Le Théatre étoit appuyé à la charpente poſée récemment, & fort exhauſſée d'un bâtiment que l'on conſtruiſoit. Il ſe guinde légérement ſur l'échafaudage, grimpe comme un chat, s'accroche aux montants & aux travers, & paroît au haut de l'édifice. Les cris, les applaudiſſements redoublent; on lui fait compliment d'avance ſur le beau tout qu'il va faire, ſur le trépas qu'il affronte de ſi bonne grace, & qui ne peut manquer de l'immortaliſer; car il n'y eut perſonne qui ne s'imaginât qu'il n'en feroit pas à deux fois, & qu'il alloit ſauter à bas. Il fait ſigne qu'il veut parler au public. On entend auſſitôt dans toute la place: *Paix! paix! Il a quelque choſe à nous annoncer.* Un profond ſilence ſuccède. Meſſieurs les Anglois, leur dit-il, vous croyez donc que je vais me précipiter du haut de ce bâtiment? Vous ſeriez fort contents de moi, n'eſt-il pas vrai, ſi j'étois homme à me caſſer bras & jambes pour vos beaux yeux? Mais je vous préviens que d'au-

jourd'hui vous n'en aurez le plaisir. Je ne suis monté ici que pour voir plus à mon aise les exercices de mes Camarades, qui vont à leur tour essayer de vous amuser. Cette harangue, comme on peut croire, causa bien des murmures. C'est le train du monde, & il est mal-aisé de réunir touts les suffrages. Beaucoup se plaignoient d'avoir été les dupes de sa poltronnerie ; mais les plus sensés soutenoient qu'il avoit raison.

Divins Nourrissons des Muses, chantez de votre mieux ; livrez-vous à votre enthousiasme ; forcez le Critique févère à vous prodiguer des éloges, mais sachez vous retirer à-propos.

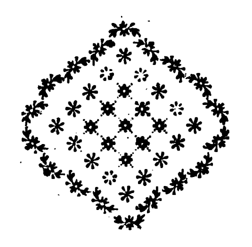


XXVIII.

L'Envieux.

Un homme avoit dans ſon jardin un arbre qui portoit des pommes d'or. Son voiſin, pouſſé par l'envie, vint furtivement & de nuit en couper pluſieurs branches; mais cet envieux n'étoit qu'un imbécille, car l'année ſuivante le pommier porta trois fois plus de fruit qu'à l'ordinaire.

Tant il eſt vrai qu'un ennemi eſt bon à quelque choſe & nous ſert bien des fois en voulant nous nuire.



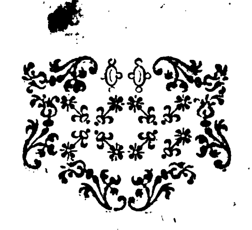
XXIX.

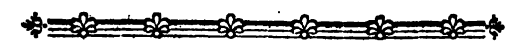
L'Hirondelle & le Moineau.

L'Hirondelle à la fin de l'automne songeoit suivant son ancienne coûtume aux apprêts de son voyage ordinaire. Un Moineau lui dit: Voisine, je suis bien fâché de ce que nous allons te perdre; mais j'avoue que je serois curieux de savoir quel est le voyage dont je vous entends parler à toutes, & ce que vous devenez pendant l'hiver? Ami, répondit l'Hirondelle, il s'agit d'un grand mystère, & la question, que tu me fais, est un peu indiscrète; cependant je veux bien satisfaire ta curiosité. Nous mourons, dès que l'hiver se fait sentir; nos corps reposent dans le creux des arbres & aux bords des étangs; voilà notre voyage; mais le printems nous rappelle à la vie. O Ciel! répondit le Moineau. Ta prochaine absence ne me donnoit-elle pas assez de chagrin, sans avoir à pleurer ta mort au premier jour? Je te plains, ma pauvre amie. C'est, en vérité, mourir bien jeune: & quant à ton prétendu retour à la vie, je ne donnerois pas la mouche, dont je vais faire mon déjeûner, pour une *attente* pareille à la tienne. Crois-moi, ma

chère, rien n'eſt plus chimérique, que cette eſpérance de reſſuſciter. J'aime mieux me taire que diſputer, reprit la voyageuſe. Le printems nous mettra d'accord. Hélas! le printems arriva, mais le Moineau étoit mort.

Eſprits forts, ou qui croyez l'être, ha! qu'un tel exemple ne peut-il vous toucher! Ce nuage qui obſcurcit les vérités auxquelles vous refuſez de vous ſoumettre, l'évidence même doit un jour le diſſiper; mais je crains bien que ce ne ſoit trop tard pour vous.





XXX.

La Fable entre les mains des Voleurs.

La Déeſſe des Poëtes, la Fable, étant ſeule en voyage, tomba malheureuſement entre les mains des Voleurs. Une bande de Miquelets l'arrêta. Ces Coquins lui demandèrent la bourſe, & furent ſi piqués de ne rien trouver dans celle qu'elle leur abandonnoit, qu'ils ſe mirent à la dépouiller, pour avoir ſes habits, puiſqu'il n'y avoit point d'autre profit à faire avec elle. La Déeſſe prit ſon mal en patience: mais les brigands crurent qu'ils n'auroient jamais fini. Chaque robe qu'ils lui ôtoient, en cachoit une autre; tantôt des pelleteries de différents animaux, tantôt du brocard. O Mercure, que nous te devons d'encens! s'écrièrent Meſſieurs les Intéreſſés, pleins d'allégreſſe; cette femme eſt une garde-robe ambulante! Mais qu'arriva-t-il? C'eſt que la Fable une fois dépouillée offrit à leurs yeux la vérité dans tout ſon éclat. La troûpe ſcélérate ne put le ſoutenir; ils baiſſèrent les yeux & tombèrent à ſes genoux, en s'écriant: Déeſſe, reprenez vos habits.

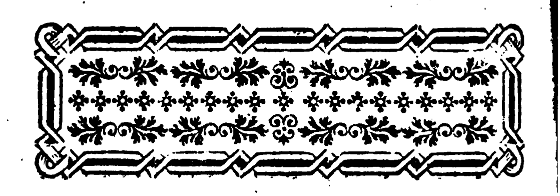
Hé! qui pourroit ſoutenir l'aſpect de la vérité toute nuë?

* * *

Voilà, *Lecteur*, ce que j'ai appris dans les entretiens de la Muſe qui m'a bien voulu ſervir de guide au païs des Fables, & comme elle m'a interprété les propos des habitants de la contrée, de ces êtres qui ſont muets pour les oreilles peu attentives. Elle me faiſoit remarquer leurs actions; elle me répétoit & m'expliquoit leurs diſcours, & je me hâtois d'écrire. Peut-être les organes d'un mortel ordinaire ſont-ils trop groſſiers pour bien ſaiſir les inſtructions d'une Déeſſe; peut-être ai-je omis des choſes néceſſaires, mal rendu ou mal entendu les autres. Cependant j'avois bonne volonté, & la bonne volonté mérite au moins de l'indulgence; car enfin, tout le monde n'a point l'oreille fine & délicate d'*Eſope*.

F I N.

A COLMAR,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.



ERRATA.

Page 5. ligne 5. eu, *lisez*, eut. P. 11. l. 2. Cartuche, *lisez*, Cartouche. P. 14. l. 9. peut, *lisez*, put. P. 41. l. 21. meurs, *lisez*, mœurs. P. 60. l. 12. & lui sauvé, *lisez*, & lui ai sauvé. P. 75. l. 6. cet, *lisez*, cette. P. 101. l. dernière, qui, *lisez*, quoi. P. 103. l. 1. se, *lisez*, ce. P. 104. l. 10. frisonner, *lisez*, frissonner. P. 108. l. penult. incessament, *lisez*, incessamment. P. 132. l. 12. Carneval, *lisez*, Carnaval. P. 239. l. 17. conte, *lisez*, compte.

